

DanMarie

Une si belle Maman !



« Évangile de Marie »
d'après les écrits de Maria Valtorta

Fascicule 2

De l'Annonciation à la mort de Joseph

« Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

Fascicule 1

De la naissance de Marie à son mariage
avec Joseph et son arrivée à Nazareth

Fascicule 2

De l'Annonciation à la mort de Joseph

« Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

Les dix volumes de

« L'Évangile tel qu'il m'a été révélé » (4849 pages)

Publié en Italie « Il poema dell' Uomo-Dio »

par Emilio Pisani, éditeur

traduit par Félix Sauvage de 1971 à 1976

publié au Centro Editoriale Valtortiano (1985)

reimprimé en Italie en 2012

Les Cahiers de 1943 (630 p.)

traduits par Bianca Zagolin

Les Cahiers de 1944 (654 p.)

et de 1945 à 1950 (636 p.)

traduits par Yves d'Horrer

préparés et publiés par Emilio Pisani

Centro Editoriale Valtortiano

réimpr. en Italie en 2012

Leçons sur l'Épître de Saint-Paul

aux Romains (303 p.)

traduites par Giovanni Liani

amplement revues par le

centro editoriale valtortiano

réimpr. En Italie en 2012

Jésus me dit :

« Ma Mère est la seule à avoir tout su de moi, aussi bien durant mes années de Fils à Nazareth que lorsque J'étais le Maître et le Rédempteur, puis le Ressuscité glorieux. Car, aussi bien par ma parole que par disposition divine, Marie savait tout de moi et partageait tout avec moi : les fatigues comme les souffrances, les joies comme les triomphes. Marie seule. Les évangélistes et les apôtres connurent partiellement telle ou telle partie de ma vie. Mais ils ne surent pas grand-chose - presque rien - de ma Mère.

En revanche, toi seule, ma petite Maria, mon petit Jean, toi seule connais tout sur Marie et sur moi. *Tu as vécu notre vie à nos côtés.* Tu as respiré l'air de notre maison, de la maison de Joachim puis de Marie, de notre Nazareth, de toute notre Palestine. Tu as senti l'odeur du pain sorti du four par Marie, du linge qu'elle lavait, de son corps virginal et du mien. Tu as humé l'odeur des baumes de Marie-Madeleine, de la pourriture de Lazare ressuscité, l'odeur de l'agneau et du vin de la Cène pascale comme aussi celle de mon sang répandu pendant la Passion. Tu as compté nos respirations, nos voix et nos regards, nos gestes, nos enseignements, nos miracles.

Tu en sais davantage que le grand Jean. Mon adoratrice crucifiée, J'ai voulu te donner cela par le biais de ta longue souffrance : une connaissance parfaite et complète de nous, comme aucun saint et docteur ne la posséda jamais.

Mais les temps pressent. Seule une connaissance étendue de Moi peut sauver. Et J'ai tout donné à ceux qui m'ont tout donné afin que, grâce à ton sacrifice qui a tout obtenu de mon amour, un grand nombre obtienne la Vie. Ni les hommes ni l'enfer ne pourront arracher de ton esprit le trésor que Je t'ai accordé. Il t'aidera à vivre, à mourir et à anticiper la joie du ciel.

Mon âme, ferme tes yeux corporels au monde qui t'entoure et t'afflige mais ouvre ceux de ton âme, garde-les toujours ouverts sur le monde que Je t'ai représenté : *mon monde.*

Exulte et trouve ta joie en moi enfant. Admire et écoute le petit garçon déjà Maître. Ma disciple, écoute le Verbe s'adressant aux foules.

Repose-toi sur mon cœur, mon nouveau Jean. Rougis de mon sang.

Pleure sur le tourment de ma Mère, qui éclate finalement après sa souffrance héroïque sur le Calvaire. *Toi, du moins, tu dois comprendre ce double supplice de Mère et de première et parfaite croyante.* Personne ne le comprend, excepté toi qui l'as vu et t'en souviens, qui entends les voix, vois les larmes et les sanglots.

Répare par ton amour compréhensif *ce manque de considération pour la souffrance de Marie, Co-Rédemptrice.* C'est là ce que Je te demande : que tu répare la superficialité avec laquelle trop de personnes considèrent la passion de ma Mère.

Je te le demande aujourd'hui, en cette fête de l'Assomption, en ce jour de joie mariale. Toutefois, Marie dut boire une coupe aussi amère que la mienne pour avoir *cette* joie-là... Marie fut une mer de douleur, avant de devenir la Reine du ciel.

Vous êtes lavés par mon sang et par la mer de larmes de Marie. Or personne n'y pense... Quant à toi, répare pour tous ces indifférents. »

Marie dit :

« Ma fille, de l'Annonciation à l'Assomption, les roses de l'Amour éternel elles-mêmes furent pour moi, un buisson d'épines. C'est pourquoi, devant ton propre buisson d'épines, réjouis-toi de ressembler à ta Mère et Reine. C'est seulement cette période terminée que nous cueillerons sur ce roncier changé en rosier, les roses éter-

nelles qui ne procurent rien d'autre qu'une joie ineffable, indescriptible et perpétuelle. »[...]

« LES DEUX PRODIGES AMOUREUX
DE L'IMMACULÉE CONCEPTION ET DE MON INCARNATION »

1943_492

Jésus dit :

« Toutes les âmes sont créées par la pensée du Père qui envoie ses filles animer les corps engendrés sur la Terre. Mais l'âme de la très pure n'est pas jaillie uniquement de la pensée du Père.

Du tourbillon d'ardeurs qu'est notre Trinité sainte émanent les trois amours qui convergent au centre, là où notre Divinité s'unifie et resplendit. C'est là que se trouve le sommet de l'Amour fait des trois amours réunis ensemble, et pour apporter une comparaison humaine, Je pourrais dire que là se trouve le cœur de notre sainte Trinité.

C'est de ce cœur qu'est venue l'âme de Marie. Comme une étincelle projetée par notre volonté d'amour, elle a été engendrée par nos trois amours et nos trois désirs de l'avoir pour fille, pour mère, pour épouse, et Nous avons employé toute notre perfection à la créer, car elle était destinée à être la pierre de l'édifice du vrai Temple, l'arche de la nouvelle alliance, le début de la rédemption qui, comme toutes les choses de Dieu, porte de la Trinité le signe symbolique du trois.

Le premier temps de la rédemption consiste en la création - œuvre qui appartient plus particulièrement au Père - de l'âme sans tache destinée à descendre pour habiter une chair qui deviendra le tabernacle de Dieu, et l'amour du Fils et de l'Esprit Saint veillèrent dans la béatitude à sa formation. Le deuxième temps se réalise quand, par l'œuvre de l'Esprit, celle qui est sans tache, toute belle et pure, fonde son ardeur de vierge amoureuse de Dieu à l'ardeur de l'Amour de Dieu, et par l'œuvre de l'Esprit, engendra le Christ pour les peuples. Le troisième temps, quand le Christ accomplit sa mission de Rédempteur en mourant sur la croix.

Alors aussi Marie était unie à l'œuvre de Dieu et par l'œuvre du Fils, elle devint Co-Rédemptrice et victime avec Lui. Indissolublement liée à Dieu et à la volonté de Dieu, elle est présente à chaque étape du chemin de la Rédemption et, sans Marie, vous n'auriez pas eu de Rédempteur.

La Mère est la fleur complètement éclose dans toute la pourpre de sa robe royale. Mais la Mère, pour être telle, dut naître, non seulement du bourgeon inviolé de la Vierge très pure, mais aussi de la graine non encore née dont vint ensuite la tige, le bourgeon, la fleur.

Lorsque vous célébrez le jour de l'Immaculée Conception de Marie, suave fruit de notre amour et porteuse du Fruit d'amour infini que je suis, consacré à votre salut, ayez à l'esprit, non seulement Marie, conçue naguère, mais son origine - trois fois sainte parce que nos Trois Amours ont concouru à la créer - et sa dignité spéciale d'initiatrice du pardon de l'Éternel à l'être humain.

Aube sereine du jour de la Rédemption, elle vient à vous dans sa chaste splendeur d'Étoile du matin et d'aurore paradisiaque. Le berceau qui s'appête à la recevoir devance le mien de peu et son sourire vous apprend à chanter le Gloria à l'Éternel qui, dans sa très parfaite charité, a accompli pour vous les deux prodiges amoureux de l'Immaculée Conception de Marie et de mon Incarnation. »

Marie a dit : [...]

1947-468

« Je suis la Vierge, Reine de la Révélation » et elle m'a exhortée à ajouter, dans les litanies, Reine de la Révélation après Reine de la Paix. « Je suis celle qui se tient au sein de la Trinité éternelle. » [...]

« LE PLUS HAUT "FIAT" JAMAIS DIT »

1943-307

Jésus dit : [...]

Soyez des fils et des filles, mes créatures. Aimez, aimez notre bon Père qui est aux Cieux. Aimez-Le autant que vous le pouvez. Il vous sera alors facile de suivre sa volonté bénie et de vous faire un destin de gloire éternelle.

Moi qui L'ai aimé à la perfection, Je L'ai contenté jusqu'au sacrifice de ma divinité qui, pendant trente-trois ans, s'est exilée des Cieux et de ma vie qui fut détruite dans le martyre le plus atroce de la chair, de l'intellect, du cœur et de l'esprit.

Ma Mère qui vient après moi dans sa capacité d'aimer, aima avec toute la perfection possible à une créature, car, qu'on se le dise incidemment et en réponse à une objection qu'on t'a faite, elle possédait la plénitude de chaque vertu et de chaque attribut, toujours et naturellement en tant que créature parfaite, mais néanmoins créature humaine. Puisqu'elle avait en elle la plénitude de la Grâce, c'est-à-dire qu'elle possédait Dieu comme seule Marie L'a possédé, il est évident que sa perfection devait atteindre des hauteurs qui ne sont surpassées que par Dieu. Eh bien ! Marie qui venait donc après moi dans sa capacité d'aimer, a adhéré à la volonté de Dieu jusqu'au sacrifice de sa vocation, qui était de se consacrer uniquement à la contemplation de Dieu, et de son cœur que Dieu lui demanda pour le broyer.

La divine maternité de Marie est la preuve vivante de son adhésion à la volonté de Dieu. Moi, Le Fils qui n'a pas enlevé à la Mère sa blancheur immaculée de lys inviolé, Je suis le témoignage de l'acquiescement de Marie aux volontés de Dieu.

Elle a défié l'opinion du monde, le jugement de son époux, en plus que d'avoir embrassé son échafaud de Mère du Rédempteur, sans hésiter. Avec l'assurance que Dieu ne repoussait pas le don de sa pureté, elle prononça le plus haut "*Fiat*" jamais dit par des lèvres humaines et elle n'eut aucune crainte : Dieu était sa force et elle Lui confiait son honneur, son avenir, tout, sans réserve.

Voilà vos modèles : Moi et Marie. *Suivez-Nous et vous vous ferez le destin que Dieu désire pour chacune de ses créatures. Suivez-Nous et vous posséderez la paix, car vous posséderez Dieu qui est paix et vous sentirez le bien-être de votre esprit.*

Les béatitudes que J'ai proclamées, vous les aurez dès cette terre si vous faites la volonté de votre Père. Ensuite, au Ciel, elles seront soixante-dix fois plus grandes, parce qu'alors rien n'entravera votre fusion en Dieu. »

« LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE »

1947-393

Je reçois la vision et la compréhension de ce qu'est le Cœur immaculé de Marie.

Je vois un magnifique cœur pareil à une lune rayonnante, pareil à une perle lumineuse de la lumière de la lune. Nous avons l'habitude de voir des rayons d'or, des flammes d'or émaner du Cœur de Jésus, en forme d'auréole autour de son Cœur rouge. Mais celui de Marie est tout de lumière. Une lumière paradisiaque ! Plus blanche que l'hostie qui rayonne dans un ostensor ! Plus lumineuse que la lune qui brille dans le plus clair des cieux. Plus belle qu'une énorme perle ! Tout de lumière ! Quelle beauté... Il brille là, au centre de sa poitrine très pure... Une blancheur qui brille

dans la blancheur du corps glorifié de Notre-Dame de Fatima. Et puisque son éclat surpasse le pur éclat de la Vierge dans son ensemble, que chacun imagine ce qu'il doit être...

Puis l'Esprit-Saint me donne la leçon suivante et je comprends :

« C'est de ce cœur que proviennent les gouttes qui ont formé le Cœur du Verbe incarné. De cette blancheur devait provenir le sang nécessaire à la formation de l'embryon humain du Fils de Dieu, un sang très pur d'une source très pure. Cette pureté jaillit d'une source immaculée pour entourer de pureté l'âme créée pour le Verbe conçu par l'Amour avec la Pureté. C'est aux battements d'étoile toute pure de ce cœur - qui fait mon délice - que se sont conformées les pulsations du Cœur divin. Imagine quelle *absolue* perfection de sentiments et de mouvements aura connu ce Cœur immaculé sur le rythme duquel - rythme de battements physiques du cœur, mais aussi moraux et spirituels - le Cœur du Fils conçu de la Vierge fut formé pour devenir le Cœur de l'Homme-Dieu.

Regarde, regarde, fais-en tes délices. Il n'est pas de plus belle lumière dans le paradis que celle-ci, après la nôtre. Il n'en est pas de plus douce. Non. Nous, les Trois glorieux, y trouvons notre joie et les bienheureux la leur, tout comme les anges. Le paradis resplendit de cette lumière du Cœur immaculé de notre Marie. Cette lumière que tu dis indescriptible - elle est la voix et la joie du paradis - émane de ce sein, de ce Cœur de la Vierge éternelle. Si seulement l'homme acceptait qu'elle se diffuse sur terre ! Ce serait la seconde rédemption, le second pardon... Le salut final ! Ah, le pardon du monde ! Le pardon accordé au monde par Marie ! Mais le monde repousse la Mère qui l'enfanterait à la paix.

Aime, aime pour le monde entier. Alors la lumière du Cœur de Marie te pénétrera de la joie qui nous rend nous-mêmes bienheureux. »

« SOYEZ DES "MARIES" »

1943-427

Jésus dit : [...] « Vous serez, ô mes chers frères et sœurs, comme ma Mère quand elle me portait dans son sein et Je lui communiquais mes élans d'amour. Marie, voile très précieux et chaste du Vivant, du Sage, du Saint, déjà elle-même imprégnée de sagesse grâce à sa pureté super-angélique, ne fit qu'un avec la Sagesse quand l'Amour fit d'elle la Mère de la Sagesse incarnée. Il en va de même pour vous lorsque "Je-Eucharistie" suis dans votre cœur, *dans votre cœur qui veut vivre de Dieu - c'est là, la condition essentielle* - et vous ne faites qu'un avec Moi, et en Moi vous savez demeurer, même après la consommation des Espèces, par votre amour adorant.

Soyez des "Maries". Portez le Christ en vous. *Le monde a besoin d'avoir, au milieu de tant de science inutile, quelqu'un qui communique la vraie sagesse. Et celui qui Me porte en lui ou, mieux encore, celui qui s'anéantit en Moi, même sans rien dire, communique la sagesse par ses œuvres, car ses œuvres témoignent de Dieu.* »[...]

LUC, L'ÉVANGÉLISTE¹

1950-610

[...] Luc, patient et fort comme le bœuf pour compléter, par des recherches patientes jusque sur ce qui avait précédé l'œuvre apostolique proprement dite du Christ et de ses disciples, l'œuvre de Dieu pour le salut de l'humanité. Car cette œuvre d'amour infini a débuté par la conception immaculée de Marie, par la plénitude de la grâce qui lui a été accordée, par la continuelle communion de Marie à son Seigneur qui, après l'avoir créée, en Père, avec une perfection unique par rapport à tous les

¹ Commentaire des quatre premiers chapitres de l'Apocalypse.

corps nés d'un homme et d'une femme, comme sa fille bien-aimée, la combla ensuite de sa lumière : le Verbe. Celui-ci s'était révélé à elle par des leçons divines et intimes qui lui permirent de devenir le siège de la Sagesse dès ses plus tendres années, tandis que l'Esprit Saint, dans son amour éternel des purs, déversait en elle les feux de sa charité parfaite et, faisant d'elle un autel et une arche plus sainte et bien-aimée que ceux du Temple, trouvait en elle son repos et y rayonnait de tout l'éclat de sa gloire.

Dans les temps anciens (Nb 9, 15-23) , quand le Tabernacle fut construit, une nuée de feu le couvrait nuit et jour, qu'il soit immobile ou en pèlerinage vers sa destination, et le peuple de Dieu s'arrêtait ou avançait selon ce que faisait la nuée, qui n'était autre que le témoignage de la gloire du Seigneur et de sa Présence.

Au début des temps nouveaux, du temps de la grâce, la nuée de feu du Seigneur - ce feu qui envahit et protège de tout assaut de l'éternel Adversaire, plus actif que jamais puisqu'il se rendait compte de sa défaite prochaine - couvrit un Tabernacle bien plus saint, en attendant de le couvrir d'une manière plus grande pour dissimuler le plus grand mystère des noces fécondes entre Dieu et la Vierge, dont le fruit fut l'Incarnation du Verbe.

La gloire du Seigneur ne cessa de couvrir la Vierge inviolée, la Mère déipare, qu'elle soit immobile ou qu'elle se déplace sur l'ordre de Dieu qui la conduisit de Nazareth au Temple, du Temple à Nazareth comme vierge et épouse, de Nazareth à Hébron et à Bethléem comme vierge et mère, et de Bethléem à Jérusalem pour confirmer la prophétie de Siméon, puis de Bethléem en Égypte pour la protection de celle qui était haïe parce que Mère de Dieu, de Nazareth à Jérusalem pour la conduire là où l'Enfant se tenait au milieu des docteurs, de Nazareth à tel ou tel endroit où son Fils Maître était persécuté et affligé, de Nazareth à Jérusalem et au Golgotha pour participer à la Rédemption, de là au mont des Oliviers d'où le Fils monta vers son Père, enfin du mont des Oliviers au ciel dans l'extase finale par laquelle le Feu allait aspirer à lui sa Marie comme le soleil aspire à lui une goutte pure de rosée.

Luc, seul et patient, interrogea et mit aussi par écrit ce que l'on peut qualifier de prologue de l'Évangile, ce qui signifie annonce, si l'on parle de Notre-Dame de l'Annonciation sans laquelle - et sans l'obéissance absolue de laquelle - la Rédemption n'aurait pu s'accomplir.

C'est le propre du bœuf de ruminer ce qui a été avalé depuis un certain temps. Luc l'imite. Le temps avait englouti depuis plusieurs années les épisodes préliminaires à la venue du Messie *en tant que tel*, à savoir comme Maître, Sauveur et Rédempteur. Luc les ramène à la surface. Il nous montre la Vierge comme l'instrument nécessaire pour que nous ayons Jésus-Christ, l'Homme-Dieu. Il nous révèle la femme très humble et pleine de grâce, très obéissante par son : « Qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1, 38), très charitable lorsqu'elle court avec une sainte hâte chez sa cousine Élisabeth pour lui servir de réconfort, d'aide et - sans s'en douter - de sanctification pour celui qui devait préparer la route au Seigneur Jésus, son Fils ; elle est aussi la femme très pure et inviolée physiquement, moralement et spirituellement, de sa conception à son passage extatique de la terre au ciel.

« Cette porte sera fermée. On ne l'ouvrira pas, on n'y passera pas, car Yahvé, le Dieu d'Israël, y est passé. Aussi sera-t-elle fermée. Mais le prince, lui, s'y assiera pour y prendre son repas en présence de Yahvé. C'est par le vestibule de la porte qu' il entrera et par là qu'il sortira » (Ez 44, 2-3). Paroles mystérieuses au sens obscur jusqu'à ce que la conception de Marie et sa maternité divine les rendent claires à ceux qui, sous le rayon de la lumière éternelle, surent en reconnaître la juste signification.

Marie était vraiment cette porte fermée, cette porte extérieure du sanctuaire tournée vers l'Orient. *Porte fermée*, car rien de terrestre n'entra jamais en celle qui était la Pleine de grâce. *Porte extérieure* parce qu'elle se tenait entre le ciel - la demeure du Dieu un et trine - et le monde, si près de Dieu qu'elle était semblable à la porte qui, du Saint des Saints, s'ouvrait sur le Saint. Marie fut et demeure réellement une porte pour les hommes, afin qu'ils passent par le Saint pour entrer dans le Saint des Saints et y établissent leur demeure éternelle avec Celui qui y habite. *Porte tournée vers l'Orient*, autrement dit vers Dieu seul, que les hommes inspirés de l'Antiquité appelaient l'Orient. Et, en vérité, Marie avait les yeux de son âme fixés sur Dieu.

Porte fermée par laquelle personne n'allait entrer, hormis le Seigneur pour L'aimer comme Père, comme Fils et comme Esprit, pour la rendre féconde sans lésion, pour se nourrir d'elle et prendre corps, se nourrir devant son Père divin ; ainsi accomplissait-Il son premier acte d'obéissance de Fils de l'Homme qui, dans l'obscurité d'un sein de femme, ferme et limite son immensité et sa liberté divines pour s'assujettir à toutes les phases qui règlent une gestation de même que, ensuite et toujours en se nourrissant d'elle, Il suivra toutes les phases de la croissance pour passer de la condition de bébé à celle d'enfant.

Porte fermée qui ne s'ouvrit pas même pour la plus sainte des maternités : en effet, tout comme Dieu passa par le vestibule brûlant d'amour de Marie pour entrer en elle par un moyen connu de Lui seul, Il vint à la lumière de la même manière, Lui qui est la Lumière et l'Amour infinis, tandis que l'ardeur de l'extase brûlait en Marie et faisait d'elle un autel étincelant sur lequel l'Hostie fut déposée et offerte pour apporter le salut aux hommes.

Bien des siècles après Ézéchiël, Paul dira, dans sa lettre aux Hébreux :

« Le Christ..., traversant le tabernacle le plus grand et le plus parfait qui n'est pas fait de main d'homme » (He 9, 11).

Ce texte fit l'objet de nombreuses interprétations, d'ailleurs justes. Mais il en est une autre. La voici : Jésus vint aux hommes, *parmi les hommes*, en traversant un tabernacle plus grand, à la beauté surnaturelle, et plus parfait que celle qui était le but des Hébreux de Palestine et de la Diaspora : celui-ci, en effet, n'est pas parfait du point de vue architectural, mais par sa sainteté ; il n'était pas fait de main d'homme avec du marbre, de l'or et des vélariums ornés, mais créé - on pourrait presque dire "fait" par Dieu tant Il veilla sur sa formation afin que le Verbe trouve, le temps de son Incarnation venu, un tabernacle en bon état, saint, choisi, parfait en tout point, digne d'accueillir sa divine sainteté et d'en être la demeure temporaire.

Luc qui, en plus d'être évangéliste était médecin, nous présente la Mère après une patiente étude de médecin qui ne s'arrête pas aux faits objectifs et au sujet étudié, mais examine le milieu de vie et l'hérédité dans lesquels le sujet a vécu, dont il a pu prendre les caractères psychophysiques. Il désire nous présenter ainsi le Dieu incarné, le Fils de l'Homme, et nous faire mieux comprendre sa douceur - même s'Il sait être fort si nécessaire -, sa tendresse pour les malades et les pécheurs désireux de guérison physique ou spirituelle, son obéissance parfaite jusqu'à la mort, son humilité qui ne recherchait pas les éloges mais conseillait au contraire :

« Ne parlez pas de ce que vous avez vu », sa force qui savait dépasser toute affection ou peur humaines pour mener à bien sa mission, et sa pureté grâce à laquelle rien ne pouvait ébranler ses sens ni nourrir en Lui, même fugitivement, la moindre passion qui ne soit pas bonne. Or sa Mère forma *toute seule* son Fils et Lui transmit, avec son seul sang qui devait Le revêtir de chair, sa ressemblance et même davantage ; en tant

qu'homme, les traits et les manières de Jésus étaient plus virils ; en tant que femme, l'apparence et le style de Marie étaient plus doux.

Mais on reconnaît bien chez l'enfant qui sait répondre : « Pourquoi donc me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que Je dois être dans la maison de mon Père ? » (Lc 2, 49) comme chez l'adulte qui dit : « Que me veux-tu, femme ? » (Jn 2, 4) et affirme : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ?... Quiconque fait la volonté de mon Père » (Mt 12, 48-50), la force qui lui est communiquée par celle qui a toujours su souffrir fortement et pour bien des raisons : la mort de ses parents, la pauvreté, le soupçon de Joseph, le voyage à Bethléem, la prophétie de Siméon, la fuite et l'exil en Égypte, la perte de Jésus, la mort de son époux, l'abandon de son Fils qui entreprend sa mission, la haine du monde juif envers Lui, enfin le martyre de son Fils sur le Golgotha.

On reconnaît bien dans la douceur du Fils, la douceur héritée de sa Mère et il en va de même de son humilité, de son obéissance ou de sa pureté. Toutes les vertus les plus élevées de la Mère se retrouvent chez le Fils. Jésus nous révèle le Père, c'est vrai, mais Marie nous Le révèle aussi. L'on peut donc affirmer que celui qui veut connaître Marie - que les évangélistes et les Actes des Apôtres nous révèlent trop peu - doit regarder son Fils qui a tout pris d'elle et *d'elle seulement*, excepté sa nature divine de Premier-né et de Fils unique du Père.

« Que la volonté de Dieu soit faite » dit Marie en Luc 1, 38.

« Que ta volonté soit faite » dit Jésus en Luc 22, 42.

« Bienheureuse celle qui a cru », dit Élisabeth à Marie (Lc 1, 45).

Et Jésus loue ceux qui savent croire à bien des reprises, au cours de sa période d'évangélisation.

« Il renverse les puissants de leur trône et Il élève les humbles », professe Marie dans son Magnificat (Lc 1, 52) ; et Jésus dit : « Je te remercie, Père, d'avoir caché ces choses aux sages et aux puissants et de les avoir révélées aux petits » (Mt 11, 25 ; Lc 10, 21).

Le Verbe, la Sagesse du Père, fit de sa Mère un maître en sagesse. Et cette dernière transmet à son Fils, avec son seul sang, son lait et ses soins maternels, les pensées élevées qui avaient toujours occupé son intelligence sans faille ainsi que les sentiments éminents qui, seuls, vivaient dans son cœur sans tache. [...]

POURQUOI JÉSUS N'EST PAS NÉ À JÉRUSALEM ?

1943-494

Jésus dit : [...]

« Et si, pour être aimé de Moi et conquérir le Ciel, il faut savoir devenir semblable aux enfants, il en va de même pour être aimé de ma mère : lorsqu'elle voit un cœur qui réfléchit sa pureté, son humilité, sa simplicité, sa foi, sa charité aussi facilement qu'un enfant, *elle prend ce cœur et le serre contre le cœur sur lequel J'ai dormi.*

Il n'y a pas un mois de l'année qui n'ait, telle une pierre précieuse dans le chaton de ses jours, une fête de Marie. Mais décembre est le mois Marial par excellence parce qu'il contemple les deux plus hautes gloires de Marie : l'Immaculée Conception et la Maternité divine et virginale. Je veux t'ouvrir des trouées de réflexion sur cette maternité.

Rien n'empêchait Dieu de faire naître son Fils dans la ville de Jérusalem. Capitale de la Palestine, centre de la foi et du pouvoir, cette ville aurait pu paraître au raisonnement humain comme la plus appropriée à la naissance du Roi des Juifs. Mais les vues de Dieu sont différentes de celles des humains.

Jérusalem n'était plus la Ville sainte. Elle portait ce nom, mais la corruption avait envahi toutes ses couches : du temple au palais, des milices aux citoyens

Jérusalem possédait déjà tout ce qu'elle avait désiré et, comme dans le cas du riche Épulon, il convient de lui donner la réponse d'Abraham : « Souviens-toi que tu eus tous les biens. » *Tous excepté le seul qui est nécessaire, car elle l'a refusé, « le bien qui consiste à posséder Dieu. »*

Orgueil, arrogance, avarice, dureté, science humaine, richesse, luxe et luxure. Elle avait tout. Et son ventre se rassasiait de ces nourritures humaines, laissant mourir de faim le pauvre Lazare de son esprit qui, couvert de plaies, désirait ardemment manger la nourriture divine, mais ne trouvait que les lourdes pierres des pratiques pharisaïques au lieu du miel de Dieu. *Dieu se retire des lieux remplis de tout ce qui n'est pas Lui et où personne ne cherche à Le mettre dans ce "tout", pour en faire la base du trône du Seigneur, auquel toutes les choses de la Terre doivent être soumises. »*[...]

1-98

L'ANNONCIATION (Lc 1, 26-38)

Voici ce que je vois : Marie, une très jeune adolescente - quinze ans au plus à la voir - est dans une petite pièce rectangulaire. Une vraie chambre de jeune fille.

Contre le plus long des deux murs, se trouve le lit : une couchette basse, sans rebords, couverte de nattes ou de tapis. On les dirait étendus sur une table ou une claie à roseaux. Ils sont en effet rigides et ne forment pas de courbes comme il arrive sur nos lits. Sur l'autre mur, une étagère avec une lampe à huile, des rouleaux de parchemin, un travail de couture soigneusement plié que l'on dirait de la broderie. À côté, vers la porte qui est ouverte sur le jardin mais couverte d'un rideau qu'un vent léger remue, est assise sur un tabouret bas, la Vierge.

Elle file du lin très blanc et doux comme de la soie. Ses petites mains, un peu moins claires que le lin, font tourner agilement le fuseau. Le petit visage, jeune est si beau, si beau, légèrement courbé, avec un léger sourire, comme si elle caressait ou suivait quelque douce pensée.

Un profond silence, dans la petite maison et le jardin. Une paix profonde, tant sur le visage de Marie que dans son environnement. La paix et l'ordre. Tout est propre et en ordre et le milieu très humble en son aspect et dans l'ameublement, presque comme une cellule, a quelque chose d'austère et en même temps de royal à cause de la netteté et du soin avec lequel sont disposées les étoffes sur le lit, les rouleaux, la lumière, le petit broc de cuivre près de la lumière et, avec dedans un faisceau de branches fleuries, branches de pêchers ou de poiriers, je ne sais, mais ce sont certainement des arbres à fruit avec des fleurs légèrement rosées.

Marie se met à chanter à voix basse et puis elle élève un peu la voix. Ce n'est pas du grand "chant", mais c'est déjà une voix qui vibre dans la petite pièce et où on sent vibrer son âme. Je ne comprends pas les paroles, c'est certainement de l'hébreu. Mais comme elle répète fréquemment : "Jéhovah" je comprends qu'il s'agit de quelque chant sacré, peut-être un psaume. Peut-être Marie se rappelle les cantiques du Temple et ce doit être un doux souvenir car elle pose sur son sein les mains qui tiennent le fil et le fuseau et elle lève la tête en l'appuyant en arrière sur le mur ; son visage brille de vives couleurs et ses yeux, perdus dans je ne sais quelle douce pensée, sont rendus plus luisants par des pleurs retenus mais qui les font paraître plus grands. Et pourtant ses yeux rient, sourient à une pensée qu'ils suivent et l'abstraient de ce qui l'entoure. Le visage de Marie émerge du vêtement blanc et très simple, rosé et encadré par les tresses qu'elle porte comme une couronne autour de la tête. On dirait une belle fleur.

Le chant se change en une prière : « Seigneur, Dieu Très-Haut, ne tarde pas d'envoyer ton Serviteur pour apporter la paix sur la terre. Suscite le temps favorable et la vierge pure et féconde pour l'avènement de ton Christ. Père, Père Saint, accorde à ta

servante d'offrir sa vie dans ce but. Accorde-moi de mourir après avoir vu ta Lumière et ta Justice sur la terre et d'avoir vu, accomplie, la Rédemption. Ô Père Saint envoie à la terre ce qui a fait soupirer les Prophètes. Envoie à ta servante le Rédempteur. Qu'à l'heure où se terminera ma journée s'ouvre pour moi ta demeure parce que ses portes auront déjà été ouvertes par ton Christ, pour tous ceux qui ont espéré en Toi. Viens, viens, ô Esprit du Seigneur. Viens vers tes fidèles qui t'attendent. Viens, Prince de la Paix !... » Marie reste ainsi hors d'elle-même...

Le rideau remue plus fort, comme si quelqu'un, par derrière faisait un courant d'air ou le secouait pour l'écartier. Et une lumière blanche de perle, associée à l'argent pur, rend plus clairs les murs légèrement jaunes, plus vives les couleurs des étoffes, plus spirituel le visage levé de Marie. Dans la lumière, et sans que la tenture soit écartée sur le mystère qui s'accomplit - même elle ne remue plus : elle pend absolument rigide contre les montants, comme si c'était un mur qui isole l'intérieur de l'extérieur - dans cette lumière se prosterne l'Archange.

Il doit nécessairement prendre un aspect humain. Mais cet aspect transcende l'humain. De quelle chair est formée cette figure très belle et fulgurante ? De quelle substance Dieu l'a-t-elle matérialisée pour la rendre sensible aux sens de la Vierge ? Seul Dieu peut posséder ces substances et s'en servir si parfaitement. C'est un visage, c'est un corps, ce sont des yeux, une bouche, des cheveux et des mains comme les nôtres, mais ce n'est pas notre opaque matière. C'est une lumière qui a pris la couleur de la chair, des yeux, de la chevelure, des lèvres, une lumière qui se meut et sourit et regarde et parle.

« Salut, Marie, pleine de Grâce, salut ! » La voix est un doux accord comme de perles qui tombent sur un métal précieux.

Marie tressaille et baisse les yeux. Et elle tressaille davantage quand elle voit cette créature de lumière agenouillée à un mètre environ de distance d'elle, les mains croisées sur la poitrine la regardant avec un infini respect.

Marie se dresse debout et se serre contre le mur. Elle devient pâle, puis rouge. Son visage exprime étonnement, effarement. Elle serre inconsciemment les mains sur son sein, en les cachant sous ses longues manches. Elle se courbe presque pour cacher le plus possible son corps. Une attitude de suave pudeur.

« Non. Ne crains pas. Le Seigneur est avec Toi ! Tu es bénie entre toutes les femmes. »

Mais Marie continue à craindre. D'où est venu cet être extraordinaire ? Est-ce un envoyé de Dieu ou du Trompeur ?

« Ne crains pas, Marie ! » répète l'Archange. « Je suis Gabriel, l'Ange de Dieu. Le Seigneur m'a envoyé vers Toi. Ne crains pas parce que tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Et maintenant, tu vas concevoir dans ton sein et enfanteras un Fils et tu Lui donneras comme nom "Jésus" Il sera grand. On L'appellera le Fils du Très-Haut (et Il le sera en réalité) et le Seigneur Dieu Lui donnera le trône de David son père et Il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son Règne n'aura jamais de fin. Comprends, ô sainte Vierge, aimée du Seigneur, sa Fille bénie, appelée à être la Mère de son Fils, quel Fils tu engendreras. »

« Comment cela peut-il se faire si je ne connais point d'homme ? Est-ce que le Seigneur Dieu n'accueille pas l'offrande de sa servante et ne me veut pas vierge par amour pour Lui ? »

« Non, ce ne sera pas par œuvre d'homme que tu seras Mère, ô Marie. Tu es l'éternelle Vierge, la Sainte de Dieu. L'Esprit-Saint descendra sur Toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. Pour cela, on appellera Saint celui qui naîtra

de toi, Saint et Fils de Dieu. Tout est possible au Seigneur notre Dieu. Élisabeth, stérile, a conçu dans sa vieillesse un fils qui sera le Prophète de ton Fils, celui qui Lui préparera le chemin. Le Seigneur lui a enlevé son opprobre et son souvenir restera parmi les peuples uni à ton nom, comme le nom de sa créature à celui de ton Saint, et jusqu'à la fin des siècles les nations vous proclameront bienheureuses pour la grâce du Seigneur venue jusqu'à vous et jusqu'à toi spécialement, venue aux nations par ton intermédiaire. Élisabeth en est à son sixième mois et le poids qu'elle porte fait monter en elle la joie et la fera monter davantage quand elle connaîtra ta propre joie. Rien n'est impossible à Dieu, Marie, pleine de Grâce. Que dois-je dire à mon Seigneur ? Ne te laisse pas troubler par aucune pensée. Le Seigneur veillera sur tes intérêts si tu te fies à Lui. Le monde, le Ciel, l'Éternel attendent ta parole ! » Marie, croisant à son tour ses mains sur sa poitrine et se courbant en une profonde inclination dit : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon sa parole. »

L'Ange étincelle de joie. Il adore, parce que certainement il voit l'Esprit de Dieu s'abaisser sur la Vierge, toute courbée dans son consentement. Puis il disparaît, sans remuer la tenture qu'il laisse tirée sur le Mystère saint.

« QU'IL ME SOIT FAIT SELON TA PAROLE »

1944-499

Jésus dit : [...] Ma Mère était pauvre et ignorée, recluse tout d'abord dans le Temple puis dans sa discrète virginité. Elle vous a néanmoins apporté le Trésor. Elle a apporté la Parole aux hommes. Elle était silencieuse, impuissante en tant que femme, considérée par le judaïsme comme une "moins que rien". Cependant, aucune créature, moi excepté, n'a parlé et agi comme elle.

L'amour surnaturel, parfait chez ma Mère, a accompli ce prodige de parvenir au ciel, d'en ouvrir les portes, d'en retirer le Trésor, d'apporter au milieu des silences du monde coupable et de ses ignorances, la Parole qui est connaissance, de distribuer la Vie par le Sang qui, comme un fleuve, prend sa source dans la roche de diamant très pur de son sein virginal. Elle a su vous donner la grâce, le don des dons, ô pauvres hommes que la faute faisait ressembler aux animaux, en offrant son Jésus, dans le silence et l'amour, dès qu'Il a pris chair et jusqu'à ce qu'Il porte sa chair au ciel... Oh, séparation ! Martyre de ma Mère ! Martyre d'attente, l'attente de monter à son trône !

« Qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1, 38) a-t-elle dit à l'ange, dans la grotte de Bethléem, au Temple, à Nazareth, sur le Golgotha et sur le mont des Oliviers, chaque fois que le Père lui demandait un sacrifice - *toujours plus grand* - de sa volonté et de son amour. Elle a été et elle est toujours sublime, moins parce qu'elle est la Mère de Dieu que pour avoir connu la Charité - *or la prompte obéissance à la volonté éternelle est l'eau royale qui éprouve l'or de la charité.* - » [...]

« MARIE, POINT DE DÉPART DE LA RE-CRÉATION »²

P-98

Le Très-Divin Auteur dit : « ... C'est la Vierge qui fut la royale et très pure prêtresse : ardente de charité, plus pure et plus forte qu'aucune créature, née de l'homme, n'ait connu. Elle accepta ce Fils et l'offrit au nom de tous les hommes. Ses paroles : "Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait comme veut sa Parole" sont le pendant des paroles divines : "Que la lumière soit" (Gn 1, 3), mais elles se rapportent à une création plus vraie que la création première. Elles sont le point de départ de la *re-création* de l'homme, qui devient fils de Dieu et héritier du Royaume des Cieux. »

2 Maria Valtorta.- Leçons sur l'Épître de Saint Paul aux Romains.- Centro Editoriale Valtortino srl, réimpr. 2012, p.98.

[...] Trois personnages resplendissants à l'allure royale et des plus dignes, s'approchent de moi en marchant... Ce sont les trois archanges : Gabriel, Michel et Raphaël...

Le premier à droite était Gabriel, qui semble avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Grand, élancé, les traits fortement spiritualisés et dans une extase d'adorateur perpétuel. Blond comme l'or pur, il a les cheveux ondulés jusqu'à lui toucher presque les épaules - plus exactement la base du cou - et retenus par un fin anneau incrusté de diamants : on aurait dit un faisceau de lumière incandescente plus que du métal et des pierres précieuses. Il porte un de ces vêtements de lumière tissée - diamants et perles - que j'ai souvent vus sur les corps glorieux. Une tunique longue et floue, très chaste, qui lui cachait complètement les pieds et laissait à peine découverte sa main droite qui pendait de côté et dont la forme était fort belle. Il me regardait de ses yeux saphir et son sourire presque surnaturel m'effrayait, bien que ce fût un sourire[...]

Gabriel chante, de sa voix de harpe spirituelle dont chaque note porte à l'extase : « Je te salue, Maria » et pour le dire il joint les mains sur la poitrine et incline la tête pour la relever ensuite avec un sourire qui augmente l'étincellement de tout son être vers les hauteurs du paradis. Je comprends que, plus que me saluer, il a voulu montrer clairement qui il est. C'est l'archange qui annonce le grand mystère... et il donne l'impression de savoir uniquement répéter ces mots et vénérer la Vierge. [...]

LA DÉSOBÉISSANCE DE LA PREMIÈRE ÈVE

Jésus dit :

« Ne lit-on pas dans la Genèse (Gn 1, 27-28) que Dieu donna à l'homme la domination sur tout, sauf sur Dieu et les anges, ses ministres ? N'y lit-on pas qu'il fit la femme pour être la compagne de l'homme (Gn 2, 18 ; 21-22) pour partager sa joie et sa maîtrise sur tous les êtres vivants ? N'y lit-on pas qu'ils pouvaient manger de tout (Gn 2, 16-17) sauf des fruits de l'arbre de la science du Bien et du Mal ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui est sous-entendu dans ces paroles "qu'il domine" ? Qu'est-ce qu'il y avait dans l'arbre de la science du Bien et du Mal ?

Vous êtes-vous jamais demandé cela, vous qui cherchez tant de choses inutiles et ne savez pas demander à votre âme les vérités célestes ?

Votre âme si elle était vivante, vous le dirait, elle qui, quand elle est en état de grâce est comme une fleur entre les mains de votre ange, elle qui, quand vous êtes en état de grâce ressemble à une fleur qui reçoit le baiser du soleil, rafraîchie par la rosée, par l'action de l'Esprit-Saint qui la réchauffe et l'éclaire, l'arrose et l'embellit par des lumières célestes. Que de vérités vous dirait votre âme si vous saviez converser avec elle, si vous l'aimiez comme ce qui vous donne la ressemblance avec Dieu qui est Esprit, comme votre âme est esprit. Quelle grande amie vous auriez en votre âme si vous l'aimiez au lieu de la haïr jusqu'à la tuer. Quelle grande et sublime amie avec laquelle vous pourriez parler des choses du Ciel vous qui êtes si avides de parler et vous vous dégradez l'un l'autre avec vos amitiés. Ces amitiés, si elles ne sont pas indignes - ce qui arrive parfois - sont cependant à peu près toujours inutiles ne donnant occasion de s'exprimer qu'à un flot de paroles vaines et nuisibles et toujours toutes terrestres.

N'ai-je pas dit : « Qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure » ? (Jn 14, 23) L'âme en état de grâce

possède l'amour et possédant l'amour, elle possède Dieu, c'est-à-dire le Père qui la conserve, le Fils qui la gouverne, l'Esprit qui l'éclaire. Elle possède donc la Connaissance, la Science, la Sagesse. Elle possède la Lumière. Pensez donc quelles conversations sublimes pourrait lier votre âme avec vous. Ce sont elles qui ont rempli le silence des prisons, le silence des cellules, le silence des ermitages, le silence d'infirmes pieux. Ce sont elles qui ont réconforté les prisonniers dans l'attente du martyr, les cloîtrés à la recherche de la Vérité, les solitaires aspirant à une connaissance anticipée de Dieu, les infirmes à l'acceptation, mais que dis-je, à l'amour de leur croix.

Si vous saviez également interroger votre âme, elle vous dirait la signification vraie, exacte, vaste comme le monde, de cette parole pour "qu'il domine", et qui est celle-ci : "Pour que l'homme domine *sur tout. Sur tous ses trois états. L'état inférieur, animal. L'état intermédiaire, moral. L'état supérieur, spirituel.* Et que tous les trois l'inclinent à une seule fin : posséder Dieu". Le posséder en Le méritant avec cette domination absolue qui tient assujetties toutes les forces du *moi* et les fait servantes de cet *unique* but : mériter de posséder Dieu. Elle vous dirait que Dieu avait interdit la connaissance du bien et du mal, parce que le bien, Il l'avait accordé gratuitement à ses créatures, et le mal Il ne voulait pas que vous le connaissiez, parce que c'est un fruit doux au palais, mais, qui descendu avec son suc dans le sang y apporte une fièvre qui tue et produit une soif ardente, si bien que plus on en boit de ce suc mensonger et plus on en a soif.

Vous objecterez : "Et pourquoi l'y a-t-il mis" ? Et pourquoi ? Parce que le mal est une force qui est née d'elle même spontanée comme certains maux qui s'attaquent aux corps les plus sains.

Lucifer était un ange, le plus beau des anges. Esprit parfait inférieur à Dieu seulement. Et pourtant dans son être de lumière naquit une vapeur d'orgueil qu'il ne dissipa pas, mais au contraire il la condensa en la couvant. De cette incubation est né le Mal. Il existait avant que l'homme existât. Dieu avait précipité hors du Paradis le maudit qui avait couvé le Mal qui avait souillé le Paradis. Mais il est resté l'éternel incubateur du Mal et, ne pouvant plus souiller le Paradis, il a souillé la terre.

Cette plante symbolique sert à démontrer cette vérité. Dieu avait dit à l'homme et à la femme : "Vous connaissez toutes les lois et les mystères de la création. Mais n'usurpez pas mon droit d'être le Créateur de l'homme. Pour propager la race humaine, mon amour qui circulera en vous, suffira et sans luxure, par le seul mouvement de la charité, il suscitera les nouveaux Adams de la race humaine. Je vous donne tout. Je ne me réserve que ce mystère de la formation de l'homme".

Satan a voulu enlever à l'homme cette virginité de l'intelligence, et avec sa langue de serpent a flatté et caressé les membres et les yeux d'Ève en produisant des réflexes et une excitation que les premiers parents ne connaissaient pas parce que la malice ne les avait pas empoisonnés.

Ève "*vit*". Et *en voyant elle voulut essayer. C'était l'éveil de la chair* . Oh ! si elle avait appelé Dieu !

Si elle avait couru Lui dire : "Père, je suis malade. Les caresses du serpent ont excité le trouble en moi" , le Père l'aurait purifiée et guérie de son souffle qui, comme Il lui avait infusé la vie, Il pouvait lui infuser une nouvelle innocence en lui faisant oublier le poison du serpent et même en mettant en elle l'horreur du serpent, comme ceux qui, attaqués par un mal, en ont été guéris et conservent envers ce mal une instinctive répugnance. Mais Ève ne va pas au Père. Elle se dirige vers le Serpent. Cette sensation lui est douce. "En voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, beau pour les yeux, gracieux à voir, elle le cueillit et en mangea."(Gn 3, 6)

Et "elle comprit". Désormais la malice était descendue en ses entrailles avec sa morsure. Elle vit avec des yeux nouveaux et entendit avec des oreilles nouvelles les mœurs et les voix des brutes. Et les désira d'un désir fou. Elle commença seule le péché. L'acheva avec son compagnon. Voilà pourquoi sur la femme pèse une condamnation plus grande.

C'est par elle que l'homme est devenu rebelle à Dieu et qu'il a connu la luxure et la mort. C'est par elle qu'il n'a plus su dominer ses trois règnes : de l'*esprit*, parce qu'il a permis que l'esprit désobéisse à Dieu ; de la *conduite morale*, parce qu'il a permis que les passions le dominant ; de la *chair*, parce qu'il l'a rabaisée au niveau des lois instinctives des brutes. "Le Serpent m'a séduite" dit Ève. "La femme m'a offert le fruit et j'en ai mangé" dit Adam. Et la triple concupiscence s'attache alors aux trois règnes de l'homme.

Il n'y a que la Grâce qui puisse réussir à ralentir l'étreinte de ce monstre impitoyable. Et si elle est vivante, très vivante, maintenue toujours plus vivante par la volonté du fils fidèle, elle arrive à étrangler le monstre et à n'avoir plus rien à craindre. Plus de tyrans intérieurs : à savoir, de la chair et des passions. Plus de tyrans extérieurs : le monde et les puissants du monde. Plus de persécutions. Plus de mort. C'est comme dit l'apôtre Paul : "Je ne crains aucune de ces choses, et je ne tiens pas à ma vie plus qu'à moi-même, mais uniquement pour que j'accomplisse ma mission et le ministère reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'Évangile de la Grâce de Dieu" » (2 Co 4, 8-16).

LA NOUVELLE ÈVE A PRATiqué L'OBÉISSANCE EN TOUTES OCCASIONS

1-105

Marie dit :

« Dans la joie - parce que, lorsque j'ai compris la mission à laquelle Dieu m'appelait, je fus remplie de joie - mon cœur s'ouvrit comme un lys fermé et il s'en épancha le sang qui fut le terrain pour le Germe du Seigneur.

Joie d'être mère.

Je m'étais consacrée à Dieu dès le premier âge car la lumière du Très-Haut avait mis pour moi en pleine lumière la cause du mal du monde et j'avais voulu, pour autant que c'était en mon pouvoir, effacer de moi l'empreinte de Satan. Je ne savais pas que j'étais sans tache. Je ne pus penser que je l'étais. La seule pensée de ce privilège aurait été présomption et orgueil. Née en effet de procréateurs humains, il ne m'était pas permis de penser que c'était moi l'Élue appelée à être la Sans Tache. L'Esprit de Dieu m'avait instruite sur la douleur du Père devant la corruption d'Ève qui avait voulu s'avilir et, de créature de grâce, descendre au niveau des créatures inférieures. Je portais en moi le désir d'adoucir cette douleur en élevant ma chair à une pureté angélique avec la volonté de me garder inviolée dans mes pensées, mes désirs et dans les relations humaines. Seulement pour Dieu, les battements de mon cœur, seulement pour Lui, mon être tout entier. Mais si je n'avais pas en moi la fièvre brûlante de la chair, il y avait pourtant encore en moi le sacrifice de ne pas être mère.

La maternité, exempte de tout ce qui maintenant l'avilit, avait été aussi accordée à Ève par le Père Créateur. Douce et pure maternité, sans pesanteur des sens ! J'en ai eu l'expérience. De combien s'est appauvrie Ève en renonçant à cette richesse ! Plus que de l'immortalité. Et que cela ne vous paraisse pas exagération. Mon Jésus et moi avec Lui, sa Mère, avons connu la langueur de la mort. Moi, la douce langueur où, épuisée je me suis endormie, Lui l'atroce langueur du condamné à mort. À nous donc aussi est venue la mort. Mais la maternité sans violation d'aucune sorte est venue à

moi seule, Ève nouvelle, afin que je puisse dire au monde de quelle douceur aurait été le sort de la femme appelée à devenir mère sans souffrance dans sa chair. Et le désir de cette maternité pure pouvait exister et existait de fait dans la Vierge qui était toute à Dieu, car cette maternité est la gloire de la femme.

Si vous pensez ensuite en quel honneur était tenue la femme devenue mère, chez les Israélites, vous pouvez encore mieux apprécier le sacrifice que j'avais consenti en acceptant par mon vœu cette privation. Maintenant à sa servante, l'Éternelle Bonté faisait ce don sans m'enlever la candeur dont j'avais été revêtue pour être une fleur sur son trône. Et moi j'en ai éprouvé une suave jubilation d'avoir la double joie d'être mère d'un homme et d'être la Mère de Dieu.

Joie d'être Celle par laquelle la paix ressoudait ensemble le Ciel et la terre.

Oh ! Avoir désiré cette paix, pour l'amour de Dieu et du prochain et, savoir que c'était par mon intermédiaire à moi, pauvre servante du Puissant, qu'elle venait au monde ! Dire : "Oh ! Hommes ne pleurez plus. Je porte en moi le secret qui vous rendra heureux. Je ne puis vous le dire parce qu'il est scellé en moi, en mon cœur, comme est renfermé en mon sein inviolé le Fils de Dieu. Mais déjà je vous l'apporte parmi vous, mais chaque heure qui passe rapproche le moment où vous Le verrez et connaîtrez son Nom saint."

Joie d'avoir donné la joie à Dieu : joie de croyante pour son Dieu rendu heureux.

Oh ! Avoir enlevé du cœur de Dieu l'amertume de la désobéissance d'Ève et l'orgueil d'Ève, de son incrédulité ! Mon Jésus a fait comprendre de quelle faute le premier Couple s'est souillé. J'ai annulé cette faute refaisant à rebours ces étapes de sa descente.

Le commencement de la faute se trouva dans la désobéissance : "Ne mangez pas et ne touchez pas à cet arbre" avait dit Dieu. L'homme et la femme, les rois de la création, qui pouvaient toucher à tout, manger de tout, excepté de cet arbre parce que Dieu voulait que seuls les anges leur fussent supérieurs, eux ne tinrent pas compte de sa défense.

L'arbre : le moyen pour mettre à l'épreuve l'obéissance de ses fils. Qu'est-ce que l'obéissance aux commandements de Dieu ? C'est le bien, car Dieu ne commande que le bien. Qu'est ce que la désobéissance ? C'est le mal, car elle met dans l'âme les sentiments de rébellion, terrain propice au travail de Satan.

Ève s'approche de l'arbre qu'elle aurait du fuir pour en recevoir le bien, mais dont le voisinage, au contraire, lui en a donné le mal. Elle y va, entraînée par la curiosité puérile de voir ce qu'il avait de spécial, et par l'imprudence qui lui fait juger inutile le commandement de Dieu, car elle est forte et pure, la reine de l'Éden où tout lui est soumis, où rien ne pourra lui faire du mal. Sa présomption sera sa ruine, la présomption qui est déjà le levain de l'orgueil.

Après de la plante, elle trouve le Séducteur. À son inexpérience, à sa candide inexpérience de vierge, à la faiblesse de son inexpérience, il chante la chanson du mensonge. " Tu crois qu'il y a du mal ? Non. Dieu te l'a dit parce qu'Il veut vous garder esclaves de son pouvoir. Vous croyez être rois ? Vous n'êtes même pas libres comme l'est la bête fauve. À elle, Il a accordé d'aimer d'un vrai amour. Pas à vous. À elle, Il a permis d'être créatrice comme Dieu. Elle engendre des fils et voit grandir à souhait sa famille. Pas vous. À vous cette joie est refusée. À quoi bon donc vous avoir fait homme et femme si vous devez vivre ainsi ? Soyez des dieux. Vous ne connaissez pas la joie d'être deux en une seule chair et d'en créer une troisième et davantage. Ne croyez pas aux promesses de Dieu de jouir de votre postérité en voyant vos fils créer de nouvelles familles, vous quitter pour être pères et mères. Il vous a donné un semblant de vie.

La vie réelle c'est de connaître les lois de la vie. C'est alors que vous serez semblables à des dieux et que vous pourrez dire à Dieu : "Nous sommes tes égaux".

Et la séduction se poursuit parce qu'Ève n'eut pas la volonté de la repousser, mais plutôt de la suivre et de connaître ce qui n'appartenait pas à l'homme. Voilà que l'arbre défendu devient pour la race, réellement mortel, parce qu'à ses branches pend le fruit de l'amer savoir qui vient de Satan. Et la femme devient femelle et avec le levain de connaissance satanique au cœur, s'en va corrompre Adam. La chair ainsi avilie, les mœurs corrompues, l'esprit dégradé, ils connurent la douleur et la mort de l'esprit privé de la Grâce et de la chair privée de l'immortalité. Et la blessure d'Ève engendra la souffrance qui ne disparaîtra pas jusqu'à la mort du dernier couple sur la terre.

J'ai parcouru à rebours le chemin des deux pécheurs. *J'ai obéi. En toutes circonstances j'ai obéi.* Dieu m'a demandé d'être vierge. *J'ai obéi.* Après avoir aimé la virginité qui me faisait pure comme la première des femmes avant qu'elle ne connût Satan, Dieu me commanda d'être épouse. *J'ai obéi, relevant le mariage à ce degré de pureté où il était dans la pensée de Dieu quand Il avait créé les deux premiers parents.* Convaincue d'être destinée à la solitude dans le mariage et au mépris du prochain pour ma stérilité sainte, alors Dieu me demanda d'être Mère. *J'ai obéi. J'ai cru que cela serait possible et que cette parole venait de Dieu parce qu'en l'écoutant, j'étais inondée de paix.*

Je n'ai pas pensé : "Je l'ai mérité". Je ne me suis pas dit : "Maintenant le monde m'admira parce que je suis semblable à Dieu en créant la chair de Dieu". Non. Je me suis anéantie dans l'humilité. La joie a jailli dans mon cœur comme une tige de rose fleurie. Mais elle se garnit tout de suite d'épines aiguës et je fus étreinte, enveloppée par la douleur comme les branches autour desquelles s'enroulent les liserons. La douleur de la douleur de l'époux : c'est le pressoir au sein de la joie. La douleur de la douleur de mon Fils : voilà les épines au milieu de ma joie. Ève voulut la jouissance, le triomphe, la liberté. J'acceptai la douleur, l'anéantissement, l'esclavage. Je renonçai à ma vie tranquille, à l'estime de l'époux, à ma propre liberté. Je ne me réservai rien.

Je devins la Servante du Seigneur dans ma chair, dans ma conduite, dans mon esprit, me fiant à Lui, non seulement pour la conception virginale, mais pour la défense de mon honneur, la consolation de mon époux, pour le moyen de le porter à la sublimation du mariage, de façon à faire de nous ceux qui rendent à l'homme et à la femme leur dignité perdue. J'ai embrassé la volonté du Seigneur, pour moi, pour mon époux, pour ma Créature. J'ai dit : "Oui" pour nous trois, certaine que Dieu n'aurait pas menti à sa promesse de me secourir dans ma douleur d'épouse qui voyait qu'on la jugeait coupable, de mère qui voyait qu'elle engendrerait pour livrer son Fils à la douleur.

"Oui" ai-je dit. Oui. Cela suffit. *Ce "oui" a annulé le "non" d'Ève à l'ordre de Dieu.* "Oui, Seigneur, comme tu veux. Je connaîtrai ce que tu veux. Je vivrai comme tu veux. Je jouirai si tu le veux. Je souffrirai pour ce que tu veux. Oui, toujours oui, mon Seigneur, depuis le moment où ton rayon me fit Mère jusqu'au moment où tu m'as appelée à Toi. Oui, toujours oui. Toutes les voix de la chair, toutes les inclinations de ma sensibilité, sous le poids de ce oui perpétuel qui est à moi. Et comme au-dessus d'un piédestal de diamant, mon esprit à qui manque les ailes pour voler vers Toi, mais qui est le maître de tout mon moi dompté et asservi pour te servir dans la joie, pour te servir dans la douleur. Mais, souris, ô Dieu. Et sois heureux. La faute est vaincue. Elle est enlevée, elle est détruite. Elle gît sous mon talon (Gen 3, 15). Elle est lavée dans mes larmes, détruite par mon obéissance. De mon sein naîtra l'Arbre nouveau. Il portera le Fruit qui connaîtra tout le mal pour l'avoir souffert en Lui-même et donnera tout le bien. À Lui pourront venir les hommes et je serai heureuse s'ils le cueillent, même sans pen-

ser qu'il naît de moi. Pour que l'homme se sauve et que Dieu soit aimé, qu'on fasse de sa servante ce que l'on fait de la terre où un arbre se dresse : une marche pour monter". »

Jésus dit : [...]

1945-118

« Marie, ma Mère, fut frappée de stupeur par l'ange, alors qu'elle était la pleine de grâce. Pour certains, quel mystère que cette peur de ma Mère ! Elle est pourtant facile à comprendre. Elle était l'humble, la cachée, la consacrée, la Vierge. Le secret se trouve dans ces quatre mots. » [...]

Saint Jean me dit maintenant : [...]

1944-413

« Il a donc pris une âme et c'est avec elle qu'il est descendu dans le sein immaculé (de Marie).

Bienheureuse âme créée par le Père pour être l'âme de son Verbe incarné ! Bienheureux sein qui porta la perfection de son être immaculé à la perfection de la Maternité divine et s'emplit de la Lumière ! Puisque le monde obtiendra la Vie, tu es devenu le phare du monde, ô bienheureux sein de la Mère de Jésus et ma Mère ! Tour de David, tour de nacre, tour d'ivoire, tour de lys, plus resplendissante que la lune grâce au Soleil qui s'est enfermé en toi !

Mon Seigneur a donc pris âme et l'a revêtue d'une chair qui se nourrissait du sang de la Vierge et se formait ; il est même surprenant que ce sang qu'Il avait pris de la Toute-Pure ait été plus rouge que le rubis, alors qu'en elle tout semblait devoir être d'une blancheur plus nette que celle dont les lys sont revêtus. Il a pris chair parce que l'Amour avait fécondé celle qui était amoureuse de Dieu. Il est donc justifié de dire que Jésus Christ est le fruit de l'Amour parfait uni au plus parfait amour, que Jésus Christ est le Feu uni à la neige pour susciter la Matière la plus précieuse, la plus sacrée et la plus pure que la création ait manifestée et vu fleurir. » [...]

« AIME LE MOI EUCHARISTIQUE »

1943-47

Jésus dit : [...]

« Aime le moi Eucharistique. *L'Eucharistie est le cœur de Dieu, c'est mon cœur. Je vous ai donné mon cœur à la dernière Cène ;* pourvu que vous le vouliez, *Je vous le donne toujours.* Et vous ne concevrez pas le Christ en vous et vous ne Lui donnerez pas le jour si vous ne savez pas faire vivre son cœur en vous. Lorsqu'une créature se forme dans les entrailles d'une femme, qu'est-ce qui se forme en premier ? Le cœur. Il en est ainsi pour la vie de l'esprit. *Vous ne pourrez donner le Christ si vous ne formez pas en vous son cœur en aimant l'Eucharistie qui est Vie et vraie Vie.* En aimant comme ma Mère m'aima dès ma conception.

Oh ! Quelles caresses à travers sa chair vierge, à moi, informe et minuscule, qui palpitaient en elle, avec mon petit cœur embryonnaire !

Oh ! Quels frémissements je communiquais à son cœur, à travers les replis obscurs de l'organisme, des profondeurs de ce tabernacle vivant où je me formais afin de naître et de mourir pour vous, en crucifiant le cœur de ma Maman à la même croix, pour vous !

Mais ces mêmes frémissements, je les communique à votre cœur quand vous me recevez. Votre pesanteur charnelle et intellectuelle ne vous permet pas de les percevoir, *mais Je vous les donne.* Ouvre-toi entièrement pour me recevoir. » [...]

Marie dit :

« Du jour où j'ai porté le Fils en moi, j'ai vu toute chose d'un autre œil. Dans l'air qui m'entourait, dans le soleil qui me réchauffait, dans le rayon de lune qui descendait dans ma petite chambre pour me tenir compagnie pendant mes méditations nocturnes, dans l'éclat des étoiles, dans les fleurs de mon petit jardin ou des champs de Nazareth, dans l'eau qui chantait dans la fontaine que Joseph avait construite pour m'éviter la fatigue physique et morale d'avoir à sortir de ma solitude quasi-habituelle, dans les petits agneaux à la voix d'enfant, je voyais mon Seigneur, le Père de mon Fils, l'Époux de mon esprit virginal ; je voyais surtout mon Enfant pour qui tout avait été fait. Ses yeux étaient ouverts en moi et je voyais avec les yeux de mon Dieu qui était mon Enfant.

Les vertus augmentaient en puissance en moi comme le flux d'une marée montante, et plus mon Enfant grandissait et plus sa perfection infinie pénétrait sa Maman, comme si la puissance qui se dégagerait de Lui pendant les trois ans de son ministère se répandait en rayons d'éther spirituel pour me renouveler entièrement.

Oh ! Fille ! Dieu dans sa bonté m'a fait saluer comme "Pleine de grâce". Mais la plénitude fut en moi lorsque je ne fis qu'un avec mon Fils. C'est alors que mon âme, une avec Dieu, eut l'abondance des vertus de Dieu.

La Charité fut prééminente à ce moment-là. Si j'aimais avant, je surpassais ensuite l'amour de la créature, parce que j'aimais avec le cœur de la Mère de Dieu. Je brûlais. L'incendie est un voile de givre sur la campagne en hiver comparé à l'ardeur qui était en moi. *Je vis les créatures, non plus avec une pensée de femme, mais avec l'esprit de l'Épouse du Très-Haut et de la Mère du Rédempteur. Ces créatures étaient les miennes.*

Ma maternité spirituelle commença alors, puisque, non, il ne fut pas nécessaire que Siméon parlât pour que je connusse mon destin. Je savais, car je possédais la Sagesse en moi. Elle devenait chair en moi et ses paroles coulaient comme le sang dans mon être et affluaient au cœur où je les gardais. La vie future de mon Fils n'eut pas de secrets pour sa Maman qui Le portait. Et si c'était une torture, car j'étais Femme, c'était aussi une béatitude pareille à celle de mon Enfant, *puisque faire la volonté de Dieu et racheter les âmes pour réunir à Dieu ceux qui sont séparés de Lui et obtenir l'annulation de la faute et l'augmentation de la gloire du Père, c'est ce qui fait le bonheur des vrais enfants de Dieu.* Et mon doux Jésus et moi, sa Mère par la bonté du Père, sommes la souche de la famille.

Quand on aime réellement, on ne vit pas pour soi, mais pour les autres. *Quand on possède Dieu, on aime parfaitement et toutes les autres perfections viennent derrière la charité.* Même les sens humains se perfectionnent du fait que tout ce qui nous entoure acquiert une lumière, une voix, une couleur différentes et que surtout, tout porte un signe que seuls voient ceux qui possèdent Dieu : Le Sien, saint et ineffable ; et il n'est pas nécessaire de prononcer des mots pour prier, puisqu'il suffit que notre regard se pose sur les choses créées pour que notre cœur s'élève dans l'oraison plus haute qui soit, la fusion avec le Créateur.

Chantons alors le Magnificat pour toutes les choses que le Créateur a faites pour nous, car, Maria, lorsque nous nous donnons à Dieu, Dieu fait des reines de nous et nous confie ses possessions, de sorte que même la plus humble d'entre nous peut affirmer : « Mon âme magnifie son Seigneur, qui a regardé sa servante pour laquelle il a fait de grandes choses, et mon nom dorénavant est "bienheureuse" ! »

Jésus dit : [...] « Je t'ai déjà dit d'autres fois que vous, mes bien-aimés, vous êtes lumière et parfum en ce monde, et vous embaumez de mon parfum vos frères et sœurs, et vous leur transmettez ma Lumière qui est en vous. Alors, pourquoi t'en étonnes-tu ? *Laisse parler les gens*, que les bonnes gens et les moins bons disent : "Tu es une fille de Dieu". Cela aussi peut servir à les conduire à moi. Sois comme Marie en cela aussi et dis ton *Magnificat*. Marie ne s'exaltait pas dans la vanité des louanges d'autrui, mais elle ne niait pas non plus les grandes choses que Dieu accomplissait en elle. » [...]

L'ANNONCE À JOSEPH DE LA GROSSESSE D'ÉLISABETH³

1-112

Voici que m'apparaît la petite maison de Nazareth où se trouve Marie. Marie toute jeune comme lorsque l'Ange de Dieu lui apparut. Rien que de la voir me remplit l'âme du parfum virginal de cette demeure, du parfum angélique qui persiste encore dans la pièce où l'Ange a ondulé ses ailes d'or, du parfum divin qui s'est tout concentré sur Marie pour faire d'elle une Mère et qui à présent se dégage d'elle.

C'est le soir, car les ombres commencent à envahir la pièce où était avant, descendue du Ciel, une si grande lumière.

Marie, à genoux près de son petit lit prie, les bras en croix sur sa poitrine, le visage tout incliné vers la terre. Elle est encore vêtue comme elle l'était au moment de l'Annonciation. Tout est pareil : le rameau fleuri dans son vase, les meubles dans le même ordre. Seulement la quenouille et le fuseau sont placés dans un coin avec son plumet de filasse pour l'une, et pour l'autre le fil brillant qui y est enroulé.

Marie cesse de prier et se lève, le visage tout enflammé. La bouche sourit, mais une larme fait briller son œil d'azur. Elle prend la lampe à huile et l'allume avec la pierre à feu. Elle prend garde que tout soit bien en ordre dans la petite chambre. Elle remet en place la couverture de la couchette qui s'était déplacée. Elle ajoute de l'eau dans le vase du rameau fleuri et le porte au dehors à la fraîcheur de la nuit. Puis elle rentre. Elle prend la broderie placée sur le meuble à étagère et la lampe allumée. Elle sort en fermant la porte. Elle fait quelque pas dans le jardinet le long de la maison et puis elle entre dans la petite pièce où j'ai vu l'adieu de Jésus et Marie. Je la reconnais, bien qu'il manque quelque objet qui s'y trouvait alors.

Marie disparaît, emportant la lumière dans une autre petite pièce voisine et je reste là, avec la seule compagnie de son travail posé sur le coin de la table. J'entends le pas léger de Marie qui va et vient, je l'entends remuer de l'eau comme pour laver un objet, puis faire du menu bois. Je me rends compte que c'est du bois par le bruit qu'il fait. Je m'aperçois qu'elle allume le feu.

Puis elle revient. Elle sort dans le jardinet et elle rentre avec des pommes et des légumes. Elle met les pommes sur la table, sur un plateau de métal gravé au burin : il me semble de cuivre buriné. Elle retourne à la cuisine (cette pièce était bien la cuisine). Maintenant la flamme du foyer se projette joyeusement par la porte ouverte et fait danser des ombres sur les murs.

Il se passe quelque temps et Marie revient avec un petit pain bis et une tasse de lait chaud. Elle s'assied et trempe des tranches de pain dans le lait. Elle les mange lentement. Puis, laissant la tasse à moitié, elle entre de nouveau dans la cuisine et revient avec des légumes sur lesquels elle verse de l'huile et les mange avec le pain. Elle se désaltère avec le lait, puis elle prend une pomme et la mange. Un repas de fillette. Marie mange et réfléchit et sourit à une pensée intérieure. Elle se lève et tourne les yeux

³ Voir Annexe 1 : Jésus et sa famille ; Cf. aussi l'Arbre Généalogique de Jésus, Fasc. 1, Annexe 3.

vers les murs à qui elle semble communiquer un secret. De temps en temps elle devient sérieuse, presque triste, mais après, le sourire revient.

On entend frapper à la porte. Marie se lève et ouvre. Joseph entre. Ils se saluent. Puis Joseph s'assied sur un tabouret en face de Marie, de l'autre côté de la table.

Joseph est un bel homme, dans toute la force de l'âge. Il aurait trente cinq ans, au plus. Ses cheveux châtain sombre et sa barbe de même couleur encadrent un visage régulier avec deux yeux doux, châtains presque noirs. Le front est large et lisse, le nez petit, légèrement arqué, les joues rondes d'un brun pas olivâtre avec des pommettes rosées. Il n'est pas très grand, mais robuste et bien fait.

Avant de s'asseoir, il a enlevé son manteau, (c'est le premier que je vois de ce genre) il est de forme ronde, fermé à la gorge par un crochet ou quelque chose du même genre, avec un capuchon. Il est de couleur marron clair et d'une étoffe imperméable en laine grège. Il ressemble à un manteau de montagnard adapté pour abriter des intempéries. Avant de s'asseoir il offre à Marie deux œufs et une grappe de raisin, un peu avancé mais bien conservé. Et il sourit en disant : « On me l'a apporté de Cana. Les œufs, c'est le centurion qui me les a donnés pour une réparation que j'ai faite à son char. Il avait eu une roue abîmée et leur travailleur est malade. Ils sont frais. Il les a pris dans son poulailler. Bois-les. Ils te feront du bien. »

« Demain, Joseph, maintenant j'ai mangé. »

« Mais le raisin, tu peux le prendre, il est bon, doux comme du miel. Je l'ai porté avec précaution pour ne pas l'abîmer. Mange-le. Il y en a d'autre. Je t'en apporterai demain un petit panier. Ce soir je n'ai pas pu parce que je viens directement de la maison du centurion. »

« Oh ! alors, tu n'as pas encore soupé. »

« Non, mais n'importe. »

Marie se lève tout de suite et va à la cuisine. Elle revient avec encore du lait, des olives et du fromage. « Je n'ai pas autre chose » dit-elle. « Prends un œuf. »

Joseph ne veut pas. Les œufs sont pour Marie. Il mange avec appétit son pain avec le fromage et boit le lait encore tiède. Puis il accepte une pomme et le repas est terminé.

Marie prend sa broderie après avoir débarrassé la table de la vaisselle. Joseph l'aide et reste lui aussi dans la cuisine quand elle en revient. Je l'entends bouger pendant qu'il remet tout en place et attise le feu car la soirée est fraîche.

Quand il revient, Marie le remercie. Ils parlent entre eux. Joseph raconte comment il a passé la journée. Il parle de ses neveux. Il s'intéresse au travail de Marie et à ses fleurs. Il promet d'apporter de très belles fleurs que le centurion lui a promises.

« Ce sont des fleurs que nous n'avons pas. Il les a apportées de Rome. Il m'en a promis des plants. Maintenant que la lune est favorable, je vais te les planter. Elles ont une belle couleur et une odeur très agréable. Je les ai vues l'été dernier car elles fleurissent en été. Elles te parfumeront toute la maison. Je vais pouvoir les planter et les greffer. La lune est favorable. C'est le moment. »

Marie sourit et remercie. Un silence. Joseph regarde la tête blonde de Marie, penchée sur la broderie. Un regard d'amour angélique. Certes, si un ange regardait une femme d'un amour d'époux, c'est ainsi qu'il la regarderait.

Marie, comme si elle prenait une décision pose sur son sein la broderie et dit : « Joseph, j'ai aussi quelque chose à te dire. Je n'ai jamais rien à dire car tu sais comme je vis dans la retraite. Mais aujourd'hui, j'ai une nouvelle. J'ai appris que notre parente Élisabeth, femme de Zacharie, attend un enfant... »

Joseph écarquille les yeux et dit : « À cet âge ? »

« À cet âge » répond Marie en souriant. « Le Seigneur peut tout et Il a voulu donner cette joie à notre parente. »

« Comment le sais-tu ? La nouvelle est-elle sûre ? »

« Il est venu un messager, quelqu'un qui ne saurait mentir. Je voudrais aller chez Élisabeth pour lui rendre service et lui dire que je me réjouis avec elle. Si tu le permets... »

« Marie, tu es mon épouse et moi je suis ton serviteur. Tout ce que tu fais est bien fait. Quand veux-tu partir ? »

« Le plus tôt possible, mais je resterai là-bas des mois entiers. »

« Et moi, je compterai les jours en t'attendant. Pars tranquille, je penserai à ta maison et au jardinet. Tu trouveras tes fleurs belles comme si tu les avais soignées. Seulement... Attends. Je dois aller avant la Pâque à Jérusalem pour acheter quelques objets utiles à mon travail. Si tu attends quelques jours, je t'accompagnerai jusque là. Pas plus loin parce que je dois revenir promptement. Mais jusque là nous pouvons aller ensemble. Je suis plus tranquille si je ne te sais pas seule sur les chemins. Au retour, tu me le feras savoir, je viendrai à ta rencontre. »

« Tu es si bon, Joseph. Que le Seigneur te récompense par ses bénédictions et tienne loin de toi la douleur. Je le prie toujours pour cela. »

Les deux chastes époux se sourient angéliquement. Le silence se rétablit quelque temps, puis Joseph se lève, il remet son manteau, relève le capuchon sur la tête. Il salue Marie qui, elle aussi, s'est levée et sort.

Marie le regarde sortir. Elle pousse un soupir comme si elle était peinée. Elle lève les yeux au ciel et prie certainement.

Elle ferme la porte, plie son ouvrage, va à la cuisine. Elle éteint le feu ou le couvre. Elle regarde si tout est bien en ordre. Elle prend la lampe et sort en fermant la porte. Elle protège de la main la flamme qui tremble au vent froid de la nuit. Elle entre dans sa chambre et prie encore.

« CONFIE-MOI LE SOIN DE TE JUSTIFIER PRÈS DE L'ÉPOUX »

1-116

Marie dit :

« Fille bien chérie, quand cessa l'extase qui m'avait comblée d'une inexprimable joie, mes sens se rouvrirent aux choses de la terre. La première pensée qui, acérée comme les épines d'une rose, perça mon cœur enseveli dans les roses du Divin Amour devenu mon Époux depuis quelques instants, ce fut la pensée de Joseph.

J'avais désormais donné mon amour à mon saint et attentif gardien. Depuis le moment où la volonté de Dieu, à travers la parole de son Prêtre, m'avait voulue l'épouse de Joseph, j'avais pu le connaître et apprécier la sainteté de ce Juste. Unie à lui, j'avais senti disparaître ma solitude d'orpheline et je n'avais plus pleuré l'asile du Temple que j'avais perdu. Il avait pour moi la douceur de mon père disparu. Auprès de lui, je me sentais en sécurité comme près du Prêtre. Toute hésitation était tombée et non seulement tombée, mais oubliée tellement elle s'était éloignée de mon cœur de vierge. J'avais compris qu'aucune hésitation, aucune crainte ne se justifiait à l'égard de Joseph. Plus tranquille qu'un enfant dans les bras de sa maman était ma virginité confiée à Joseph.

Maintenant comment lui dire que j'allais être Mère ? Je cherchais les mots pour le lui annoncer. Difficile recherche. Je ne voulais pas me flatter du don de Dieu et ne pouvais en aucune façon justifier ma maternité sans dire : "Le Seigneur m'a aimée entre

toutes les femmes, et de moi, sa servante, Il a fait son Épouse". Le tromper en lui cachant mon état, je ne le voulais pas non plus.

Mais, pendant que je priais, l'Esprit Saint dont j'étais remplie m'avait dit : "Tais-toi. Laisse-moi le soin de te justifier près de ton époux". Quand ? Comment ? Je ne l'avais pas demandé. Je m'étais toujours fiée à Dieu, comme une fleur se fie à l'eau qui la porte. Jamais l'Éternel ne m'avait laissée sans son aide. Sa main m'avait soutenue, protégée, guidée jusqu'ici. Il le ferait encore maintenant.

Ma fille, comme elle est belle et réconfortante, la foi en notre Éternel Bon Dieu !

Il nous recueille entre ses bras comme un berceau, nous porte comme une barque au lumineux port du Bien, nous réchauffe le cœur, nous console, nous nourrit. Il nous donne le repos et la joie, Il nous donne la lumière et nous guide. La confiance en Dieu c'est tout et Dieu donne tout à qui a confiance en Lui : Il se donne Lui-même.

Ce soir-là, je portai ma confiance de créature à la perfection. Maintenant, je pouvais le faire puisque Dieu était en moi. J'avais d'abord eu la confiance de la pauvre créature que j'étais : toujours un rien, même si j'avais été la Tant Aimée que je dusse être la Sans Tache. Mais maintenant j'avais une confiance divine parce que Dieu était à moi : mon Époux, mon Fils ! Oh ! Joie ! Être Une avec Dieu. Non pas pour ma gloire, mais pour L'aimer dans une union totale, mais pour pouvoir Lui dire : "Toi, Toi seul qui es en moi, agis avec ta divine perfection en tout ce que je fais".

Si Lui ne m'avait pas dit : "Tais-toi !" j'aurais peut-être osé, le visage contre terre dire à Joseph :

"L'Esprit est entré en moi et j'ai en moi le Germe de Dieu" et lui m'aurait cru, parce qu'il m'estimait et, parce que, comme tous ceux qui ne mentent jamais, il ne pouvait croire que les autres mentent. Oui, pour lui épargner la douleur à venir, j'aurais surmonté ma répugnance à m'attribuer une telle louange. Mais j'ai obéi au divin commandement et, pendant des mois, à partir de ce moment, j'ai senti la première blessure qui me faisait saigner le cœur.

La première douleur de ma destinée de Co-Rédemptrice. Je l'ai offerte et supportée pour vous donner à vous une règle de conduite dans des moments analogues de souffrance, lorsque vous devez taire à l'occasion d'un événement qui vous met sous un jour défavorable auprès de quelqu'un qui vous aime.

Remettez à Dieu la garde de votre réputation et des affections qui vous tiennent à cœur. Méritez par une vie sainte la protection de Dieu, et puis allez tranquilles. Même si tout le monde était contre vous, Il vous défendra auprès de ceux qui vous aiment et fera ressortir la vérité.

Repose, maintenant, ma fille et sois toujours davantage ma fille. »

1-118

MARIE ET JOSEPH SE RENDENT À JÉRUSALEM

J'assiste au départ pour aller chez Élisabeth. Joseph est venu prendre Marie avec deux ânes gris : un pour lui, l'autre pour Marie.

Un des animaux a la selle habituelle augmentée d'un bizarre dispositif dont je comprends qu'il est fait pour porter la charge. C'est une espèce de porte bagages sur lequel Joseph dispose un petit coffre de bois : une valise, dirions-nous maintenant, qu'il a apportée à Marie où elle peut mettre ses vêtements à l'abri de la pluie. Je sens Marie remercier vivement Joseph pour son cadeau prévoyant dans lequel elle dispose tout ce qu'elle enlève d'un paquet qu'elle avait préparé auparavant.

Ils ferment la porte de la maison et se mettent en route. C'est le point du jour, car je vois l'aurore qui rosit à peine l'Orient.

Nazareth dort encore. Les deux voyageurs matinaux rencontrent seulement un berger qui pousse devant lui ses brebis qui trottaient, l'une contre l'autre encastrées comme autant de coins les unes dans les autres et qui bêlent. Les agneaux bêlent aussi plus que les autres avec leurs petites voix aiguës. Ils voudraient chercher encore la mamelle maternelle. Mais les mères se hâtent vers le pâturage et les invitent à trotter avec leurs bêlements plus puissants.

Marie regarde et sourit après s'être arrêtée pour laisser passer le troupeau, elle se penche sur sa selle et caresse les douces bêtes qui passent en frôlant sa monture. Quand le berger arrive avec un petit agneau tout nouveau-né dans ses bras et s'arrête pour saluer, Marie sourit en caressant le petit museau rose de l'agneau qui bêle désespérément. Marie dit :

« Il cherche la maman. La voilà la maman, elle ne t'abandonne pas, non, petit. » De fait, la mère brebis se frotte au berger et se dresse pour lécher son nouveau-né sur le museau.

Le troupeau passe, faisant un bruit de pluie sur les frondaisons et laisse derrière lui la poussière soulevée par tous les petits sabots qui se pressent et toute une broderie d'empreintes sur la terre du chemin.

Joseph et Marie se remettent en route. Joseph a son manteau. Marie est emmitouflée dans une sorte de châle à rayures car la matinée est très fraîche.

Les voilà désormais en pleine campagne et ils cheminent l'un près de l'autre. Ils parlent rarement. Joseph pense à ses affaires et Marie suit ses pensées et recueillie comme elle l'est en ses pensées, elle leur sourit et sourit aux choses qui l'entourent. Parfois elle regarde Joseph, et un voile de tristesse lui assombrit le visage ; puis le sourire revient même quand elle regarde son époux attentif qui parle peu et n'ouvre la bouche que pour demander à Marie si elle est bien commode et si elle n'a besoin de rien.

Maintenant les routes sont fréquentées par d'autres personnes, spécialement au voisinage de quelque pays ou dans la traversée. Mais les deux ne s'intéressent pas aux personnes rencontrées. Ils vont sur leurs montures qui trottent avec un grand bruit de grelots et ne s'arrêtent qu'une fois, à l'ombre d'un bosquet pour manger un peu de pain avec des olives et boire à une source dont l'eau descend d'une petite grotte. Ils doivent s'arrêter une seconde fois pour se mettre à l'abri d'une averse violente qui tombe d'un nuage très obscur.

Ils se sont mis à l'abri de la colline sous la saillie d'un rocher qui les protège du plus gros de la pluie. Mais Joseph veut absolument que Marie prenne son manteau de laine imperméable sur lequel l'eau coule sans le mouiller. Marie doit céder à la pressante insistance de son époux qui, pour la rassurer sur son sort, se met sur la tête et sur les épaules une petite couverture grise qui était sur la selle, la couverture de l'âne probablement. Maintenant Marie ressemble à un petit frère avec le capuchon qui lui encadre le visage et le manteau marron fermé à la gorge et qui la couvre entièrement.

L'averse se calme mais fait place à une pluie ennuyeuse et fine. Les deux reprennent leur marche sur le chemin devenu boueux. Mais c'est le printemps, et après un moment, le soleil commence à rendre le chemin plus facile. Les deux montures courent plus allègrement sur la route.

DE JÉRUSALEM À LA MAISON DE ZACHARIE

Nous sommes à Jérusalem. Je la reconnais bien désormais avec ses rues et ses portes.

Les deux époux se dirigent d'abord vers le Temple. Je reconnais l'écurie où Joseph a laissé l'âne, le jour de la Présentation au Temple. Maintenant encore il laisse les deux montures après les avoir soignées et, avec Marie, va adorer le Seigneur.

Puis, ils sortent et Marie se rend avec Joseph dans une maison de personnes de connaissance, semble-t-il. Là ils se restaurent et Marie se repose jusqu'à ce que Joseph revienne avec un petit vieux. « Cet homme va par le même chemin que toi. Tu auras très peu de chemin à faire seule pour arriver chez la parente. Aie confiance en lui, je le connais. »

Ils reprennent leurs montures et Joseph accompagne Marie jusqu'à la Porte (c'est une autre Porte que celle par où ils sont arrivés). Ils se saluent et Marie va seule avec le petit vieux qui parle, autant que Joseph était silencieux et s'intéresse à mille choses. Marie répond patiemment.

Maintenant sur le devant de la selle, elle a le petit coffre que portait l'âne de Joseph et elle n'a plus le manteau. Elle n'a pas même son châle qui est plié sur le coffre. Elle est toute belle avec son vêtement d'azur foncé et le voile blanc qui la protège du soleil. Comme elle est belle !

Le petit vieux doit être un peu sourd car, pour se faire entendre, Marie doit parler très fort, elle qui parle toujours à voix basse. Mais maintenant il en a fini, il a épuisé tout son répertoire de questions et de nouvelles, maintenant il somnole sur la selle, se laissant conduire par sa monture qui connaît bien le chemin.

Marie profite de cette trêve pour se recueillir en ses pensées et prier. Ce doit être une prière qu'elle chante à voix basse en regardant le ciel azuré et en tenant le bras sur son sein. Son visage par l'effort d'une émotion de l'âme est lumière et béatitude.

« NE VOUS DÉPOUILLEZ JAMAIS DE LA PROTECTION DE LA PRIÈRE »

1-122

Marie dit :

« Je ne vais pas te parler longuement, parce que tu es bien lasse, ma pauvre fille. J'attire uniquement ton attention et celle des lecteurs sur l'habitude constante de Joseph et la mienne de donner toujours la première place à la prière. Sécheresse, hâte, chagrin, occupations, c'était des choses qui n'empêchaient pas la prière, mais au contraire ils la favorisaient. Elle était toujours la reine de nos occupations, notre réconfort, notre lumière, notre espérance. Si aux heures de tristesse elle était le réconfort, aux heures heureuses elle devenait un chant. Mais elle était l'amie fidèle de notre âme. Elle nous détachait de la terre, de l'exil, elle nous tournait vers les hauteurs du Ciel, la Patrie.

Ce n'était pas seulement moi, qui portais Dieu en moi et qui n'avais qu'à regarder mon sein pour adorer le Saint des Saints, mais Joseph aussi se sentait uni à Dieu quand il priait, parce que notre prière était une adoration véritable de tout l'être qui se fondait en Dieu en L' adorant et recevant ensuite son embrassement.

Et regardez, moi qui portais l'Éternel, je ne me pensais pas dispensée de la fréquentation respectueuse du Temple. La sainteté la plus élevée ne dispense pas de se

sentir un rien devant Dieu, et d'humilier ce néant, puisque Lui nous le permet, en un continuel hosanna à sa gloire.

Êtes-vous faibles, pauvres, pleins de défauts ? Invoquez la sainteté du Seigneur : "Saint, Saint, Saint !" Appelez-le, ce Saint béni, au secours de votre misère. Il viendra faire passer en vous sa sainteté. Êtes-vous saints et riches de mérites à ses yeux ? Invoquez également la sainteté du Seigneur. Cette sainteté infinie fera croître toujours plus la vôtre. Les anges, qui sont des êtres supérieurs aux faiblesses de l'humanité, ne cessent pas un instant de chanter leur

"Sanctus" et leur beauté surnaturelle s'accroît à chaque invocation de la Sainteté de notre Dieu. Imiter les anges.

Ne vous dépouillez jamais de la protection de la prière, contre laquelle s'émoussent les armes de Satan, les malices du monde, les désirs de la chair et l'orgueil de l'esprit. Ne déposez jamais ces armes qui ouvrent le Ciel et en font pleuvoir grâces et bénédictions.

La terre a besoin d'un bain de prières pour se purifier des fautes qui attirent les châtiments de Dieu. Et, étant donné que les âmes de prière sont peu nombreuses, elles doivent prier beaucoup pour suppléer à la carence des autres. Il leur faut multiplier leurs prières *vivantes* pour faire le poids nécessaire à l'obtention de la grâce. Des prières vivantes elles le seront quand elles auront leur source dans l'amour et le sacrifice. »

1-123

ARRIVÉE À LA MAISON DE ZACHARIE

Je suis dans un pays montagneux [...]

Marie gravit, avec sa monture, un chemin en assez bon état qui doit être la principale voie d'accès. Elle monte, parce que le pays dont l'aspect est assez régulier est situé plus haut. Celui qui me renseigne habituellement me dit : "Cet endroit c'est Hébron". Vous me parliez de Montana. Mais je ne suis pas fixée, je ne sais si "Hébron" désigne tout le pays ou l'agglomération. Je n'en dis donc que ce que j'en sais.

Voilà que Marie entre dans la cité. C'est le soir : des femmes sur les portes observent l'arrivée de l'étrangère et en parlent entre elles. Elles la suivent de l'œil et ne se rassurent qu'en la voyant s'arrêter devant une des plus belles maisons située au milieu du pays. Devant se trouve un jardin puis, en arrière et autour, un verger bien entretenu. Vient ensuite une vaste prairie qui monte et descend suivant le relief de la montagne pour aboutir à un bois de haute futaie ; ensuite j'ignore ce qu'il y a. La propriété est entourée d'une haie de ronces et de rosiers sauvages. Je ne distingue pas bien ce qu'ils portent. La fleur et le feuillage de ces buissons se ressemblent beaucoup et tant que le fruit n'est pas formé sur les branches, il est facile de se tromper. Sur le devant de la maison, sur le côté donc qui fait face au pays, la propriété est entourée d'un petit mur blanc sur lequel courent des branches de vraies roses, pour l'instant sans fleurs, mais déjà garnis de boutons. Au centre, une grille de fer qui est fermée. On se rend compte que c'est la maison d'un notable du pays ou d'un habitant assez fortuné. Tout, en effet, indique sinon la richesse, au moins l'aisance certainement. Il y a beaucoup d'ordre.

Marie descend de sa monture et s'approche de la grille. Elle regarde à travers les barreaux et ne voit personne. Alors elle cherche à manifester sa présence. Une petite femme qui, plus curieuse que les autres l'a suivie, lui indique un bizarre agencement qui sert de clochette. Ce sont deux morceaux de métal fixés sur un axe. Quand on remue l'axe avec une corde, ils battent l'un contre l'autre en faisant un bruit qui imite celui d'une cloche ou d'un gong.

Marie tire la corde, mais si gentiment que l'appareil tinte légèrement et personne ne l'entend. Alors, la femme, une petite vieille, tout nez et menton et entre les deux une langue qui en vaut dix, s'accroche à la corde et tire, tire, tire. Un vacarme à réveiller un mort. « C'est cela qu'il faut faire. Autrement comment pouvez-vous vous faire entendre ? Sachez qu'Élisabeth est vieille et aussi Zacharie. Et à présent il est muet et sourd par-dessus le marché. Les domestiques sont aussi vieux, le savez-vous ? N'êtes-vous jamais venue ? Connaissez-vous Zacharie ? Vous êtes... »

Pour délivrer Marie de ce déluge de renseignements et de questions, survient un petit vieux qui boîte. Ce doit être un jardinier ou un agriculteur, car il a en mains un sarcloir et, attachée à la ceinture, une serpette. Il ouvre et Marie entre en remerciant la petite vieille mais... Hélas ! sans lui répondre. Quelle déception pour la curieuse !

A peine à l'intérieur, Marie dit : « Je suis Marie de Joachim et d'Anne, de Nazareth. Cousine de vos maîtres. »

Le petit vieux s'incline et salue et se met à crier : « Sara ! Sara ! » Il rouvre la grille pour faire rentrer l'âne resté dehors parce que Marie, pour se défaire de la petite vieille importune,

s'est glissée vite vite, à l'intérieur et que le jardinier, aussi rapide qu'elle, a fermé la grille, au nez de la commère et, tout en faisant entrer la monture, il dit : « Ah ! grand bonheur et grande peine en cette maison ! Le Ciel a donné un fils à la stérile, que le Très-Haut en soit béni ! Mais Zacharie est revenu, il y a sept mois, muet de Jérusalem. Il se fait comprendre par signes ou en écrivant. Vous l'avez peut-être appris ? La patronne vous a tant désirée au milieu de cette joie et de cette peine ! Souvent elle parlait de vous avec Sara et disait : "Si j'avais encore ma petite Marie avec moi ! Si elle avait encore été au Temple ! J'aurais demandé à Zacharie de l'amener. Mais maintenant le Seigneur l'a voulue comme épouse à Joseph de Nazareth. Elle seule pouvait me donner du réconfort dans cette peine et m'aider à prier Dieu, car elle est si bonne, et au Temple tout le monde la pleure. À la dernière fête, quand je suis allée avec Zacharie la dernière fois à Jérusalem pour remercier Dieu de m'avoir donné un fils, j'ai entendu ses maîtresses me dire : "Le Temple semble avoir perdu les chérubins de la Gloire depuis que la voix de Marie ne résonne plus en ces murs". Sara ! Sara ! Ma femme est un peu sourde, mais viens, viens que je te conduise. »

Au lieu de Sara, voilà, en haut d'un escalier au flanc d'un côté de la maison, une femme d'âge plutôt avancé, déjà toute ridée avec des cheveux très grisonnants. Ses cheveux devaient être très noirs parce que très noirs sont encore ses cils et ses sourcils et qu'elle était très brune, le teint de son visage l'indique clairement. Contrastant étrangement avec sa vieillesse évidente, sa grossesse est déjà très apparente, malgré l'ampleur de ses vêtements. Elle regarde en faisant signe de la main. Elle a reconnu Marie. Elle lève les bras au ciel avec un : "Oh !" étonné et joyeux et se hâte, autant qu'il lui est possible, à la rencontre de Marie. Marie aussi toujours réservée dans sa démarche se met à courir agile comme un faon et elle arrive au pied de l'escalier en même temps qu'Élisabeth. Marie reçoit sur son cœur avec une vive allégresse, sa cousine qui pleure de joie en la voyant.

Elles restent embrassées un instant et puis Élisabeth se détache de l'étreinte avec un :

"Ah !" se mêlent la douleur et la joie et elle porte la main sur son ventre grossi. Elle penche son visage, pâlisant et rougissant alternativement. Marie et le serviteur tendent les mains pour la soutenir parce qu'elle vacille comme si elle se sentait mal. Mais Élisabeth, après être restée une minute comme recueillie en elle-même, lève un

visage tellement radieux qu'il semble rajeuni. Elle regarde Marie avec vénération en souriant comme si elle voyait un ange et puis elle s'incline en un profond salut en disant : « Bénie es-tu parmi toutes les femmes ! Béni le Fruit de ton sein ! (elle prononce ainsi: deux phrases bien détachées). Comment ai-je mérité que vienne à moi, ta servante, la Mère de mon Seigneur ? Voilà qu'au son de ta voix l'enfant a bondi de joie dans mon sein, et lorsque je t'ai embrassée, l'Esprit du Seigneur m'a dit les très hautes vérités dans les profondeurs de mon cœur. Bienheureuse es-tu d'avoir cru qu'à Dieu serait possible même ce qui ne semble pas possible à l'esprit humain ! Bénie es-tu parce que, grâce à ta foi, tu feras accomplir les choses qui t'ont été prédites par le Seigneur et les prophéties des Prophètes pour ce temps-ci ! Bénie es-tu pour le Salut que tu as engendré pour la descendance de Jacob ! Bénie es-tu pour avoir apporté la Sainteté à mon fils qui, je le sens, bondit comme une jeune chevrette pour la joie qu'il éprouve, en mon sein ! C'est qu'il se sent délivré du poids de la faute, appelé à être le Précurseur, sanctifié avant la Rédemption par le Saint qui croît en toi ! » (Lc 1, 42-45)

Marie, avec deux larmes, qui comme des perles descendent de ses yeux qui rient, vers sa bouche qui sourit, le visage levé vers le ciel et les bras levés aussi, dans la pose que plus tard, tant de fois aura son Jésus, s'écrie :

« Mon âme magnifie son Seigneur » et elle continue le cantique comme il nous a été transmis : « *et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon sauveur parce qu'il a jeté les yeux sur l'abaissement de sa servante. Oui, désormais toutes les générations me diront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Saint est son nom, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui Le craignent. Il a déployé la force de son bras, Il a dispersé les hommes au cœur superbe. Il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles. Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. Il est venu en aide à Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde - selon qu'Il l'avait annoncé à nos pères - en faveur d'Abraham et de sa postérité à jamais !*⁴ » À la fin, au verset : « Il a secouru Israël son serviteur... etc... » (Lc 1,46-55) elle croise les mains sur sa poitrine, s'agenouille, prosternée jusqu'à terre en adorant Dieu.

Le serviteur s'était respectueusement éclipsé quand il avait vu qu'Élisabeth ne se sentait plus mal et qu'elle confiait ses pensées à Marie. Il revient du verger avec un vieillard imposant aux cheveux blancs et à la barbe blanche, qui de loin, avec de grands gestes et des sons gutturaux, salue Marie.

« Zacharie arrive » dit Élisabeth en touchant à l'épaule la Vierge absorbée dans sa prière. « Mon Zacharie est muet. Dieu l'a puni de n'avoir pas cru. Je t'en parlerai plus tard, mais maintenant, j'espère le pardon de Dieu puisque tu es venue, toi la Pleine de Grâce. »

Marie se lève et va à la rencontre de Zacharie et s'incline devant lui jusqu'à terre. Elle baise le bord du vêtement blanc qui le couvre jusqu'à terre. Il est très ample ce vêtement et attaché à la taille par un large galon brodé.

Zacharie par gestes souhaite la bienvenue, et ensemble ils rejoignent Élisabeth. Ils entrent tous dans une vaste pièce très bien disposée. Ils y font asseoir Marie et lui font servir une tasse de lait qu'on vient de traire - il écume encore - avec des petites galettes.

Élisabeth donne des ordres à la servante, finalement apparue avec les mains enfarinées et des cheveux encore plus blancs, qu'ils ne le sont en réalité à cause de la farine dont ils sont saupoudrés. Peut-être était-elle en train de faire le pain. Elle donne aussi à un serviteur, que j'entends appeler Samuel, l'ordre de porter le coffre de Marie

4 La Bible de Jérusalem.- Éditions du Cerf, 1986, p.1483

dans une chambre qu'elle lui indique. Tous les devoirs d'une maîtresse de maison à l'égard de son hôte.

Marie répond entre temps aux questions que lui fait Zacharie en écrivant avec un stylet sur une tablette enduite de cire. Je comprends, par les réponses, qu'il lui parle de Joseph, et qu'il lui demande comment elle se trouve épousée. Mais je comprends aussi que Zacharie n'a eu aucune lumière surnaturelle sur l'état de Marie et sa condition de Mère du Messie. C'est Élisabeth qui, approchant de son mari et lui mettant affectueusement une main sur l'épaule comme une chaste caresse, lui dit : « Marie est mère, elle aussi. Réjouis-toi de son bonheur. » Mais elle n'ajoute rien. Elle regarde Marie et Marie la regarde mais ne l'invite pas à en dire plus, et elle se tait.

« SI VOUS NE DEVEZ PAS HUMILES COMME CET ENFANT... »⁵

Dans le chapitre 18 de Mathieu (Mt 18, 3-4), dans les chapitres 9 et 10 de Marc et Luc, (Mc 10, 15 ; Lc 9, 48 ; 18, 16-17) Lui, le Maître, la Sagesse infinie, avait dit, en présentant un enfant à ses choisis : "Si vous ne devenez pas humbles comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Le plus petit (le plus humble) d'entre vous, c'est lui le plus grand aux yeux de Dieu. Dieu cache les choses sublimes aux sages et aux intelligents et les révèle aux petits à cause de leur humilité".

Avant Jésus, divine parole de Dieu, incarnée, la Pleine de Grâce et du Saint Esprit, déjà rendue même physiquement, "une seule chose" avec Dieu, ayant été enceinte du Verbe divin, avait chanté : "Dieu a dispersé les superbes, détruit le trône des puissants, exalté les humbles"(Lc 1, 51-52). En vérité, c'était Dieu lui-même qui s'exprimait par les lèvres de Marie. C'était le Verbe éternel devenu petit embryon de chair et renfermé dans son sein virginal, qui avait placé ces mots sur les lèvres de sa Mère, Siège de la Sagesse.

P-267

MARIE RÉVÈLE LE NOM À ÉLISABETH

1-128

Je vois, il me semble que c'est le matin, Marie coud dans le vestibule. Élisabeth va et vient, s'occupant de la maison. Quand elle entre, elle ne manque jamais d'aller faire une caresse sur la tête blonde de Marie, encore plus blonde sur les murs plutôt sombres et sous un beau rayon de soleil qui entre par la porte ouverte sur le jardin.

Élisabeth se penche pour regarder le travail de Marie - c'est la broderie qu'elle avait à Nazareth - et elle en loue la beauté.

« J'ai encore du lin à filer » dit Marie.

« Pour ton Enfant ? »,

« Non, je l'avais déjà quand je ne pensais pas... » Marie n'achève pas, mais je comprends : "quand je ne pensais pas devoir être la Mère de Dieu".

« Mais maintenant tu devras t'en servir pour Lui. Est-il beau ? Fin ? Les enfants, tu sais, ont besoin de linge très délicat. »

« Je le sais. »

« Moi, j'avais commencé... Tard, parce que j'ai voulu être sûre que ce n'était pas une tromperie du Malin. Malgré... j'avais ressenti une telle joie que cela ne pouvait venir de Satan. Puis... j'ai souffert tellement. Je suis vieille, Marie, pour être dans cet état. J'ai beaucoup souffert. Toi, tu ne souffres pas ?... »

« Moi, non. Je ne me suis jamais sentie si bien. »

5 Maria Valtorta, *op. cit.*, p.267 et 268.

« Eh ! Oui ! Toi... en Toi, il n'y a pas de tache si Dieu t'a choisie pour être sa Mère. Alors tu n'es pas sujette aux souffrances d'Ève (Gn 3, 16) . Celui que tu portes est saint. »

« Il me semble avoir des ailes au cœur, et non un poids. Il me semble avoir en moi toutes les fleurs, et tous les oiseaux qui chantent au printemps, la douceur du miel et tout le soleil... Oh ! Je suis heureuse ! »

« Bénie ! Moi aussi, dès l'instant où je t'ai vue, je n'ai plus senti de poids, de fatigue et de douleur. Il me semble être neuve, jeune, délivrée des misères de ma chair de femme. Mon enfant, après avoir bondi de joie au son de ta voix, s'est installé tranquille dans sa joie. Il me semble l'avoir en moi comme en un berceau vivant et le voir dormir rassasié et heureux, respirer comme un oiseau qui repose tranquille sous l'aile de sa maman... Maintenant, je vais me mettre au travail, il ne me pèsera plus. Je ne vois pas bien clair, mais... »

« Laisse, Élisabeth ! J'y penserai, moi, à filer et à tisser pour toi et pour ton enfant. Je suis svelte et j'y vois clair. »

« Mais tu devras penser au tien... »

« Oh ! J'aurai bien le temps !... Je pense d'abord à toi et à ton petit, et puis, je penserai à mon Jésus. »

Dire comme elle est douce l'expression et la voix de Marie et comme elle s'épanouit, en le disant, ce Nom, comme ses yeux s'emperlent de douces larmes de joie, pendant qu'elle regarde le ciel lumineux et azuré, cela dépasse les possibilités humaines. Il semble que l'extase s'empare d'elle rien qu'à dire : "Jésus".

Élisabeth dit : « Quel beau nom ! Le Nom du Fils de Dieu, notre Sauveur ! »

« Oh ! Élisabeth ! » Marie devient triste, triste et elle saisit les mains que sa parente tient croisées sur son sein gonflé. « Dis-moi, toi, qui à mon arrivée as été remplie de l'Esprit du Seigneur et qui as prophétisé ce que le monde ignore. Dis-moi : que devra faire pour sauver le monde, ma Créature ? Les Prophètes... Oh ! les Prophètes qui parlent du Sauveur ! Isaïe... tu te rappelles Isaïe ? "C'est l'Homme des douleurs. C'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. Il a été percé et blessé à cause de nos crimes...(Is 53, 3-13) Le Seigneur veut Le consumer dans les souffrances... Après la condamnation on L'a élevé..." De quelle élévation parle-t-il ? On l'appelle Agneau et moi, je pense... à l'agneau pascal, à l'agneau de Moïse (Ex 12, 3-6, 21) et je Le rapproche du serpent que Moïse éleva sur une croix (Nb 21, 9). Élisabeth !... Élisabeth !... Que feront-ils à ma Créature ? Que devra-t-Il souffrir pour sauver le monde ? » Marie pleure.

Élisabeth la console. « Marie ne pleure pas. C'est ton Fils, mais c'est aussi le Fils de Dieu. Dieu pensera à son Fils et à toi qui es sa Mère. Et s'il y en a tant qui se montreront cruels envers Lui, il y en aura tant qui L'aimeront. Tant !... Pendant des siècles et des siècles. Le monde regardera vers ton Enfant et te bénira avec Lui. Toi : Source d'où jaillit la rédemption. Le sort de ton Fils ! Élevé à la royauté sur toute la création. Penses-y Marie. Roi : parce qu'Il aura racheté tout ce qui a été créé, et comme tel, Il en sera le Roi universel. Et aussi sur la terre, au cours des temps, Il sera aimé. Mon fils précédera le Tien et L'aimera. L'ange l'a dit à Zacharie (Lc 1, 5-22) et lui me l'a écrit... Ah ! quelle douleur que de le voir muet mon Zacharie ! Mais j'espère que, quand l'enfant sera né, le père aussi sera libéré du châtement qui l'a frappé. Prie, toi qui es le Siège de la Puissance de Dieu et la Cause de la joie du monde. Pour l'obtenir, j'offre, comme je puis, ma créature au Seigneur. Elle est à Lui, en effet Il l'a prêtée à sa servante pour lui donner la joie de s'entendre appeler "mère". C'est le témoignage de ce

que Dieu a fait pour moi. Je veux qu'on l'appelle "Jean". Est-ce que par hasard, ce n'est pas une grâce, mon petit ? Et n'est-ce pas Dieu qui me l'a faite ? »

« Et Dieu, j'en suis bien convaincue, te fera cette grâce. Je prierai... avec toi. »

« J'ai tant de peine de le voir muet !... » Élisabeth pleure. « Quand il écrit, puisqu'il ne peut plus parler, il me semble qu'il y a des monts et mers entre moi et mon Zacharie. Après tant d'années de douces paroles, maintenant sa bouche reste silencieuse. Et maintenant spécialement, où il serait si beau de parler de ce qui va arriver. Je me retiens même de parler pour ne pas le voir se fatiguer à faire des gestes pour me répondre. J'ai tant pleuré ! Je t'ai tant attendue ! Le pays regarde, bavarde et critique. Le monde est fait ainsi. Et quand on a une peine ou une joie, on a besoin de compréhension et pas de critique. Maintenant, il me semble que la vie soit toute à fait meilleure. Je sens la joie en moi depuis que tu es avec moi. Je sens que mon épreuve va passer et que je serai bientôt tout à fait heureuse. Il en sera ainsi, n'est-ce pas ? Je me résigne à tout. Mais, si Dieu pardonnait à mon époux ! Pouvoir l'entendre prier comme avant ! »

Marie la caresse, la réconforte et pour la distraire, l'invite à faire un tour dans le jardin ensoleillé.

Elles se rendent sous une tonnelle bien entretenue jusqu'à une petite tour rustique dans les trous de laquelle les colombes font leurs nids.

Marie répand des graines, en riant. Les colombes se précipitent sur elle avec des roucoulements en des vols qui décrivent tout autour des cercles iridescents. Sur la tête, sur les épaules, sur les bras et sur les mains, elles se posent, allongeant leurs becs roses pour saisir les graines dans le creux des mains, becquetant gracieusement les lèvres roses de la Vierge et ses dents qui brillent au soleil. Marie tire d'un sac les graines blondes et rit au milieu de cette joute d'avidité envahissante.

« Comme elles t'aiment ! » dit Élisabeth. « Il n'y a que quelques jours que tu es avec nous et elles t'aiment plus que moi qui les ai toujours soignées. »

La promenade se poursuit jusqu'à un enclos fermé, au fond du verger, où se trouvent une vingtaine de chèvres avec leurs chevreaux.

« Tu es revenu du pâturage ? » dit Marie à un jeune berger qu'elle caresse.

« Oui, car mon père m'a dit : "Va à la maison parce que bientôt il va pleuvoir et il y a des bêtes qui vont avoir des petits. Aie soin qu'elles aient de l'herbe sèche et une litière toute prête". Le voilà qui vient. » Et il fait signe au-delà du bois d'où vient un bêlement tremblotant.

Marie caresse un chevreau blond comme un enfant, qui la frôle et avec Élisabeth boit du lait tout frais tiré que le petit berger lui offre.

Le troupeau arrive avec un berger hirsute comme un ours. Mais ce doit être un brave homme car il porte sur ses épaules une brebis toute plaintive. Il la pose doucement par terre et il explique : « Elle va avoir un agneau et elle ne pouvait plus marcher que difficilement. Je l'ai chargée sur mes épaules et j'ai fait très vite pour arriver à temps. » La brebis, qui boite douloureusement, est conduite au bercail par l'enfant.

Marie s'est assise sur un rocher et joue avec les chevreaux et les agneaux, présentant des fleurs de trèfle à leurs museaux roses. Un chevreau blanc et noir lui met les pattes sur les épaules et flaire ses cheveux. « Ce n'est pas du pain » dit Marie en riant. « Demain je t'en apporterai une croûte. Sois tranquille, maintenant. »

Élisabeth aussi, rassérénée, se met à rire.

MARIE PARLE DE SON ENFANT

1-132

Je vois Marie qui file, vite, vite, sous la tonnelle où le raisin grossit. Il a dû passer un certain temps parce que les pommes commencent à rougir sur les arbres et les abeilles ronronnent près des fleurs du figuier déjà mûres.

Élisabeth est tout à fait grosse et marche lourdement. Marie la regarde avec une attention affectueuse. Marie, elle-même quand elle se lève pour ramasser le fuseau tombé trop loin, paraît s'arrondir sur les côtés et l'expression du visage est changée. Elle est plus mûre. C'était une jeune fille. Maintenant c'est une femme.

Les femmes entrent dans la maison parce que le jour baisse et à l'intérieur on allume les lampes. En attendant le souper, Marie tisse.

« Mais ne te fatigue-t-il pas réellement ? » demande Élisabeth en montrant du doigt le métier à tisser.

« Non, sois tranquille. »

« Pour moi, cette chaleur me fatigue. J'ai été sans souffrir, mais maintenant le poids est lourd pour mes reins vieilliss. »

« Prends courage, tu seras bientôt libérée. Comme tu seras heureuse, alors !

Pour moi, je ne vois pas l'heure de ma maternité. Mon Enfant ! Mon Jésus ! Comment sera-t-il ? »

« Beau, comme toi, Marie. »

« Oh ! Non ! Plus beau ! Lui est Dieu, je suis sa servante. Mais j'ai voulu dire : sera-t-il blond ou brun ? Aura-t-il les yeux comme un ciel tranquille ou comme les cerfs de montagnes ? Moi, je me Le représente plus beau qu'un chérubin, avec une chevelure couleur d'or avec les yeux de la couleur de notre mer de Galilée quand les étoiles commencent à se lever sur l'horizon du ciel, une bouche petite et rouge comme une tranche de grenade quand elle s'ouvre à maturité, et les joues, et bien voilà comme le teint rosé de cette rose pâle, et deux petites mains qui tiendraient dans le calice d'un lys, tant elles sont petites et belles, et deux pieds petits au point de remplir le creux de la main et gracieux et veloutés plus qu'un pétale de fleur. Vois. J'emprunte l'idée que je me fais de Lui à toutes les beautés que me suggère la terre. Et j'entends sa voix. En pleurant - il pleurera un peu, de faim ou de lassitude, mon Petit et ce sera toujours grande douleur pour sa Maman qui ne pourra... Oh ! non, elle ne pourra le voir pleurer sans avoir le cœur transpercé - son cri sera comme le bêlement qui nous arrive de ce petit agneau qui vient de naître et qui cherche la mamelle de sa mère, et pour dormir la chaleur de sa toison. Son rire emplira de ciel mon cœur épris de ma Créature. Je puis être énamourée de Lui, parce qu'Il est mon Dieu et mon amour d'amante ne s'oppose pas à ma consécration virginale. Son rire sera comme le roucoulement joyeux d'une petite colombe rassasiée et satisfaite dans la tiédeur de son nid. Je pense à ses premiers pas... un oiseau sautillant sur un pré fleuri. Le pré sera le cœur de sa Maman qui soutiendra ses petits pieds roses avec tout son amour pour qu'Il ne rencontre rien qui le fasse souffrir. Comme je L'aimerai mon Enfant ! Mon Fils ! Joseph aussi L'aimera ! »

« Mais tu devras le lui dire à Joseph ! »

Marie s'assombrit et soupire. « Je devrais pourtant le lui dire... J'aurais voulu que le Ciel le lui fasse savoir car c'est très difficile d'en parler. »

« Veux-tu que je lui en parle ?

« Que je le fasse venir pour la circoncision de Jean ?... »

« Non. J'ai remis à Dieu le soin de l'instruire de son heureux sort de nourricier du Fils de Dieu. Il s'en chargera. L'Esprit m'a dit ce soir : "Tais-toi, laisse-Moi le soin, je te justifierai". Et Il le fera. Dieu ne ment jamais. C'est une grande épreuve, mais avec l'aide de l'Éternel elle sera surmontée. En dehors de toi à qui l'Esprit l'a révélé, per-

sonne ne doit connaître par ma bouche la bienveillance du Seigneur à l'égard de sa servante. »

« J'ai toujours gardé le silence, moi aussi avec Zacharie qui en aurait éprouvé une grande joie. Il croit à ta maternité naturelle. » « Je le sais et je l'ai aussi voulu par prudence. Les secrets de Dieu sont saints. L'ange du Seigneur n'avait pas révélé à Zacharie ma maternité divine. Il aurait pu le faire, si Dieu l'avait voulu car Dieu savait qu'était imminente l'époque de l'Incarnation de son Verbe en moi. Mais Dieu a tenu cachée cette joie lumineuse à Zacharie qui refusait comme impossible votre fécondité tardive. Je me suis conformée à la volonté de Dieu. Et, tu le vois, tu as su ce secret vivant en moi... Lui, n'a rien remarqué. Tant que ne tombera pas le voile de son incrédulité à l'égard de la puissance de Dieu, il vivra à l'écart de la lumière surnaturelle. »

Élisabeth soupire et garde le silence.

Zacharie entre. Il présente des rouleaux à Marie. C'est l'heure de la prière avant le souper. C'est Marie qui prie à haute voix à la place de Zacharie. Puis ils prennent place à table.

« Quand tu ne seras plus ici, comme nous pleurerons de n'avoir personne qui nous dise les prières » dit Élisabeth en regardant son mari muet.

« Tu prieras alors, Zacharie » dit Marie.

Il secoue la tête et écrit : « Je ne pourrai plus jamais prier pour les autres. J'en suis devenu indigne, du moment où j'ai douté de Dieu. »

« Zacharie : *tu prieras*. Dieu pardonne. »

Le vieillard essuie une larme et soupire.

Après le repas, Marie retourne au métier à tisser. « C'est assez ! » dit Élisabeth. « Tu te fatigues trop. »

« Le temps est très proche, Élisabeth. Je veux faire à ton enfant un trousseau digne de celui qui précède le Roi de la race de David. »

Zacharie écrit : « De qui naîtra-t-il ? Et où ? »

Marie répond : « Là où les Prophètes l'ont dit et de qui l'Éternel fera choix. Tout est bien fait de ce que fait notre Seigneur, le Très-Haut. »

Zacharie écrit : « À Bethléem, donc ! En Judée. Nous irons le vénérer, femme. Toi aussi, tu viendras à Bethléem avec Joseph. » Et Marie baissant la tête sur son métier : « Je viendrai ».

« LE DON DE DIEU DOIT TOUJOURS NOUS RENDRE MEILLEURS »

1-135

Marie dit :

« La première manifestation de l'amour du prochain s'exerce envers le prochain. Que cela ne te semble pas un jeu de mots.

La charité a un double objet : Dieu et le prochain. Dans la charité à l'égard du prochain est comprise celle qui s'exerce envers nous mêmes. Mais si nous nous aimons plus que les autres, nous ne sommes plus charitables, nous sommes égoïstes.

Et même, dans les choses permises, il faut être assez saint pour faire passer en premier lieu les besoins du prochain. Soyez tranquilles, mes enfants : Dieu, pour les âmes généreuses supplée avec les moyens de sa toute puissante Bonté. Cette certitude m'a fait venir à Hébron pour aider ma parente dans la situation où elle se trouvait. Et à mon dessein de secours humain, en donnant au-delà de toute mesure, comme c'est son habitude, Dieu a ajouté le don d'un secours surnaturel auquel je ne pensais pas.

Je vais pour porter un secours matériel et Dieu sanctifie la droiture de ma démarche opérant la sanctification du fruit du sein d'Élisabeth et, avec cette sanctification qui "présanctifia" le Baptiste, soulage la souffrance physique d'une fille d'Ève âgée et concevant à un âge inhabituel.

Élisabeth, femme de foi intrépide et abandonnée avec confiance à la volonté de Dieu, mérita de comprendre le mystère renfermé en moi. L'Esprit lui parla par le bon-dissement de l'enfant en son sein. Le Baptiste a prononcé son premier discours d'Annonciateur du Verbe à travers les voiles des veines et de la chair qui à la fois le séparaient de sa sainte mère et en même temps l'unissaient à elle.

Et je ne refuse pas de dire, à elle qui en est digne et à qui la Lumière se révèle, ma qualité de Mère du Seigneur. Le refus de ma part aurait eu pour effet de refuser à Dieu la louange qui Lui était due, la louange que je portais en moi et que ne pouvant dire à personne, je confiais aux plantes, aux fleurs, aux étoiles, au soleil, au chant mélodieux des oiseaux, aux brebis patientes et à la lumière d'or qui me donnait un baiser en descendant du ciel et au murmure des ruisseaux. Mais prier à deux est plus doux que de dire seules notre prière. J'aurais voulu que le monde entier connaisse ma destinée, pas pour moi, mais pour qu'il s'unisse à moi pour la louange de mon Seigneur.

La prudence m'a défendu de révéler à Zacharie la vérité. Ç'aurait été outrepasser l'œuvre de Dieu. Si j'étais pour Lui Épouse et Mère, je serai toujours sa servante et je ne devais pas, à cause de son grand amour pour moi, me permettre de me substituer à Lui et de prendre une décision qui m'aurait mise au-dessus de Lui. Élisabeth, en sa sainteté se rend compte et se tait, car qui est saint est toujours soumis et humble.

Un don de Dieu doit toujours nous rendre meilleurs. Plus nous recevons de Lui, et plus nous devons donner, car plus nous recevons et plus Il est en nous et avec nous, et plus nous devons nous efforcer de nous rapprocher de sa perfection. Voilà pourquoi en faisant passer au second plan mon travail personnel, je travaille pour Élisabeth.

Je ne me laisse pas dominer par la crainte de n'avoir pas le temps. Dieu est le Maître du temps. Quand on espère en Lui, on profite de sa providence même pour les choses matérielles. L'égoïsme n'avance à rien : il retarde tout. La charité ne retarde rien : elle avance les réalisations. Retenez bien toujours cela.

Quelle paix dans la maison d'Élisabeth ! Si je n'avais pas eu la pensée de Joseph et celle, celle, celle de mon Enfant qui devait racheter le monde, j'aurais été heureuse. Mais déjà la croix projetait son ombre sur ma vie et comme une sonnerie funèbre, j'entendais la voix des Prophètes... Je m'appelais : Marie. L'amertume se mélangeait toujours aux douceurs que Dieu versait en mon cœur. Et elle a toujours été, en augmentant jusqu'à la mort de mon Fils. »

LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE (Lc 1, 57-58)

1-137

C'est encore et toujours la maison d'Élisabeth. Par une belle soirée d'été encore éclairée par le soleil couchant et où déjà l'arc de la lune semble une virgule d'argent posée sur une immense draperie d'azur foncé.

Les rosiers répandent leur forte odeur et les abeilles font leurs derniers vols, gouttes d'or bourdonnantes dans l'air tranquille et chaud du soir. Des prés il arrive une forte odeur de foin séché au soleil, une odeur de pain, dirait-on, de pain chaud sorti du four. Peut-être vient-elle aussi des nombreux linges étendus à sécher un peu partout et que Sara est en train de plier.

Marie se promène lentement, donnant le bras à sa cousine. Tout doucement elles montent et descendent sous la tonnelle à demi-éclairée.

Marie a l'œil à tout, et tout en s'occupant d'Élisabeth, elle voit que Sara s'emploie à replier une longue pièce de toile qu'elle a enlevée de dessus une haie. « Attends-moi, assieds-toi là » dit-elle à sa parente et elle s'en va aider la vieille servante en tirant sur la toile pour défaire les plis et en la pliant avec soin. « Elle se ressent encore du soleil, elle est chaude » dit-elle avec un sourire. Et pour faire plaisir à la femme, elle ajoute : « Cette toile, depuis ton blanchissage est devenue belle comme elle ne l'a jamais été. Il n'y a que toi pour faire si bien les choses. »

Sara s'en va toute fière avec sa charge de toile parfumée.

Marie retourne vers Élisabeth et lui dit :

« Encore quelques pas. Ça te fera du bien. » Mais, puisque Élisabeth ne veut pas bouger, elle lui dit : « Allons seulement voir si les colombes sont toutes dans leurs nids et si l'eau de leur baignoire est propre, puis, nous reviendrons à la maison. »

Les colombes doivent être les préférées d'Élisabeth. Quand elles sont devant la petite tour rustique, les colombes sont déjà toutes rassemblées : les femelles sur les nids, les mâles immobiles devant elles, mais en voyant les deux femmes, ils roucoulent encore pour les saluer. Élisabeth en est toute émue. La faiblesse due à son état la domine et lui inspire des craintes qui la font pleurer. Elle s'appuie sur sa cousine :

« Si j'allais mourir... mes pauvres colombes ! Toi tu ne restes pas. Si tu restais à la maison, il ne m'importerait pas de mourir. J'ai eu la plus grande joie qu'une femme puisse avoir, une joie que je ne m'étais résignée à ne jamais connaître. Et même de la mort je ne pourrai me plaindre au Seigneur. Lui, qu'Il en soit béni, m'a comblée de ses bontés. Mais il y a Zacharie... et il y aura l'enfant. L'un vieux et qui se trouverait comme perdu dans un désert, sans sa femme. L'autre pauvre petit et qui serait comme une fleur destinée à mourir de froid parce qu'il n'aurait pas sa maman. Pauvre bébé sans les caresses de sa mère !... »

« Mais pourquoi cette tristesse ? Dieu t'a donné la joie d'être mère et Il ne te l'enlèvera pas quand elle est à son comble. Le petit Jean aura tous les baisers de sa maman et Zacharie tous les soins de son épouse fidèle, jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Vous êtes deux branches du même arbre. L'une ne mourra pas en laissant l'autre à sa solitude. »

« Tu es bonne et tu me réconfortes. Mais moi, je suis tellement vieille pour avoir un fils. Et maintenant que le moment de le mettre au monde est venu, j'ai peur. »

« Oh ! non, Jésus est ici ! Il ne faut pas avoir peur là où Jésus se trouve. Mon Enfant a allégé ta souffrance, tu l'as dit, quand Il était comme un bouton, tout juste formé. Maintenant qu'Il se développe de plus en plus et qu'Il est déjà en moi comme un être bien vivant - je sens battre son petit cœur tout près de ma poitrine et j'ai l'impression d'avoir un petit oiseau au nid par le battement léger de son petit cœur - maintenant Il t'épargnera tout danger. Tu dois avoir foi. »

« Oui, j'ai foi, mais si je venais à mourir... n'abandonne pas tout de suite Zacharie. Je sais que tu penses à ta maison, mais reste encore un peu pour aider mon homme dans les premiers jours de deuil. »

« Je resterai pour jouir de ta joie et de la sienne et je ne partirai que lorsque tu seras forte et joyeuse. Mais, tiens-toi tranquille, Élisabeth, tout ira bien. Ta maison ne manquera de rien à l'heure de ta souffrance. Zacharie sera servi par la plus affectueuse servante, tes fleurs seront soignées et tes colombes aussi, et tu retrouveras les unes et les autres joyeuses et belles pour fêter le joyeux retour de leur maîtresse. Revenons maintenant, je te vois pâlir... »

« Oui, il me semble que ma souffrance redouble. Peut-être l'heure est-elle venue. Marie, prie pour moi. »

« Je t'aiderai par ma prière, jusqu'au moment où ta peine s'épanouira en joie. »

Les deux femmes rentrent lentement à la maison.

Élisabeth se retire dans son appartement. Marie, adroite et prévoyante, donne des ordres, prépare tout ce qu'il est possible de prévoir et reconforte Zacharie inquiet.

Dans la maison où on veille cette nuit et où on entend les voix étrangères des femmes qu'on a appelées à l'aide, Marie reste vigilante, comme un phare dans une nuit de tempête. Toute la maison gravite autour d'elle. Et elle, douce et souriante, veille à tout. Elle prie, quand elle n'est pas appelée par une chose ou une autre, elle se recueille dans la prière. Elle est dans la pièce où on se rassemble toujours pour le repas et pour le travail. Et, avec elle, se trouve Zacharie qui pousse des soupirs et circule, inquiet. Ils ont déjà prié ensemble, puis Marie a continué de prier. Même à présent que le vieillard, fatigué a pris un siège et s'est assis près de la table et se tait tout songeur, elle prie. Et, quand elle le voit dormir pour de bon, la tête sur les bras croisés qui s'appuient sur la table, elle délace ses sandales pour faire moins de bruit et chemine les pieds nus. Elle fait moins de bruit qu'un papillon tournoyant dans une pièce. Elle prend le manteau de Zacharie et le pose sur lui si délicatement qu'il continue à dormir dans la tiédeur de la laine qui le défend de la fraîcheur de la nuit, entrant par bouffées par la porte souvent ouverte. Puis elle revient prier. Et toujours avec plus d'âme, elle prie à genoux, les bras étendus, lorsque les cris de la malade se font plus perçants.

Sara entre et lui fait signe de sortir. Marie sort déchaussée dans le jardin. « La maîtresse vous désire » dit-elle.

« Je viens » et Marie longe la maison, monte l'escalier... On dirait un ange blanc qui tourne dans la nuit tranquille et constellée d'étoiles. Elle entre chez Élisabeth.

« Oh ! Marie ! Marie ! Quelle douleur ! Je n'en puis plus. Marie ! Quelle souffrance il faut endurer pour être mère ! »

Marie la caresse affectueusement et lui donne un baiser.

« Marie ! Marie ! Laisse-moi mettre la main sur ton sein ! »

Marie prend les deux mains ridées et gonflées et se les pose sur l'abdomen arrondi en les tenant pressées de ses mains lisses et légères. Et elle parle doucement, maintenant qu'elles sont seules : « Jésus est là qui se rend compte et voit. Confiance, Élisabeth. Son cœur saint bat plus fort parce qu'il travaille en ce moment pour ton bien. Je Le sens palpiter comme si je Le tenais entre mes mains. Je comprends les paroles que par ses battements... l'Enfant me dit. Il me dit en ce moment : "Dis à la femme qu'elle ne craigne pas. Encore un peu de douleur. Et puis, au lever du soleil, au milieu de tant de roses qui attendent pour s'ouvrir sur leur tige ce rayon matinal, sa maison aura sa rose la plus belle et ce sera Jean mon Précurseur". »

Élisabeth pose aussi son visage sur le sein de Marie et pleure doucement.

Marie reste ainsi quelque temps parce qu'il lui semble que la douleur s'endort, se relâche et se calme. Elle fait signe à tous de rester tranquilles. Elle reste debout, blanche et toute belle dans le faible rayonnement de la lampe à huile, comme un ange qui veille sur la souffrance. Elle prie. Je la vois remuer les lèvres. Mais, même si je ne les voyais pas remuer, je comprendrais qu'elle prie par l'expression extasiée de son visage.

Le temps passe et la douleur reprend Élisabeth. Marie la baise de nouveau. Elle descend, rapide, dans le rayon de lune et court voir si le vieillard dort encore. Il dort et gémit tout en rêvant. Marie a un geste de pitié. Elle se remet à prier.

Le temps passe, le vieillard se réveille et jette un regard étonné comme s'il se souvenait mal pourquoi il se trouve là. Puis, il se rappelle, il a un geste et une exclamation

gutturale. Puis il écrit : « N'est-il encore pas né ? » Marie fait signe que non. Zacharie écrit : « Quelle douleur ! Ma pauvre femme ! En sortira-t-elle sans mourir ? »

Marie prend la main du vieil homme et le rassure :

« À ce jour - puisqu'il va bientôt faire jour - où ton enfant verra la lumière ! Le plus beau jour de ta vie ! Ce sont de grandes grâces que le Seigneur te réserve pour toi, et ton enfant en est l'annonciateur. »

Zacharie secoue la tête tristement et montre sa bouche muette. Il voudrait dire tant de choses et ne le peut.

Marie comprend et répond : « Le Seigneur te donnera une joie complète. Crois en Lui complètement, espère infiniment, aime totalement. Le Très-Haut t'exaucera au-delà de ce que tu espères. Il veut cette foi totale pour laver ta défiance passée. Dis en ton cœur, avec moi : "Je crois". Dis-le à chaque battement de ton cœur. Les trésors de Dieu s'ouvrent pour qui croit en Lui et en sa puissante bonté. »

La lumière commence à pénétrer par la porte entr'ouverte. Marie l'ouvre. L'aube répand une lumière blanche sur la terre humide. Il y a une forte odeur de terre et de verdure humides. On entend les premiers pépiements des oiseaux qui s'appellent d'une branche à l'autre.

Le vieil homme et Marie vont sur le seuil de la porte. Ils sont pâles après une nuit sans sommeil et la lumière de l'aube les fait encore plus pâles. Marie remet ses sandales, va au pied de l'escalier et écoute. Quand une femme se montre, elle fait un signe et revient. Rien encore.

Marie va dans une pièce et revient avec du lait chaud qu'elle donne à boire au vieillard. Elle va voir aux colombes. Elle revient pour disparaître dans cette pièce. Peut-être est-ce la cuisine. Elle fait un tour, surveille. Elle semble avoir eu un sommeil merveilleux tant elle est vive et tranquille.

Zacharie fait les cent pas, nerveux, monte et descend à travers le jardin. Marie le regarde avec pitié. Puis elle entre de nouveau dans la même pièce, et agenouillée près de son métier, elle prie de toute son âme, parce que les plaintes de la malade se font plus déchirantes. Elle se courbe jusqu'à terre pour prier l'Éternel. Zacharie rentre et la voit prosternée ainsi et il pleure, le pauvre vieux. Marie se relève et le prend par la main. Elle semble être la mère de cette vieillesse désolée et verse sur elle le réconfort.

Ils se tiennent ainsi, l'un près de l'autre dans le soleil qui rosit l'air du matin et c'est ainsi que les rejoint la nouvelle joyeuse : « Il est né ! Il est né ! Un garçon ! Heureux père ! Un garçon, frais comme une rose, beau comme le soleil, fort et vigoureux et bon comme sa mère. Joie à toi, père béni par le Seigneur qu'un fils t'a été donné pour que tu l'offres à son Temple. Gloire à Dieu qui a accordé une postérité à cette maison ! Bénédiction à toi et au fils qui est né de toi ! Puisse sa descendance perpétuer ton nom dans les siècles des siècles à travers les générations et les générations et qu'elle conserve toujours l'alliance du Seigneur Éternel. »

Marie, avec des larmes de joie, bénit le Seigneur. Et puis les deux reçoivent le petit, apporté au père pour qu'il le bénisse. Zacharie ne va pas trouver Élisabeth. Il reçoit le bambin qui crie comme un perdu, mais ne va pas trouver sa femme.

C'est Marie qui y va, portant affectueusement le bébé qui se tait tout à coup, à peine Marie l'a-t-elle pris dans ses bras. La commère qui la suit remarque le fait. « Femme » dit-elle à Élisabeth, « ton enfant s'est tu tout d'un coup quand Elle l'a pris. Regarde comme il dort tranquille. Et Dieu sait s'il est remuant et fort. Maintenant, regarde, on dirait une petite colombe. »

Marie met la créature près de la mère et la caresse en remettant en ordre ses cheveux gris. « La rose est née » lui dit-elle doucement. « Et tu es en vie. Zacharie est heureux. »

« Il parle ? »

« Pas encore, mais espère dans le Seigneur. Repose-toi, maintenant. Je resterai avec toi. »

« L'ESPÉRANCE S'ÉPANOUIT COMME UNE FLEUR
POUR CELUI QUI APPUIE SA TÊTE SUR MON SEIN MATERNEL »

1-142

Marie dit :

« Si ma présence avait sanctifié le Baptiste, elle n'avait pas enlevé pour Élisabeth la condamnation venue d'Ève. "Tu auras des fils dans la douleur" avait dit l'Éternel (Gn 3, 16). Moi seule, sans tache et sans union humaine, ai été exempte de la douleur de l'enfantement. La tristesse et la douleur sont les fruits de la faute. Moi qui étais la "Sans faute", je devais connaître pourtant la douleur et la tristesse parce que j'étais la Co-Rédemptrice. Mais je ne connus pas le déchirement de l'enfantement. Non. Je n'ai pas connu cette souffrance.

Mais, crois-moi, ma fille, qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais tourment d'enfantement semblable à mon enfantement de Martyre d'une Maternité spirituelle accomplie sur le plus dur des lits : celui de *ma* croix, au pied du gibet de mon Fils qui mourait. Quelle est la mère qui est contrainte à générer de telle façon, et à mêler le tourment de ses entrailles qui se déchiraient en entendant le râle de sa Créature agonisante au déchirement intérieur pour avoir à surmonter l'horreur de devoir dire : "Je vous aime. Venez à moi qui suis votre Mère" aux assassins de son Fils, qui était né du plus sublime amour qu'ait jamais vu le Ciel, de l'union d'amour d'un Dieu avec une vierge, d'un baiser de Feu, de l'embrassement de la Lumière, qui se firent Chair et du sein d'une femme firent le Tabernacle de Dieu ?

"Que de douleur, pour être mère !" disait Élisabeth. Si grande, mais un rien en comparaison de la mienne.

"Laisse-moi mettre les mains sur ton sein". Oh ! si dans votre souffrance vous me demandiez toujours cela !

Je suis l'Éternelle Porteuse de Jésus. Il réside en mon sein, comme tu l'as vu l'an passé, comme une Hostie en l'ostensoir. Qui vient à moi, Le trouve. Qui s'appuie sur moi, Le touche. Qui s'adresse à moi, Lui parle. Je suis son Vêtement. Il est mon Âme. Encore plus, plus uni maintenant qu'il ne le fut pendant les neuf mois qu'Il se développait en mon sein, mon Fils est uni à moi, sa Maman. Et toute douleur se calme et toute espérance fleurit et toute grâce coule pour qui vient à moi et pose sa tête sur mon sein.

Je prie pour vous. Rappelez-vous le. La béatitude d'être au Ciel, vivant dans le rayonnement de Dieu, ne me fait pas oublier mes fils qui souffrent sur la terre. Et je prie. Le Ciel entier prie, car le Ciel aime. Le Ciel c'est la charité vivante. Et la Charité a pitié de vous. Mais, s'il n'y avait que moi, ce serait déjà une prière suffisante pour les besoins de qui espère en Dieu, puisque je ne cesse de prier pour vous tous : saints et dépravés, pour donner aux saints la joie, pour donner aux méchants le repentir qui sauve.

Venez, venez, ô fils de ma douleur. Je vous attends au pied de la Croix pour vous faire grâce. »

LA CIRCONCISION DE JEAN-BAPTISTE (Lc 1, 59-79)

1-143

Je vois la maison en fête. C'est le jour de la circoncision. Marie a pris soin que tout soit beau et en ordre. Les pièces brillent de lumière et aussi les plus belles étoffes, les plus beaux meubles, c'est une splendeur. Il y a beaucoup de monde.

Marie se déplace, agile parmi les groupes, toute belle dans son plus beau vêtement blanc.

Élisabeth, révérée comme une matrone, jouit délicieusement de la fête. Le bébé est sur son sein, repu de lait.

Vient le moment de la circoncision.

« Nous l'appellerons Zacharie. Tu te fais vieux et il convient que ton nom soit donné à l'enfant » disent les hommes.

« Certainement non ! » s'écrie la mère. « Son nom est Jean. Son nom doit être un témoignage de la puissance de Dieu. »

« Mais quand donc y a-t-il eu un Jean dans notre parenté ? »

« N'importe. Il doit s'appeler Jean. »

« Que dis-tu, Zacharie ? Tu veux qu'il ait ton nom, n'est-ce pas ? »

Zacharie fait signe que non. Il prend la tablette et écrit : « Jean est son nom » et il a à peine fini d'écrire qu'il ajoute avec sa langue libérée : « puisque Dieu a fait une grande grâce à moi son père et à sa mère, et à ce petit, son nouveau serviteur, qui passera en effet sa vie à glorifier le Seigneur, et il sera appelé grand dans la suite des siècles et aux yeux de Dieu, parce qu'il s'emploiera à convertir les cœurs au Seigneur Très-Haut. L'ange l'a dit, et moi je ne l'ai pas cru (Lc 1, 12-20). Mais maintenant je crois et la Lumière se fait en moi. Elle est parmi nous et vous ne la voyez pas. Son sort sera d'être ignoré parce que les hommes ont l'esprit encombré, endormi. Mais mon fils la verra et parlera d'Elle et tournera vers Elle les cœurs des justes d'Israël. Oh ! bienheureux ceux qui croiront en Elle et croiront toujours à la Parole du Seigneur. Et Toi, sois béni, Seigneur Éternel, Dieu d'Israël parce que Tu as visité et racheté ton peuple en lui suscitant un puissant Sauveur dans la maison de David, son serviteur. Comme Tu as promis par la bouche des saints Prophètes, depuis les temps anciens de nous délivrer de nos ennemis et des mains de ceux qui nous haïssent, pour exercer ta miséricorde envers nos pères et montrer que Tu n'oublies pas ta sainte alliance. Tel est le serment que Tu as fait à Abraham notre père : de nous accorder que sans crainte, délivrés de la main de nos ennemis, nous Te servions, dans la sainteté et la justice, en Ta présence, pendant toute la vie » et ainsi jusqu'à la fin (Lc 1, 68-75).

« Et toi, petit enfant, tu seras prophète du Très -Haut ; car tu marcheras devant le Seigneur, pour Lui préparer les voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut par la rémission de ses péchés ; grâce aux sentiments de miséricorde de notre Dieu, dans lesquels nous a visités l'Astre d'en haut, pour illuminer ceux qui demeurent dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de guider nos pas dans le chemin de la paix. »⁶(Lc 1, 76-79)

Les personnes présentes sont dans la stupeur : pour le nom, pour le miracle et pour les paroles de Zacharie.

Élisabeth à la première parole de Zacharie, avait hurlé de joie. Maintenant elle pleure pendant que Marie la tient embrassée et la caresse joyeusement.

On porte ailleurs le nouveau-né pour la circoncision. Quand on le rapporte, le petit Jean crie de toute sa voix. Même le lait de sa maman ne le calme pas. Il se débat comme un jeune poulain. Mais Marie le prend et le berce, et lui se tait et se calme.

« Mais regardez ! » dit Sara. « Il ne se tait que lorsqu'elle le prend ! »

6 La Bible de Jérusalem.- Éditions du Cerf, 1986, p.1483

Les gens s'en vont lentement. Dans la pièce, il ne reste que Marie avec le bébé dans les bras et Élisabeth toute heureuse.

Zacharie entre et ferme la porte. Il regarde Marie avec les larmes aux yeux. Il veut parler, puis se tait. Il s'avance. Il s'agenouille devant Marie. « Bénis le misérable serviteur du Seigneur » lui dit-il. « Bénis-le, puisque tu peux le faire, toi qui Le portes en ton sein. La parole de Dieu m'a parlé quand j'ai reconnu mon erreur et que j'ai cru à tout ce qui m'avait été dit. Je te vois, et aussi ton heureuse destinée. J'adore en toi le Dieu de Jacob. Toi, mon premier Temple où le premier prêtre devenu conscient peut à présent prier l'Éternel. Tu es bénie, toi qui as obtenu grâce pour le monde et lui portes le Sauveur. Pardonne à ton serviteur, s'il n'a pas vu au premier abord ta majesté. Ce sont toutes les grâces que tu nous as apportées avec ta venue, parce que où tu vas, ô Pleine de Grâce, Dieu opère ses miracles et saints sont les murs où tu entres, saintes deviennent les oreilles qui entendent ta voix et les chairs que tu touches. Saints les cœurs parce que tu donnes les grâces, Mère du Très-Haut, Vierge annoncée par les prophètes et attendue pour donner au peuple de Dieu, le Sauveur. »

Marie sourit, allumée par l'humilité, et elle parle : « Louange au Seigneur. À Lui seul. C'est de Lui, pas de moi que vient toute grâce. Et Lui t'a accordé sa grâce pour que tu L'aimes et Le serves à la perfection le reste de ta vie, pour mériter son Royaume que mon Fils ouvrira aux Patriarches, aux Prophètes, aux justes du Seigneur. Et toi, maintenant qui peux prier devant le Saint, prie pour la Servante du Très-Haut, parce que être la Mère du Fils de Dieu, c'est une bienheureuse destinée, être Mère du Rédempteur c'est une destinée d'atroce douleur. Prie pour moi, qui heure après heure sens grandir le poids de ma souffrance. Et c'est toute une vie qu'il me faudra le porter. Et si je n'en vois pas les détails, je sens que ce sera un poids plus lourd que, si sur mes épaules de femme, se posait le monde et que je dusse l'offrir au Ciel. Moi, moi seule, pauvre femme ! Mon Enfant ! Mon Fils ! Ah ! qu'à présent le tien ne pleure pas si je le berce. Mais pourrai-je moi bercer Le Mien pour calmer sa douleur ?... Prie pour moi, Prêtre du Seigneur. Mon cœur tremble comme une fleur sous la bourrasque. Je regarde les hommes et je les aime, mais derrière leurs visages, je vois apparaître l'Ennemi qui en fait des ennemis de Dieu, de Jésus, mon Fils... »

La vision s'évanouit avec la vue de la pâleur de Marie, de ses larmes où brille son regard.

« DISPOSEZ VOTRE ESPRIT À ACCUEILLIR LA LUMIÈRE »

1-146

Marie dit :

« À qui reconnaît sa faute et s'en repent et s'accuse humblement d'un cœur sincère, Dieu pardonne. Il ne pardonne pas seulement : Il récompense. Oh ! mon Seigneur, comme Il est bon envers qui est humble et sincère ! Envers celui qui croit en Lui et se fie à Lui ! Désencombrez votre esprit de tout ce qui l'encombre et le rend inerte. Disposez-le à accueillir la Lumière. Comme un phare dans les ténèbres, Elle vous est un guide et un saint réconfort.

Amitié avec Dieu, béatitude de ceux qui lui sont fidèles, richesse que rien n'égale, qui Te possède n'est jamais seul et ne ressent pas l'amertume du désespoir. Tu ne supprimes pas la douleur, ô sainte amitié, car la douleur a été le destin d'un Dieu incarné et elle peut être le destin de l'homme. Mais Tu rends cette douleur douce en son amertume, Tu y mélanges une clarté et une caresse qui, comme une touche céleste, soulèvent la croix.

Et, quand la Bonté Divine vous donne une grâce, usez du bienfait reçu pour rendre gloire à Dieu. Ne soyez pas des fous qui, d'un objet utile se font une arme nuisible ou comme des prodiges, transforment leur richesse en misère.

Vous me donnez trop de douleur, ô fils, derrière le visage de qui je vois apparaître l'Ennemi, celui qui se rue contre mon Jésus. Trop de douleur ! Je voudrais être pour tous la Source de la Grâce. Mais trop d'entre vous ne veulent pas de la Grâce. Vous demandez "grâces" mais avec une âme qui ne possède pas la Grâce. Et comment la Grâce peut-elle vous secourir si vous en êtes les ennemis ?

Le grand mystère du Vendredi Saint approche. Tout, dans les temples, le rappelle et le célèbre. Mais il faut célébrer et en rappeler le souvenir dans vos cœurs, en vous battant la poitrine, comme ceux qui descendaient du Golgotha, et dire : "Celui-là est vraiment le Fils de Dieu, le Sauveur", et dire : "Jésus par ton Nom, sauve-nous", et dire : "Père, pardonne-nous". Et finalement : "Seigneur, je ne suis pas digne, mais si Tu me pardonnes et viens vers moi, mon âme sera guérie et je ne veux pas, non, je ne veux plus pécher pour retourner à mon mal en haine envers Toi".

Priez, mes fils, avec les paroles de mon Fils. Dites avec Lui au Père, pour vos ennemis :

"Père pardonne-leur". Appelez le Père qui s'est retiré de vous, indigné par vos erreurs : "Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? Je suis pécheur, mais si Tu m'abandonnes, je périrai. Reviens, Père Saint, pour que je me sauve". Confiez votre bien éternel, votre esprit à l'Unique qui peut le conserver à l'abri des coups du démon : "Père, entre tes mains, je remets mon esprit".

Oh ! si humblement et d'un cœur affectueux, vous remettez votre esprit à Dieu, Lui conduit son petit comme un père et ne permet pas que rien ne lui fasse tort. Jésus, en ses agonies, a prié pour vous enseigner à prier.

Je vous le rappelle en ces jours de la Passion. Et toi, Maria, toi qui vois ma joie de Mère et en est extasiée, ramène à ta mémoire cette pensée : que j'ai possédé Dieu à travers une douleur sans cesse grandissante. Il est descendu en moi avec le Germe de Dieu et comme un arbre gigantesque a grandi jusqu'à toucher le Ciel de sa cime et aussi l'Enfer par ses racines, quand j'ai reçu sur mon sein la dépouille inanimée de la Chair de ma chair, quand j'en ai vu et compté les déchirures atroces, quand j'ai touché son cœur qui avait été lacéré pour consommer la douleur jusqu'à la dernière goutte de son sang. »

LA PRÉSENTATION DE JEAN AU TEMPLE

1-147

D'un char confortable auquel est attachée aussi la monture de Marie, je vois descendre Zacharie, Élisabeth et Marie qui tient le petit Jean, et Samuel avec un agneau et, dans une cage, une colombe. Ils descendent devant l'écurie habituelle où doivent s'arrêter tous les pèlerins qui se rendent au Temple, pour remiser leurs montures.

Marie appelle le petit homme qui en est propriétaire et lui demande si aucun Nazaréen n'est venu le jour précédent ou aux premières heures de la matinée. « Personne, femme » répond le petit vieux. Marie demeure étonnée, mais n'ajoute rien d'autre.

Elle fait détacher son âne par Samuel et puis rejoint Zacharie et Élisabeth. Elle explique le retard de Joseph : « Il aura été retenu par quelque chose, mais il viendra certainement aujourd'hui. » Elle reprend le bébé qu'elle avait donné à Élisabeth et ils se dirigent vers le Temple.

Zacharie reçoit les honneurs des gardes, les saluts et les compliments des autres prêtres. Il est splendide aujourd'hui Zacharie avec ses vêtements sacerdotaux et sa

joie de père heureux. On dirait un Patriarche. Je pense qu'Abraham devait lui ressembler quand il se réjouissait d'offrir Isaac au Seigneur (Gn 22, 6).

Je vois la cérémonie de la présentation du nouvel Israélite et la purification de la mère. Elle est encore plus pompeuse que pour la présentation de Marie, parce que Jean est le fils d'un prêtre et les prêtres font grande fête. Ils accourent en nombre et s'affairent autour du petit groupe des femmes et du nouveau-né.

Des gens aussi se sont approchés par curiosité et j'entends les commentaires. Comme Marie a l'enfant sur les bras pendant qu'on se dirige vers l'endroit coutumier les gens croient que c'est la mère. Mais une femme dit : « Ce n'est pas possible. Ne voyez-vous pas qu'elle est enceinte ? Le bambin n'a que quelques jours et elle, elle est déjà grosse. »

« Pourtant » dit un autre « Il n'y a qu'elle qui puisse être la mère. L'autre est vieille. Ce doit être une parente, mais elle ne peut être mère à l'âge qu'elle a. »

« Suivons-les, et nous verrons qui a raison. »

Et la stupeur augmente quand on voit que celle qui accomplit le rite de la purification, c'est Élisabeth. Elle offre son agneau bêlant pour l'holocauste et la colombe pour le péché.

« C'est elle la mère, tu as vu ? » « Non ! » « Oui. »

Les gens chuchotent, incrédules encore. Ils font tant de bruit qu'un "Pschit" ! impérieux part du groupe des prêtres qui assistent à la cérémonie. Les gens se taisent un moment, mais les chuchotements se font plus forts quand Élisabeth rayonnante d'une sainte fierté prend le bambin et pénètre dans le Temple pour en faire la présentation au Seigneur.

« C'est bien elle. »

« C'est toujours la mère qui fait l'offrande. »

« Quel miracle est-ce donc jamais ? »

« Que sera cet enfant accordé à un âge si avancé à cette femme ? »

« Qu'est-ce que cela présage ? »

« Vous ne savez pas ? » dit quelqu'un qui arrive tout essoufflé. « C'est le fils du prêtre Zacharie, de la descendance d'Aaron, celui-là qui devint muet pendant qu'il offrait l'encens au Sanctuaire. » « Mystère ! Mystère ! Et maintenant il parle de nouveau ! La naissance de son fils lui a délié la langue. »

« Quel esprit lui aura parlé et rendue morte sa langue pour l'habituer à garder le silence sur les secrets de Dieu ? »

« Mystère ! Quelle vérité sera révélée à Zacharie ? »

« Son fils serait-il le Messie qu'attend Israël ? »

« Il est né en Judée, mais pas à Bethléem et pas d'une vierge. Il ne peut être le Messie. »

« Qui donc est-il ? » (Lc 1, 66)

Mais la réponse reste dans le secret de Dieu et les gens restent avec leur curiosité.

La cérémonie est achevée. Les prêtres font fête, maintenant à la mère aussi et au bébé. La seule à qui on ne fait pas attention, qu'on évite même dédaigneusement, quand on s'aperçoit de son état, c'est Marie.

Une fois les félicitations finies, la plupart se remettent en route et Marie veut retourner à l'hôtellerie pour voir si Joseph est arrivé. Il n'est pas arrivé. Marie reste déçue et pensive.

Élisabeth se préoccupe de sa situation. « Nous pouvons rester jusqu'à la sixième heure⁷, mais ensuite, nous devons partir pour être à la maison avant la première veille. Il est encore trop petit pour rester la nuit tombée. »

Et Marie calme et triste : « Je resterai dans une cour du Temple. J'irai trouver mes maîtresses... Je ne sais. Mais je ferai quelque chose. »

Zacharie intervient avec un projet immédiatement accepté, comme une bonne solution.

« Allons chez les parents de Zébédée⁸, c'est sûrement là que Joseph va te chercher et s'il ne venait pas, il te sera facile de trouver quelqu'un pour t'accompagner vers la Galilée. Dans cette maison il y a un va-et-vient continu de pêcheurs de Génésareth. »

Ils prennent la monture de Marie et vont chez les parents de Zébédée, qui au fond ne sont que ceux qui ont donné l'hospitalité à Marie et Joseph quatre mois auparavant.

Les heures passent vite et Joseph ne paraît point. Marie maîtrise sa peine en berçant le petit, mais on voit qu'elle est pensive. Comme pour cacher son état, elle n'a pas enlevé son manteau bien qu'il fasse une chaleur qui fait transpirer tout le monde.

Finalement, un grand coup à la porte annonce Joseph. Le visage de Marie resplendit rasséréné.

Joseph la salue, après qu'elle s'est présentée tout d'abord le saluant avec respect : « La bénédiction de Dieu sur toi, Marie ! »

« Et sur toi, Joseph et louange au Seigneur que tu sois venu ! C'est que Zacharie et Élisabeth allaient partir pour être à la maison avant la nuit. »

« Ton messenger est arrivé à Nazareth pendant que j'étais à Cana pour des travaux. J'ai été informé hier soir et je suis parti tout de suite. Mais ayant marché sans arrêt, je suis en retard parce que l'âne avait perdu un fer. Pardonne-moi. »

« C'est à toi de me pardonner d'être restée si longtemps loin de Nazareth ! Mais regarde : ils étaient si heureux de m'avoir avec eux, c'est pourquoi j'ai voulu leur faire plaisir jusqu'à maintenant. »

« Tu as bien fait, Femme. Et le bambin où est-il ? »

Ils entrent dans la pièce où se trouve Élisabeth qui donne son lait à Jean avant de partir. Joseph complimente les parents pour la robustesse de l'enfant. Élisabeth l'enlève de son sein pour le montrer à Joseph, mais il crie et se débat comme si on l'écorchait. Tout le monde rit de ses protestations, même les parents de Zébédée qui sont accourus apportant des fruits frais pour tout le monde, du lait, du pain et un grand plat de poissons, ils rient et s'unissent à la conversation des autres.

Marie parle très peu. Elle reste tranquille et silencieuse assise dans son coin, les mains sur son sein, sous son manteau. Et même quand elle boit une tasse de lait et mange une grappe de raisin doré avec un peu de pain, elle parle peu et ne bouge guère. Elle regarde Joseph avec un mélange de peine et d'inquiétude.

Lui aussi la regarde et après quelque temps, se penchant sur son épaule, lui demande :

« Es-tu fatiguée ? Souffres-tu ? Tu es pâle et triste. »

« J'ai de la peine de me séparer du petit Jean. Je l'aime bien. Je l'ai porté sur mon cœur presque dès sa naissance... »

Joseph ne pose pas d'autre question.

L'heure du départ est venue pour Zacharie. Le char s'arrête à la porte et tout le monde s'approche. Les deux cousines s'embrassent affectueusement. Marie baise plu-

7 Midi

8 Zébédée, galiléen de Bethsaïde, est le père de Jean et Jacques, les futurs apôtres. Ses parents ont une boutique à Jérusalem.

sieurs fois le bébé avant de le reporter sur le sein de sa mère déjà assise dans son char. Puis elle salue Zacharie et lui demande sa bénédiction. Quand elle s'agenouille devant le prêtre, le manteau glisse de ses épaules et ses formes apparaissent dans la lumière intense d'un après midi d'été. Je ne sais si Joseph le remarque à ce moment occupé qu'il est à saluer Élisabeth. Le char s'éloigne.

Joseph rentre avec Marie qui reprend sa place dans un coin à moitié éclairé.

« S'il ne te déplaisait pas de voyager de nuit, je proposerais de partir au crépuscule. La chaleur est forte dans la journée. La nuit, au contraire, est fraîche et tranquille. C'est pour toi que je le dis pour ne pas t'exposer trop au soleil. Pour moi, ce n'est rien d'être exposé à la canicule. Mais toi... »

« Comme tu veux Joseph. Oui, je crois que ce serait bien de voyager de nuit. »

« La maison est bien en ordre, et aussi le jardin. Tu verras quelles belles fleurs ! Tu arrives à temps pour voir tout fleuri. Le pommier, le figuier et la vigne sont chargés de fruits comme jamais et le grenadier, j'ai dû lui mettre des tuteurs tant ses branches sont chargées de fruits déjà bien formés qu'on n'a jamais vu chose pareille en ce temps-ci. Et puis l'olivier... Tu auras de l'huile en abondance. Il a eu une floraison miraculeuse et pas une fleur ne s'est perdue ; toutes ont déjà donné une petite olive. Quand elles seront mûres, l'arbre sera couvert de perles noires. Il n'y a que toi pour avoir un si beau jardin dans tout Nazareth. Même les parents en sont étonnés. Et Alphée dit que c'est un miracle. »

« Tes soins l'ont créé. »

« Oh ! Non ! Pauvre homme que je suis ! Qu'ai-je donc fait, moi ? Un peu de soins aux arbres et un peu d'eau aux fleurs... Sais-tu ? Je t'ai fait une fontaine, tu n'auras pas besoin de sortir pour avoir de l'eau. Je l'ai amenée au fond, près de la grotte et j'y ai mis une vasque. Je l'ai conduite de la source qui se trouve au-dessus de l'olivier de Mathias. Elle est pure et abondante. C'est par un petit ruisseau que je te l'ai amenée. J'ai fait un petit canal bien couvert et maintenant l'eau arrive et chante comme une harpe. Ça me faisait de la peine de te voir aller à la fontaine du pays et en revenir chargée d'amphores remplies d'eau. »

« Merci, Joseph. Tu es bon ! »

Les deux époux se taisent maintenant comme fatigués. Joseph sommeille même. Marie prie.

Le soir arrive. Les hôtes insistent pour qu'ils mangent encore avant de se mettre en route. Joseph mange du pain et du poisson. Marie seulement des fruits et du lait.

Puis c'est le départ. Ils montent sur leurs ânes. Comme à l'aller, Joseph a installé sur le sien le coffre de Marie et avant que Marie ne monte il regarde si la selle est bien en place. Je remarque que Joseph regarde Marie quand elle monte en selle; mais il ne dit rien⁹. Le voyage a commencé au moment où les étoiles, les premières se mettent à clignoter dans le ciel.

Ils se hâtent vers les portes pour les atteindre avant qu'elles ne soient fermées, peut-être. Quand ils sortent de Jérusalem et ils prennent la grand-route qui va vers la Galilée, déjà les étoiles fourmillent dans toute l'étendue du ciel. Il y a grand silence dans la campagne. On n'entend que le chant d'un rossignol et les pieds des deux ânes qui battent en cadence le terrain de la route durci par la sécheresse de l'été.

9 C est le début de la grande douleur de Joseph (Mt 1, 19)

« SI JOSEPH AVAIT ÉTÉ MOINS SAINT,
DIEU NE LUI AURAIT PAS ACCORDÉ SA LUMIÈRE »

1-153

Marie dit :

« Mon Joseph aussi a eu sa Passion. Et elle commença à Jérusalem quand il se rendit compte de mon état, et elle a duré des jours comme pour Jésus et pour moi. Et spirituellement elle ne fut pas moins douloureuse. C'est uniquement par la sainteté de Joseph, mon époux, qu'elle s'est maintenue sous une forme tellement digne et secrète qu'elle est passée peu connue à travers les siècles.

Oh ! Notre première Passion ! Qui peut en dire l'intime et silencieuse intensité ? Qui peut en dire ma douleur en constatant que le Ciel ne m'avait pas encore exaucée en révélant à Joseph le mystère ? Qu'il l'ignorait, je l'avais compris en le voyant à mon égard simplement respectueux comme à l'ordinaire. S'il avait su que je portais en moi le Verbe de Dieu, il aurait adoré ce Verbe en mon sein, avec des actes de vénération dus à Dieu. Il n'aurait pas manqué de les faire, comme moi je n'aurais pas refusé de les recevoir, non pas pour moi, mais pour Celui qui était en moi, que je portais, comme l'Arche d'Alliance portait les tables de la Loi et les vases de la manne.

Qui peut dire mon combat contre le découragement qui tentait de m'accabler pour me persuader que j'avais espéré en vain dans le Seigneur ? Oh ! je crois que ce fut une rage de Satan ! Je sentais le doute me saisir aux épaules et allonger ses tentacules pour emprisonner mon âme et l'arrêter dans sa prière. Le doute, si dangereux, mortel pour l'esprit. Mortel car c'est bien la première attaque de la maladie qui se nomme "désespoir" et contre laquelle l'esprit doit réagir de toutes ses forces pour ne pas voir périr son âme et perdre Dieu.

Qui pourrait dire avec une exacte vérité la douleur de Joseph, ses pensées, le trouble de ses affections ? Comme une petite embarcation prise dans une grande bourrasque, il se trouvait dans un tourbillon d'idées opposées, de réflexions plus pénibles et plus cruelles l'une que l'autre. En apparence, c'était un homme trahi par sa femme. Il voyait crouler en même temps son bon renom et l'estime du monde à cause d'elle, il se voyait déjà montré du doigt et l'objet de la compassion du pays. Il voyait l'amour et l'estime qu'il avait pour moi tomber morts devant l'évidence du fait.

Ici sa sainteté resplendit encore plus que la mienne, et j'en témoigne avec mon amour d'épouse, car je veux que vous l'aimiez, mon Joseph. Cet homme sage et prudent, patient et bon n'est pas étranger au mystère de la Rédemption, auquel il a été intimement lié, parce qu'il usa sa douleur et lui-même pour celui-ci, en sauvant le Sauveur au prix de son sacrifice et par sa grande sainteté. S'il avait été moins saint, il aurait agi humainement en me dénonçant comme adultère pour me faire lapider et faire périr avec moi le fruit de mon péché. S'il avait été moins saint, Dieu ne lui aurait pas donné la lumière pour le guider en une telle épreuve.

Mais Joseph était saint. Son esprit, toute pureté, vivait en Dieu. La charité en lui était ardente et forte. Et par sa charité, il vous sauva le Sauveur, tant en ne me dénonçant pas auprès des anciens, qu'en laissant tout par une prompte obéissance, pour emmener Jésus en Égypte. Journées peu nombreuses, mais terribles par leur intensité, celles de la passion de Joseph et de ma passion, de cette première passion dont je dus souffrir. Car je comprenais sa souffrance et ne pouvais la lui enlever aucunement pour rester fidèle à l'ordre de Dieu qui m'avait dit : "Tais-toi !"

Et quand à notre arrivée à Nazareth, je le vis me quitter après un laconique salut, courbé et vieilli, pour ainsi dire, en peu de temps, quand je vis qu'il ne venait pas chez moi le soir comme il en avait l'habitude, je vous le dis, mes fils, mon cœur éploré eut à souffrir une douleur aiguë. Enfermée dans ma maison, seule, dans la maison où tout

me rappelait l'Annonciation et l'Incarnation, et où tout me ramenait au cœur le souvenir de Joseph uni à moi dans une virginité sans tache, je dus résister au découragement, aux insinuations de Satan et espérer, espérer, espérer. Et prier, prier, prier. Et pardonner, pardonner, pardonner à Joseph son soupçon, sa révolte de juste indigné.

Mes fils : il faut espérer, prier, pardonner, pour obtenir que Dieu intervienne en notre faveur. Vous aussi vous avez à vivre votre passion. Vos fautes l'ont méritée. Je vous enseigne comment la surmonter et la transformer en joie. Espérez sans mesure, priez sans défiance, pardonnez pour qu'il vous soit pardonné. Le pardon de Dieu, mes fils, sera la paix à laquelle vous aspirez. »

MARIE S'EXPLIQUE AVEC JOSEPH

1-155

Je vois donc le petit jardin de Nazareth. Marie file à l'ombre d'un pommier à la frondaison touffue et surchargé de fruits qui commencent à rougir. On dirait des joues d'enfants arrondies et rosées.

Mais Marie n'a pas ces belles couleurs. Le teint que ses joues avaient à Hébron a disparu. Le visage est pâle comme de l'ivoire. Seules les lèvres y dessinent une courbe de pâle corail. Sous les paupières abaissées, deux ombres obscures et le bord des yeux est gonflé comme après des pleurs. Je ne vois pas les yeux, parce qu'elle a la tête, plutôt inclinée, attentive à son travail, et plus encore à des pensées attristantes car je l'entends soupirer comme quelqu'un qui souffre douloureusement dans son cœur. Elle est toute habillée de blanc, de vêtements de lin blancs parce qu'il fait très chaud, bien que la fraîcheur encore intacte des fleurs me dise que c'est le matin. Elle a la tête découverte et le soleil qui joue avec le feuillage du pommier, remué par un vent très léger, et qui filtre en faisant des raies de lumière sur la terre brune des parterres, dessine des ronds lumineux sur sa tête blonde et sur les cheveux qui ont des reflets d'or pur.

De la maison ne vient aucun bruit, ni non plus du voisinage. On entend le murmure d'un filet d'eau qui coule dans une vasque au fond du jardin.

Marie sursaute en entendant un coup frappé résolument à la porte extérieure de la maison. Elle pose sa quenouille et son fuseau et se lève pour aller ouvrir. Bien que son habit soit souple et ample, elle n'arrive pas à cacher complètement la rondeur du bassin.

Elle se trouve en face de Joseph. Elle pâlit jusqu'aux lèvres. En ce moment son visage semble une hostie tant il est exsangue. Marie regarde d'un œil qui interroge avec tristesse. Le regard de Joseph paraît suppliant. Ils gardent le silence, en se regardant. Puis Marie ouvre la bouche : « À cette heure, Joseph ? As-tu besoin de quelque chose ? Que veux-tu me dire ? Viens. »

Joseph entre et ferme la porte. Il ne parle pas encore.

« Parle Joseph, qu'est-ce que tu veux ? »

« Ton pardon. » Joseph s'incline comme s'il voulait s'agenouiller. Mais Marie, toujours si réservée pour le toucher, le prend résolument par les épaules et l'en empêche.

La couleur va et vient sur le visage de Marie, tantôt rouge, tantôt pâle comme il était avant. « Mon pardon ? Je n'ai rien à te pardonner, Joseph. Je n'ai qu'à te remercier encore de tout ce que tu as fait ici en mon absence et pour l'amour que tu me portes. » Joseph la regarde et je vois deux grosses larmes qui se forment dans la cavité de son œil profond. Elles restent comme sur le bord d'un vase et puis roulent sur les joues et sur la barbe.

« Pardon, Marie. J'ai manqué de confiance. Maintenant, je sais (Mt 1, 19-24) . Je suis indigne d'avoir un tel trésor. J'ai manqué de charité. Je t'ai accusée en mon cœur.

Je t'ai accusée sans justice puisque je ne t'avais pas demandé de me dire la vérité. J'ai failli envers la Loi de Dieu en ne t'aimant pas comme je me serais aimé... » « Oh ! non ! Tu n'as pas manqué ! »

« Oui, Marie. Si j'avais été accusé d'un pareil crime, je me serais défendu. Toi... Je ne t'ai pas permis de te défendre, puisque j'allais prendre une décision sans t'interroger. Je t'ai manqué en t'offensant par un soupçon. Rien qu'un soupçon, c'est une offense, Marie. Qui soupçonne méconnaît. Je ne t'ai pas connue comme je le devais. Mais pour la douleur dont j'ai souffert... trois journées de supplice, pardonne-moi, Marie. »

« Je n'ai rien à te pardonner. Mais plutôt je te demande pardon de la douleur que je t'ai causée. »

« Oh ! oui, quelle douleur ç'a été ! Quelle douleur ! Regarde. Ce matin, on m'a dit que j'avais des cheveux blancs sur les tempes et des rides sur le visage. Plus de dix ans de vie se sont écoulés en ces jours. Mais pourquoi, Marie, as-tu été humble au point de me cacher à moi, ton époux, ta gloire, et permettre que je te soupçonne ? »

Joseph n'est pas à genoux, mais il est tellement courbé que c'est tout comme, et Marie pose sur sa tête sa petite main en souriant. Il semble qu'elle l'absolve. Elle dit : « Si mon humilité n'avait pas été parfaite, je n'aurais pas mérité de concevoir Celui qu'on attendait. Celui qui vient annuler la faute d'orgueil qui a ruiné l'homme. Et puis j'ai obéi... Dieu m'a demandé cette obéissance. Elle m'a coûté tellement... pour toi, pour la douleur que tu en éprouverais. Mais je n'avais qu'à obéir. Je suis la servante de Dieu et les serviteurs ne discutent pas les ordres qu'ils reçoivent. Ils les exécutent, Joseph, même s'ils leur font pleurer du sang. » Marie pleure doucement en disant cela. Si doucement que Joseph tout courbé ne s'en aperçoit que quand une larme tombe à terre.

Alors il redresse la tête et - c'est la première fois que je le vois faire cela - il serre les petites mains de Marie dans ses mains fortes et halées et baise l'extrémité de ces doigts délicats qui sortent comme des boutons de pêcher de l'étreinte des mains de Joseph.

« Maintenant il faut pourvoir, parce que... » Joseph n'ajoute rien, mais regarde le corps de Marie, qui s'assied tout de suite, pour ne pas rester ainsi exposée au regard qui se pose sur elle. « Il faudra faire vite. Je viendrai ici... Nous accomplirons le mariage... La semaine prochaine, ça va...? »

« Tout ce que tu fais est bien Joseph. Tu es le chef de la maison moi, je suis ta servante. »

« Non, c'est moi qui suis ton serviteur. Je suis le bienheureux serviteur de mon Seigneur qui grandit en ton sein. Toi, tu es la bénie entre toutes les femmes d'Israël. Ce soir, je préviendrai les parents. Et après... quand je serai ici, nous travaillerons pour préparer tout à Sa venue... Oh ! comment pourrai-je recevoir dans ma maison mon Dieu ? Dans mes bras, Dieu ? J'en mourrai de joie !... Je ne pourrai jamais oser Le toucher !... »

« Tu le pourras, comme moi je le pourrai, avec la grâce de Dieu. »

« Mais toi, c'est toi. Moi, je suis un pauvre homme, le plus pauvre des fils de Dieu !... »

« Jésus vient pour nous qui sommes pauvres, pour nous faire riches en Dieu. Il vient vers nous deux, parce que nous sommes les plus pauvres et que nous le reconnaissons. Réjouis-toi, Joseph. La race de David a le Roi qu'elle attendait et notre maison devient plus fastueuse que le palais royal de Salomon, car ici il y aura le Ciel et nous partagerons avec Dieu le secret de paix que plus tard les hommes apprendront. Il grandira parmi nous et nos bras seront un berceau pour le Rédempteur qui grandit, et

nos fatigues Lui procureront le pain... Oh ! Joseph ! Nous entendrons la voix de Dieu nous appeler "père et Mère"! Oh ! ... Marie pleure de joie. Des larmes si heureuses !

Et Joseph, agenouillé maintenant à ses pieds, pleure, la tête cachée dans l'ample vêtement de Marie qui descend en faisant des plis sur le pauvre carrelage de la petite pièce.

« LAISSEZ AU SEIGNEUR LE SOIN
DE VOUS PROCLAMER SES SERVITEURS »

1-158

Marie dit :

« Que personne n'interprète d'une manière inexacte ma pâleur. Elle ne provenait pas d'une crainte humaine. Humainement j'aurais dû m'attendre à la lapidation. Mais ce n'était pas le motif de ma crainte. Je souffrais de la douleur de Joseph. Même la pensée qu'il m'aurait accusée ne me troublait pas en elle-même. Seulement il me déplaisait qu'en s'arrêtant à la pensée de m'accuser il manquât à la charité. Quand je le vis, mon sang ne fit qu'un bond à cause de cela. C'était le moment où un juste aurait pu offenser la Justice en manquant à la charité. Et qu'un juste y manquât, lui qui n'y manquait jamais, cela m'aurait causé la plus extrême douleur.

Si je n'avais pas porté l'humilité à son extrême limite comme je l'ai dit à Joseph, je n'aurais pas mérité de porter en moi Celui qui, pour effacer l'orgueil de la race humaine s'anéantissait, Lui, qui était Dieu, jusqu'à devenir un homme. Je t'ai fait voir cette scène qu'aucun évangile ne rapporte parce que je voulais attirer l'attention des hommes trop étrangère aux conditions essentielles pour plaire à Dieu et recevoir dans le cœur sa continuelle venue.

Foi. Joseph a cru aveuglément à la parole du messenger céleste. Il ne demandait qu'à croire parce qu'il était sincèrement convaincu que Dieu est bon et qu'à lui, qui avait espéré dans le Seigneur, le Seigneur n'aurait pas réservé la douleur d'être trahi, trompé, bafoué par son prochain. Il ne demandait qu'à croire en moi, parce que, honnête comme il l'était, il ne pouvait penser qu'avec douleur que les autres ne le fussent pas. Il *vivait* la Loi, et la Loi dit : " Aime ton prochain comme toi-même " Nous nous aimons tellement que nous nous croyons parfaits même quand nous ne le sommes pas. Pourquoi alors cesser d'aimer le prochain à la pensée qu'il est imparfait ?

Charité absolue. La charité qui sait pardonner, qui veut pardonner. Pardonner d'avance, en excusant dans son cœur les défauts du prochain. Pardonner tout de suite en accordant toutes les circonstances atténuantes au coupable.

Humilité absolue comme la charité. Savoir reconnaître qu'on a manqué, même par une simple pensée, et ne pas avoir l'orgueil, plus nuisible encore que la faute qui précède, de se refuser à dire : "Je me suis trompé". Dieu excepté, tout le monde se trompe. Quel est celui ou celle qui peut dire : "Je ne me trompe jamais" ? Et l'humilité encore plus difficile : celle qui sait tenir cachées les merveilles de Dieu en nous, quand il n'est pas nécessaire de les faire connaître pour Lui en donner la louange, pour ne pas déprécier le prochain qui n'a pas reçu ces dons particuliers de Dieu. S'il le veut, Oh ! s'il le veut, Dieu se révèle Lui-même en son serviteur ! Élisabeth me "vit" telle que j'étais, mon époux me reconnut pour ce que j'étais, quand ce fut l'heure pour lui de le savoir.

Laissez au Seigneur le soin de vous proclamer ses serviteurs. Il en est amoureux-ment pressé, car toute créature qu'Il élève à une mission particulière, est une gloire nouvelle qui s'ajoute à la sienne infinie, parce que c'est le témoignage de ce qu'est l'homme tel que Dieu le voulait : une perfection mineure qui reflète son Auteur. Restez dans l'ombre et dans le silence, ô privilégiés de la Grâce, pour pouvoir entendre les

uniques paroles qui sont "vie", pour pouvoir mériter d'avoir au-dessus de vous et en vous le Soleil qui éternellement resplendit.

Oh ! Lumière plus que bienheureuse, toi qui es Dieu, qui es la joie de tes serviteurs, resplendis sur ces serviteurs qui T'appartiennent, qu'ils en exultent en leur humilité en Te louant, Toi seul qui disperses les orgueilleux, mais qui élèves les humbles qui T'aiment, jusqu'aux splendeurs de ton Royaume. »

« L'OBÉISSANCE FUT LA VERTU DU VERBE »

1943-431

Jésus dit : [...]

« *Et sachez que l'obéissance fut la vertu du Verbe* qui était destiné à être Homme et à devenir le Rédempteur. L'amour, la puissance, la perfection, la sagesse sont communs à nos Trois Personnes. *Mais l'obéissance est mienne, exclusivement mienne.* J'ai obéi en m'incarnant, en devenant pauvre, en acceptant d'être soumis aux humains, en accomplissant ma mission d'évangéliste, en mourant.

C'est pourquoi lorsque vous obéissez, soit aux humains dans les actes d'obéissance relative, soit à Dieu dans les actes de grande obéissance qui comportent des renoncements et des sacrifices de sang et l'acceptation de la mort, parfois d'une mort atroce, vous êtes semblables à Moi qui fus obéissant jusqu'à la mort, qui fus l'Obéissant par excellence, le Très Obéissant divin.

Ma douce Mère vient après moi en obéissance, elle qui obéit toujours, et avec son amoureux sourire, aux volontés du Très-Haut.

Au troisième rang vient mon chaste père sur terre qui, de sa force virile fit des broderies d'obéissance, qui plia en fait sa force virile et son jugement d'homme, droit comme un fil de soie, pour les incliner aux volontés de Dieu. »

L'ÉDIT DE RECENSEMENT (Lc 2, 1-3)

1-160

Je vois encore la maison de Nazareth : la petite pièce où se tient habituellement Marie pour les repas. En ce moment, elle est occupée à un ouvrage de toile blanche. Elle pose son travail pour aller allumer une lampe. La nuit descend et la lumière verdâtre qui entre par la porte entr'ouverte sur le jardin devient insuffisante. Elle la ferme. Je me rends compte que sa grossesse est très avancée. Mais elle est encore si belle. Sa démarche est aisée et gracieuse est tout son comportement. Rien de cette lourdeur que l'on remarque chez la femme qui va bientôt donner le jour à un enfant. Seul, le visage est changé.

Maintenant, c'est "la femme". Tout d'abord, au temps de l'Annonciation, c'était une toute jeune fille, au visage calme, mais qui ignore : un visage d'enfant innocent. Depuis, dans la maison d'Élisabeth, au moment de la naissance du Baptiste, son visage s'était plus affiné, sa beauté avait mûri. Maintenant, c'est le visage tranquille, mais empreint d'une douce majesté de la femme qui atteint sa perfection dans la maternité.

Marie, maintenant est devenue réellement "la femme", pleine de dignité et de grâce. Même son sourire s'est épanoui en une douceur majestueuse. Comme elle est belle !

Joseph entre. Il semble revenir du pays, car il entre par la porte extérieure et non par celle de l'atelier. Marie lève la tête et lui sourit. Aussi Joseph lui sourit. Mais il semble fatigué, préoccupé. Marie l'observe, se demandant ce qu'il y a. Puis elle se lève, prend le manteau que Joseph est en train d'enlever et le pose sur une banquette.

Joseph s'assied près de la table. Il y appuie le coude, la tête sur une main pendant que préoccupé, il caresse, caresse sa barbe de l'autre main.

« Tu as quelque préoccupation qui te fait souffrir ? » demande Marie. « Puis-je te consoler ? »

« Tu es toujours ma consolation, Marie. Mais cette fois, c'est un *gros* souci... Pour toi. »

« Pour moi, Joseph ? Qu'y a-t-il donc ? »

« Ils ont affiché un édit sur la porte de la synagogue. C'est l'ordre de recensement de tous les Palestiniens. Il faut aller se faire inscrire au lieu d'origine. Pour nous, nous devons aller à Bethléem... »

« Oh ! » interrompt Marie, en mettant la main sur son sein.

« Cela t'impressionne, n'est-ce pas ? C'est dur, je le sais. »

« Non, Joseph. Ce n'est pas cela. Je pense... je pense aux Saintes Écritures : Rachel, mère de Benjamin et épouse de Jacob, dont naîtra l'Étoile : le Sauveur. Rachel enterrée à Bethléem dont il est dit : "Et toi, Bethléem Éphrata, tu es le plus petit canton de Juda, mais de toi sortira le Dominateur"(Mi 5, 1). Le Dominateur promis à la race de David, Il naîtra là... »

« Tu crois... tu crois que le moment est déjà venu ? Oh ! comment ferons-nous ? » Joseph est complètement désespéré. Il regarde Marie d'un regard de pitié.

Elle s'en aperçoit. Elle sourit. C'est à *elle-même* qu'elle sourit, plutôt qu'à lui. Un sourire qui semble dire : "C'est un homme, un juste, mais un homme. Il voit les choses en homme. Il pense en homme. Aie pitié de lui, mon âme, et amène-le à juger des choses par l'esprit". Mais sa bonté la pousse à le rassurer. Elle ne ment pas mais cherche à le distraire de sa peine. « Je ne sais pas, Joseph. Le temps est proche, mais le Seigneur ne pourrait-Il pas le retarder pour t'enlever cette préoccupation ? Lui peut tout. Ne crains pas. »

« Mais le voyage ?... Qui sait quelle foule ! Trouverons-nous un bon logement ? Aurons-nous le temps de retourner ? Et si... si tu devais être Mère, là-bas, comment ferons-nous ? Nous n'avons pas de maison... Nous ne connaissons plus personne... »

« Ne crains pas, tout ira bien. Dieu fait trouver un refuge à l'animal qui doit avoir son petit. Voudrais-tu qu'Il ne le fasse pas trouver pour son Messie ? Fions-nous à Lui. N'est-ce pas ? Fions-nous toujours à Lui. Plus l'épreuve est grande et plus il faut avoir confiance. Comme deux enfants, mettons notre main dans sa main de Père. Lui nous guide. Soyons-Lui tout à fait abandonnés. Vois comme Il nous a conduits jusqu'ici avec amour. Un père, le meilleur des pères, n'aurait pu nous apporter tant d'attention. Soyons ses fils et ses serviteurs, accomplissons sa volonté. Rien de mal ne peut nous arriver. Même cet édit, c'est sa volonté. Qui est-il donc César ? Un instrument entre les mains de Dieu. Depuis le moment où le Père décida de pardonner à l'homme, Il a fixé d'avance les événements pour que son Christ naquît à Bethléem. Elle, la plus petite cité de Juda, n'existait pas encore et déjà sa gloire était annoncée. Il fallait que cette gloire se manifeste, la Parole de Dieu ne saurait mentir - et elle mentirait si le Messie naissait ailleurs - et voilà qu'un puissant se lève, si loin d'ici. Il nous a conquis et veut connaître le nombre de ses sujets, *maintenant*, et alors que le monde est en paix... Oh ! qu'est-ce que notre petite fatigue, si nous pensons à la beauté de cet instant de paix, Joseph ? Penses-y : un temps où il n'y a pas de haine dans le monde ! Peut-il exister une heure plus heureuse pour le lever de "l'Étoile", dont la lumière est divine et l'influence est rédemption ? Oh ! N'aie pas peur, Joseph. Si les routes ne sont pas sûres, si la foule rend difficile le voyage, les anges nous défendront et nous feront escorte. Pas à nous, mais à leur Roi. Si nous ne trouvons pas de refuge, ils nous abrite-

ront sous leurs ailes. Rien de mal ne nous arrivera. Rien ne peut arriver : Dieu est avec nous. »

Joseph la regarde et l'écoute, extasié. Les rides de son front s'effacent, le sourire revient. Il se dresse sans ennui et sans tristesse. Il sourit. « Tu es la bénie, Soleil de mon âme ! Toi, la bénie, tu sais tout voir dans la lumière de la Grâce dont tu es remplie ! Ne perdons pas de temps, alors. Il faut partir, au plus vite et... revenir au plus vite car tout, ici, est prêt pour le... pour le... »

« Pour *notre* Fils, Joseph. *Tel Il doit paraître aux yeux du monde*, rappelle-toi-le. Le Père a entouré de mystère sa venue et ce n'est pas à nous d'en enlever le voile. Lui, Jésus, le fera, quand ce sera l'heure... »

La beauté du visage, du regard, de la physionomie, de la voix de Marie quand elle dit : "Jésus" ne peut pas se décrire. C'est déjà l'extase. Et sur cette extase, la vision s'évanouit.

« AIMER EST SATISFAIRE CELUI QU'ON AIME AU DELÀ DU SENTIMENT ET DE L'INTÉRÊT »

1-162

Marie dit :

« Je n'ajoute pas beaucoup, car mes paroles sont déjà un enseignement.

J'attire pourtant l'attention des épouses sur un point. Trop d'unions se défont par la faute des femmes qui n'ont pas cet amour qui est tout : gentillesse, pitié, attention affectueuse, réconfort pour le mari. Sur l'homme ne pèse pas la souffrance physique qui pèse lourdement sur la femme. Mais sur lui pèsent toutes les préoccupations morales : nécessité du travail, décisions à prendre, responsabilité devant les pouvoirs constitués et devant sa propre famille... Oh ! Que de choses ne pèsent-elles pas sur l'homme ! Et combien il a besoin lui aussi de réconfort ! Eh bien ! l'égoïsme est tel qu'au mari fatigué, découragé, méconnu, préoccupé, la femme ajoute le poids de ses plaintes inutiles et parfois injustes. Tout cela parce qu'elle est égoïste. Elle n'aime pas.

Aimer ce n'est pas chercher sa propre satisfaction sensible ou intéressée. Aimer c'est satisfaire celui qu'on aime en dépassant la sensibilité et l'intérêt, c'est donner à son esprit l'aide dont il a besoin pour pouvoir tenir ses ailes ouvertes dans les cieux de l'espérance et de la paix.

Autre point sur lequel j'attire votre attention. J'en ai déjà parlé, mais j'insiste : la confiance en Dieu. La confiance résume en elle les vertus théologiques. Qui a confiance, cela veut dire qu'il a la foi. Avoir confiance suppose qu'on espère. Avoir confiance, c'est faire preuve d'amour. Aimer une personne, espérer et croire en elle, c'est là la confiance. Autrement, non. Dieu mérite une telle confiance qui doit être la nôtre. Si nous l'accordons à de pauvres hommes capables de n'y pas correspondre, pourquoi la refuser à Dieu qui ne nous manque jamais ?

La confiance est aussi humilité. L'orgueilleux dit : "Je me suffis à moi-même. Je ne me fie pas à celui-ci parce que c'est un incapable, un menteur, un prétentieux...". L'humble dit :

"Je me fie à lui. Pourquoi ne m'y fierai-je pas ? Pourquoi devrai-je penser que je suis meilleur que lui" ? Et avec plus de raison encore, il parle ainsi de Dieu : "Pourquoi dois-je me défier de Celui qui est bon ? Pourquoi dois-je penser que je puis me suffire à moi-même" ? Dieu se donne à celui qui est humble, mais s'éloigne de l'orgueilleux.

La confiance est aussi obéissance. Et Dieu aime l'obéissant. L'obéissance signifie que nous nous reconnaissons pour ses fils et que nous reconnaissons Dieu pour notre Père. Et un père ne peut qu'aimer lorsqu'il est un vrai père. Dieu est notre vrai Père et un Père parfait.

Le troisième point que je veux que vous méditez, se base toujours sur la confiance. Aucun événement ne peut survenir sans la permission de Dieu. Es-tu donc un puissant ? Tu l'es parce que Dieu l'a permis. Es-tu soumis à l'autorité ? Tu l'es parce que Dieu l'a permis.

Cherche donc, ô puissant, à ne pas faire de ta puissance un mal. Ce serait toujours "ton mal" même si pour commencer c'était le mal des autres. Parce que si Dieu permet, Il ne permet pas tout et si tu dépasses les bornes, Il te frappe et te brise. De ton côté, toi qui es simple sujet, cherche à faire de cette condition qui est la tienne, un aimant qui attire sur toi la protection céleste. Et ne maudis jamais. Laisse-en à Dieu le soin. C'est à Lui, Seigneur de tous les hommes, qu'il appartient de bénir et de maudire ses créatures.

Va en paix. »

« C'EST AUX HUMBLÉS QUE DIEU VA »

Jésus dit : [...]

« Lorsque le Fils de l'Homme, tel un fruit mûr sur le point de tomber de la branche, fut sur le point d'arriver comme Lumière sur le monde, la volonté de Celui au regard duquel les plus puissants empereurs ne sont qu'un fétu de paille sur une grand-route, disposa César à promulguer l'Édit.

Ce fut, non la Ville sainte de nom, mais déchu de sa sainteté par sa mauvaise volonté, mais la ville d'origine, où flottait encore la foi de mon serviteur David, qui devait accueillir dans son périmètre le prodige de l'amour.

C'est à Nazareth, méprisée par les Juifs, que la Bénie tomba enceinte de moi. C'est à Bethléem, déchu selon la supposition orgueilleuse des Juifs, que Marie devait poser son baiser de Vierge sur le Fils de Dieu et le sien, apparu avec la splendeur d'une étoile dans la grotte qui avait été destinée depuis des siècles à Le recevoir.

C'est aux humbles que Dieu va. Que ceci vous explique pourquoi ceux qui sont élus pour annoncer une grâce, pour recevoir une apparition, pour être porteurs d'une volonté divine ou propagateurs de la Parole sont généralement des pauvres, aux yeux du monde, sur lesquels Dieu se pose avec son Esprit afin d'ouvrir leurs yeux et leurs oreilles à un super-sens capable de voir outre les frontières de l'humain, dans les contrées de Dieu. » [...]

LE VOYAGE VERS BETHLÉEM (Lc 2, 4-5)

Je vois une grande route. Il y a une énorme foule. Des ânes qui vont, chargés de meubles et de personnes. Des ânes qui reviennent. Les gens éperonnent leurs montures et qui va à pied se hâte parce qu'il fait froid.

L'air est pur et sec. Le ciel est serein, mais tout a ce semblant précis des jours de plein hiver. La campagne dépouillée semble plus vaste. Les pâturages ont une herbe courte, brûlée par les vents d'hiver. Sur les pâturages, les troupeaux cherchent un peu de nourriture et cherchent le soleil qui naît lentement. Ils se serrent l'un contre l'autre parce qu'ils ont froid, eux aussi. Ils bêlent, levant le museau et regardant le soleil comme pour lui dire : "Viens vite, qu'il fait froid !" Le terrain présente des ondulations qui se font de plus en plus nettes. C'est un vrai paysage de collines. Il y a des dépressions herbeuses et des pentes de petites vallées et des crêtes. La route passe au milieu et se dirige vers le sud-est.

Marie est sur son âne gris, toute enveloppée dans un épais manteau. Sur le devant de la selle se trouve ce dispositif déjà vu au voyage vers Hébron et, par dessus, le coffre avec les objets les plus nécessaires.

Joseph marche à côté, tenant la bride : « Es-tu fatiguée ? » demande-t-il de temps en temps.

Marie le regarde en souriant et dit : « Non. » À la troisième fois, elle ajoute : « C'est plutôt toi qui dois marcher à pied qui serais fatigué. »

« Oh ! moi, pour moi ce n'est rien. Je pense que si j'avais trouvé un autre âne, tu aurais pu être plus à ton aise et nous aurions pu aller plus vite. Mais, je n'en ai pas trouvé. Tout le monde a besoin de montures, en ce moment. Mais courage ! Bientôt nous serons à Bethléem. Au-delà de cette montagne, c'est Éphrata. »

Ils restent silencieux. La Vierge, quand elle ne parle plus, paraît se recueillir en une prière intérieure. Elle sourit doucement à une de ses pensées et tout en ayant les yeux sur la foule, elle ne semble plus voir si c'est : un homme, une femme, un vieillard, un berger, un riche ou un pauvre. Mais ce qu'elle voit, c'est à elle seulement. « As-tu froid ? » demande Joseph, parce que le vent se lève.

« Non, merci. »

Mais Joseph n'a pas confiance. Il lui touche les pieds qui pendent sur le flanc de l'âne, les pieds chaussés de sandales et qu'on voit dépasser à peine de son long vêtement. Il doit les trouver froids car il secoue la tête. Il enlève une couverture qu'il porte en bandoulière et l'étend sur les jambes de Marie et jusque sur son sein de façon que les mains soient bien au chaud sous la couverture et le manteau.

Ils rencontrent un berger qui coupe la route avec son troupeau, qu'il fait passer d'un pâturage sur la droite à un autre sur la gauche. Joseph se penche pour lui dire quelque chose. Le berger lui répond par un signe d'assentiment. Joseph prend l'âne et le fait passer derrière le troupeau dans le pâturage. Le berger tire un bol grossier de sa besace, trait une grosse brebis aux mamelles gonflées et passe le bol à Joseph qui l'offre à Marie.

« Dieu vous bénisse tous les deux » dit Marie. « Toi pour ton amour et toi pour ta bonté. Je prierai pour toi. »

« Vous venez de loin ? » « De Nazareth » répond Joseph.

« Et vous allez ? » « À Bethléem. »

« Long voyage pour la femme en cet état. C'est ta femme ? »

« Oui, c'est ma femme. » « Avez-vous où aller ? » « Non. »

« C'est bien ennuyeux : Bethléem est pleine de gens venus de partout pour se faire inscrire ou pour aller ailleurs faire la même démarche. Je ne sais si vous trouverez un logement. Connaissez-vous l'endroit ? »

« Pas beaucoup. »

« Eh ! bien... je te renseigne... à cause d'elle (et il désigne Marie). Cherchez l'auberge. Elle sera pleine, mais je vous l'indique pour vous donner un point de repère. Elle est dans une place, la plus grande. Vous partez de la rue principale. Vous ne pouvez pas vous tromper. Il y a une fontaine devant l'auberge, qui est grande et basse avec un portail. Elle sera pleine. Mais si vous ne trouvez rien à l'auberge et dans les maisons, passez par derrière de l'auberge dans la direction de la campagne. Il y a des écuries dans la montagne qui servent parfois aux marchands allant à Jérusalem pour y mettre leurs animaux quand il n'y a pas de place à l'auberge. Ce sont des écuries, vous comprenez, dans la montagne : elles sont humides, froides et sans portes. Mais c'est toujours un refuge parce que la femme... ne peut rester sur la route. Peut-être là

vous trouverez une place avec du foin pour dormir et aussi pour l'âne. Et que Dieu vous accompagne. »

« Et que Dieu te donne joie » répond Marie. Joseph à son tour lui dit : « La paix soit avec toi. »

Ils reprennent la route. Une dépression plus vaste apparaît de l'escarpement qu'ils ont franchi. Dans la dépression, en haut et en bas des pentes qui l'entourent, il y a des maisons et encore des maisons. C'est Bethléem.

« Nous voici sur la terre de David, Marie. Maintenant tu vas te reposer. Tu me sembles tellement fatiguée... »

« Non. Je pensais... Je pense... » Marie prend la main de Joseph et lui dit avec un sourire radieux : « Je crois vraiment que le moment est venu. »

« Dieu de miséricorde ! Comment allons-nous faire ? »

« Ne crains pas, Joseph. Ne te laisse pas troubler. Vois comme je suis calme, moi ? »

« Mais tu souffres beaucoup ? »

« Oh ! non. Je suis remplie de joie. Une telle joie, si forte, si belle, si irrésistible, que mon cœur bat fort, fort et me dit : " Il naît ! Il naît ! " Il le dit à chaque battement. C'est mon Petit qui frappe à la porte de mon cœur et qui me dit : " Maman, Me voici pour te donner le baiser de Dieu ". Oh ! quelle joie, mon Joseph ! » Mais Joseph n'est pas à la joie. Il pense à l'urgence de trouver un abri et il hâte le pas. Porte après porte, il demande un abri.

Rien. Tout est occupé. Ils arrivent à l'auberge. Elle est pleine jusque sous les portiques rustiques, qui entourent la grande cour intérieure, de gens qui bivouaquent.

Joseph laisse Marie sur l'âne à l'intérieur de la cour et il sort pour chercher dans d'autres maisons. Il revient découragé. Il n'y a rien. Le précoce crépuscule d'hiver commence à étendre ses voiles. Joseph supplie l'aubergiste. Il supplie des voyageurs. Eux sont des hommes en bonne santé. Ici c'est une femme sur le point de mettre au monde un enfant. Qu'ils aient pitié. Rien. Voici un riche pharisien qui le regarde avec un mépris visible, et, quand Marie s'approche, il s'écarte comme s'il s'était approché d'une lépreuse. Joseph le regarde et la rougeur de l'indignation lui monte au visage. Marie met la main sur le poignet de Joseph, pour le calmer et dit : « N'insiste pas. Partons. Dieu y pourvoira. »

Ils sortent, ils suivent le mur de l'auberge. Ils tournent par une ruelle encastrée entre elle et de pauvres maisons. Ils contournent l'auberge. Ils cherchent. Voilà des espèces de grottes, de caves, dirai-je, plutôt que des écuries, tant elles sont basses et humides. Les plus belles sont déjà occupées. Joseph est accablé.

« Ohé ! Galiléen ! » lui crie par derrière un vieil homme. « Là au fond, sous ces ruines, il y a une tanière. Peut-être n'y a-t-il encore personne. »

Ils s'approchent de cette "tanière". C'est vraiment une tanière. Parmi les décombres d'un bâtiment en ruines, il y a un refuge, au delà duquel se trouve une grotte, un trou dans la montagne plutôt qu'une grotte. On dirait que ce sont les fondations d'une ancienne construction auxquelles servent de toit, les matériaux étayés par ces troncs d'arbre à peine équarris.

Pour y voir plus clair, car il y a très peu de jour, Joseph sort de l'amadou et un briquet, et allume une petite lampe qu'il sort de la besace qu'il porte en bandoulière. Il entre. Un mugissement le salue. « Viens. Marie, elle est vide, il n'y a qu'un bœuf. » Joseph sourit : « Ça vaut mieux que rien !... »

Marie met pied à terre et entre.

Joseph a fixé la petite lampe à un clou dans l'un des troncs qui servent de pilier. On voit la voûte couverte de toiles d'araignées, le sol en terre battue et tout disloqué avec des trous, des cailloux, des détritiques et des excréments et couvert de tiges de paille. Au fond, un bœuf se retourne et regarde avec ses grands yeux tranquilles pendant que du foin lui pend des lèvres. Il y a un siège grossier et deux pierres dans un coin, près d'une fente. Le noir de ce recoin indique que c'est là qu'on fait du feu.

Marie s'approche du bœuf. Elle a froid. Elle lui met les mains sur le cou pour en sentir la tiédeur. Le bœuf mugit et se laisse faire. Il semble comprendre. De même quand Joseph le pousse plus loin pour enlever beaucoup de foin au râtelier et faire un lit pour Marie. Le râtelier est double : celui où mange le bœuf et par-dessus une sorte d'étagère où se trouve une provision de foin. C'est celle-là que prend Joseph. Le bœuf laisse faire. Il fait aussi une place pour l'âne qui, fatigué et affamé, se met tout de suite à manger. Joseph découvre aussi un seau renversé tout cabossé. Il sort parce que dehors il y a un ruisseau et revient avec de l'eau pour l'âne. Puis il s'empare d'une botte formée de branches, déposée dans un coin et essaye de balayer le sol. Ensuite il étend du foin, en fait un lit, près du bœuf dans l'angle le plus sec et le plus abrité. Mais, il le trouve humide ce pauvre foin, et il soupire. Il allume le feu et, avec une patience de chartreux, il sèche le foin par poignées en le tenant près du feu.

Marie, assise sur un tabouret, fatiguée, regarde et sourit. C'est fini. Marie s'installe de son mieux sur le foin moelleux avec les épaules appuyées sur un tronc. Joseph complète... l'ameublement en étendant son manteau qui fait office de tente sur le trou qui sert d'entrée. Un abri très relatif. Puis il offre du pain et du fromage à la Vierge et lui donne à boire de l'eau d'une gourde. « Dors maintenant » lui dit-il après. « Moi, je veillerai pour que le feu ne s'éteigne pas. Il y a du bois, heureusement. Espérons qu'il dure et brûle. Je pourrai épargner l'huile de la lampe. »

Marie s'allonge, obéissante. Joseph la couvre avec le manteau même de Marie et la couverture qu'elle avait d'abord aux pieds.

« Mais toi... tu auras froid. »

« Non, Marie. Je reste près du feu. Tâche de te reposer. Demain ça ira mieux. »

Marie ferme les yeux sans se faire prier. Joseph se rencogne dans son coin sur le tabouret avec des brindilles à côté. Il y en a peu. Je ne pense pas qu'elles durent longtemps.

Voici comment ils sont situés : Marie à droite, avec les épaules tournées vers la porte, à moitié cachée par un tronc d'arbre et par le corps du bœuf qui s'est accroupi dans la litière. Joseph à gauche, tourné vers la porte et par conséquent en diagonale, avec le visage tourné vers le feu et les épaules vers Marie. Il se retourne de temps en temps pour la regarder et la voit tranquille, comme si elle dormait. Il utilise peu à peu les branches et les jette une par une sur le feu pour qu'il ne s'éteigne pas, pour qu'il donne de la lumière et pour que ce peu de bois dure. Il n'y a plus que la lueur, tantôt plus vive, tantôt presque morte du feu, car la lampe est à bout de combustible et dans la pénombre se détache seulement la blancheur du bœuf, du visage et des mains de Joseph. Tout le reste n'est qu'une masse qui se fond dans l'épaisseur de la pénombre.

« C'ÉTAIT L'ÉTOILE DES MERS »

1943-497

Jésus dit :

« Si toutes les femmes qui ne sont pas dépravées connaissent l'extase de la joie féminine en pensant à leur prochaine maternité, quelle extase ne dut pas éprouver ma sainte Mère, désormais proche de sa sublime maternité !

La maternité bien comprise est le sommet de l'amour. Plus intense que l'amour qui unit les enfants d'un même berceau, plus chaste que l'amour qui unit deux chairs, l'amour maternel, lorsqu'il est juste, est l'amour complet, parfait et plus élevé que les amours de la Terre.

Mais Marie n'était pas seulement la créature qui aime l'enfant se formant en elle, fruit d'un double amour de créatures. Marie aimait Dieu en son Fils, venu à elle avec sa volonté, son amour, son obéissance pour se faire chair de sa chair.

Elle regardait son ventre inviolé et le voyait comme le ciboire du Dieu vivant. Elle sentait un autre cœur qui battait et elle savait que c'était le cœur d'un Dieu fait chair. Elle anticipait par son désir le moment où elle ferait de ses bras son autel pour la première offrande de l'Hostie du pardon. Et elle se jurait de l'aimer, sans le poids de la faute, comme elle seule pouvait l'aimer pour réparer à l'avance ce qui déjà faisait pleurer ses yeux et saigner son cœur : les tortures de sa mission de Rédempteur.

Si c'est l'usage chez les êtres pieux d'accomplir une retraite spirituelle à la veille d'un événement important pour eux, afin de mieux connaître la volonté du Seigneur et d'être dignes de sa bénédiction sur l'œuvre qui est sur le point de commencer, vous pouvez bien comprendre que cette créature, déjà parfaite dans l'oraison, se soit entourée de voiles mystiques pour s'isoler dans une retraite spirituelle qui s'approfondit au fur et à mesure que s'approchait l'accomplissement de l'événement.

Marie fit le voyage de Nazareth à Bethléem comme si elle était enfermée dans une mystique clôture, ouverte seulement vers le Ciel qui s'approchait pour la couvrir de toutes ses splendeurs, ses théories d'anges, ses harmonies célestes, comme d'un baldaquin royal piqué de bijoux.

Elle était déjà en extase. Et, voyant passer un homme silencieux qui menait par la bride un petit âne chevauché par une jeune fille, toute absorbée dans sa pensée intérieure, la foule s'écartait, car il semblait qu'une lumière se dégageât de ce groupe et qu'un parfum céleste flottât derrière lui. Et on ne pouvait s'expliquer pourquoi les plus pauvres de cette foule semblaient des rois devant lesquels la multitude se partageait en hommage, comme les vagues de la mer qu'un majestueux navire sillonne.

C'était l'Étoile des mers qui passait, le navire portant la Paix qui passait au milieu de la guerre du monde, la Victorieuse qui passait là où Satan avait rampé, afin de nettoyer la voie au Seigneur qui venait réunir le Ciel et la Terre.

Pâle et douce, elle allait à la rencontre de l'Amour, non plus seulement étreinte de feu spirituel, mais tiédeur de vraies chairs, chairs de femme, mais aussi de Dieu ; et lorsque Joseph brisait cette extase, en y pénétrant comme s'il franchissait le seuil de Dieu, afin de donner à sa Femme le réconfort de quelque nourriture et du repos, elle n'avait pas beaucoup de mots, mais seulement un regard, une parole : "Joseph !", une main que l'on serre, et l'onde de l'extase se déversait en Joseph comme d'une coupe remplie à ras bord.

Les paroles troublent l'atmosphère où vit Dieu. Les justes n'ont pas besoin de paroles pour être persuadés de la présence de Dieu et des admirables effets de cette présence dans un cœur.

On croit ou on ne croit pas. Si Dieu est en vous, vous croyez puisque vous sentez Dieu, au-delà des voiles de la chair, qui vit en une créature. Si Dieu n'est pas en vous, aucun mot ne peut vous persuader de la fusion de Dieu à un cœur humain. C'est la foi qui donne la capacité de croire, et c'est la possession de Dieu qui donne la possibilité de voir Dieu vivant dans un de vos semblables. On ne peut expliquer par une méthode humaine le mystère de Dieu, le pourquoi de Dieu. Ils sont au-dessus de vos méthodes. C'est seulement en vivant humblement dans le surnaturel que vous pouvez voir, par le

soupirail que la Bonté vous ouvre, les rapports spirituels et les contacts extatiques entre une âme et Dieu.

Telles des étincelles dansant dans un incendie, les créatures que Dieu a choisies pour l'extase vivent dans une fête de splendeurs, dans un rugissement de flammes divines, dans une fusion perpétuelle de l'étincelle à la flamme pour vivre toujours plus, s'allumer et allumer. Aliment qui s'alimente au Centre de l'Amour, elles apportent leur amour à l'Amour, en augmentent la gloire, et tirent de cet Amour leur vie et leur propre gloire.

Marie avait en elle le Feu très saint et elle était feu. Les lois de la vie étaient presque annulées par le fait qu'elle vivait d'ardeur. Et elles s'annulaient d'autant plus que l'incendie s'approchait pour se muer en chair nouvellement née, de sorte qu'au moment bienheureux de mon apparition en ce monde, elle sombra dans l'extase, dans la splendeur du Centre du Feu dont elle émergea en portant dans ses bras la Fleur de l'Amour, passant des voix de la Flamme divine aux mélodies angéliques, du rutillement de la Trinité contemplée jusqu'à la fusion, à la vision des chœurs des anges descendus pour annoncer à la Terre l'événement, lui faire la promesse de paix et pour former un cortège autour de la Mère Reine, la Mère du Roi des rois. Après avoir étreint Dieu avec son esprit ravi, elle étreignit le Fils de Dieu, son Fils, avec ses bras qui ne connaissaient pas l'étreinte d'un homme. »

NAISSANCE DE JÉSUS NOTRE SEIGNEUR (Lc 2, 6-7 ; Mt 1, 25)¹⁰

1-169

Je vois encore l'intérieur de ce pauvre refuge pierreux où, partageant le sort des animaux, Marie et Joseph ont trouvé asile.

Le petit feu sommeille ainsi que son gardien. Marie soulève doucement la tête, de sa couche et regarde. Elle voit Joseph, la tête inclinée sur la poitrine, comme s'il réfléchissait, et elle pense que la fatigue a triomphé de sa bonne volonté de rester éveillé. Elle sourit d'un bon sourire. Faisant moins de bruit que ne peut en faire un papillon qui se pose sur une rose, elle s'assied puis s'agenouille. Elle prie avec un sourire radieux sur le visage. Elle prie, les bras étendus non pas précisément en croix, mais presque, les paumes dirigées vers le haut et en avant et elle ne paraît pas fatiguée de cette pose pénible. Puis, elle se prosterne, le visage contre le foin, dans une prière encore plus profonde. Une prière prolongée.

Joseph s'éveille. Il voit le feu presque mort et l'étable presque dans les ténèbres. Il jette une poignée de brindilles et la flamme se réveille. Il y ajoute des branches plus grosses, puis encore plus grosses car le froid doit être piquant, le froid de la nuit hivernale et tranquille qui pénètre partout dans ces ruines. Le pauvre Joseph tout près comme il l'est de la porte - appelons ainsi l'ouverture que son manteau essaye d'obstruer - doit être gelé. Il approche les mains près de la flamme, défait ses sandales et approche ses pieds. Il se chauffe. Quand le feu est bien pris et que sa clarté est assurée, il se tourne. Il ne voit rien, pas même cette blancheur du voile de Marie qui traçait une ligne claire sur le foin obscur. Il se lève et lentement s'approche de la couchette.

« Tu ne dors pas, Marie ? » demande-t-il. Il le demande trois fois, jusqu'à ce qu'elle en prenne conscience et répond : « Je prie. »

« Tu n'as besoin de rien ? » « Non, Joseph. »

« Essaie de dormir un peu, de reposer au moins. »

« J'essaierai, mais la prière ne me fatigue pas. »

« Adieu, Marie. » « Adieu, Joseph. »

¹⁰ Voir Annexe 2 : Carte 1 : Naissance et Vie Cachée de Jésus et de Marie de Carlos Martinez.

Marie reprend sa position. Joseph pour ne plus céder au sommeil s'agenouille près du feu et il prie. Il prie avec les mains qui lui couvrent le visage. Il ne les enlève que pour alimenter le feu et puis il revient à sa brûlante prière. À part les crépitements du bois et le bruit du sabot de l'âne, qui de temps en temps frappe le sol, on n'entend rien.

Un faisceau de lumière lunaire se glisse par une fissure du plafond et semble une lame immatérielle d'argent qui s'en va chercher Marie. Il s'allonge peu à peu à mesure que la lune s'élève dans le ciel et l'atteint finalement. Le voilà sur la tête de l'orante. Il la nimbe d'une blancheur éclatante.

Marie lève la tête comme pour un appel du ciel et elle s'agenouille de nouveau. Oh ! comme c'est beau ici ! Elle lève sa tête qui semble resplendir de la lumière blanche de la lune, et elle est transfigurée par un sourire qui n'est pas humain. Que voit-elle ? Qu'entend-elle ? Qu'éprouve-t-elle ? Il n'y a qu'elle qui pourrait dire ce qu'elle vit, entendit, éprouva à l'heure fulgurante de sa Maternité. Je me rends seulement compte qu'autour d'elle la lumière croît, croît, croît. On dirait qu'elle descend du Ciel, qu'elle émane des pauvres choses qui l'environnent, qu'elle émane d'elle surtout.

Son vêtement, d'azur foncé, a la couleur d'un bleu d'une douceur céleste de myosotis à présent, les mains et le visage semblent devenir azurés comme s'ils étaient sous le feu d'un immense et clair saphir. Cette couleur me rappelle, bien que plus légère, celle que je découvre dans la vision du saint Paradis et aussi celle de la vision de l'arrivée des Mages. Elle se diffuse surtout toujours plus sur les choses, les revêt, les purifie, leur communique sa splendeur.

La lumière se dégage toujours plus du corps de Marie, absorbe celle de la lune, on dirait qu'elle attire en elle tout ce qui peut arriver du ciel. Désormais, c'est elle qui est la Dépositaire de la Lumière, celle qui doit donner cette Lumière au monde. Et cette radieuse, irrésistible, incommensurable, éternelle, divine Lumière qui va être donnée au monde, s'annonce avec une aube, une diane, un éveil de la lumière, un chœur d'atomes lumineux qui grandit, s'étale comme une marée qui monte, monte en immenses volutes d'encens, qui descend comme un torrent, qui se déploie comme un voile...

La voûte, couverte de fissures, de toiles d'araignées, de décombres en saillie qui semblent miraculeusement équilibrées, noire, fumeuse, repoussante, semble la voûte d'une salle royale. Chaque pierre est un bloc d'argent, chaque fissure une clarté opaline, chaque toile d'araignée un baldaquin broché d'argent et de diamants. Un gros lézard, engourdi entre deux blocs de pierre, semble un collier d'émeraude oublié là, par une reine ; une grappe de chauve-souris engourdies émettent une précieuse clarté d'onyx. Le foin qui pend de la mangeoire la plus haute n'est plus de l'herbe : ce sont des fils et des fils d'argent pur qui tremblent dans l'air avec la grâce d'une chevelure flottante.

La mangeoire inférieure, en bois grossier, est devenue un bloc d'argent bruni. Les murs sont couverts d'un brocart où la blancheur de la soie disparaît sous une broderie de perles en relief. Et le sol... qu'est-ce maintenant le sol ? Un cristal illuminé par une lumière blanche. Les saillies semblent des roses lumineuses jetées sur le sol en signe d'hommage ; et les trous, des coupes précieuses, d'où se dégagent des arômes et des parfums.

Et la lumière croît de plus en plus. L'œil ne peut la supporter. En elle, comme absorbée par un voile de lumière incandescente, disparaît la Vierge... et en émerge la Mère.

Oui, quand la lumière devient supportable pour mes yeux, je vois Marie avec son Fils nouveau-né dans ses bras. Un petit Bébé rose et grassouillet qui s'agite et se dé-

bat avec ses mains grosses comme un bouton de rose et des petits pieds qui iraient bien dans le cœur d'une rose ; qui vagit d'une voix tremblotante exactement comme celle d'un petit agneau qui vient de naître, ouvrant la bouche, rouge comme une petite fraise de bois, montrant sa petite langue qui bat contre son palais couleur de rose ; qui remue sa petite tête si blonde qu'on la croirait sans cheveux, une petite tête ronde que la Maman soutient dans le creux de l'une de ses mains pendant qu'elle regarde son Bébé et l'adore, pleurant et riant tout ensemble et qu'elle s'incline pour y déposer un baiser, non pas sur la tête innocente, mais sur le milieu de la poitrine sous lequel se trouve le petit cœur, qui bat, qui bat pour nous... là où un jour sera la blessure. Elle la panse d'avance, cette blessure, sa Maman, avec son pur baiser d'Immaculée.

Le bœuf éveillé par la clarté se dresse avec un grand bruit de sabots et il mugit. L'âne relève la tête et brait. C'est la lumière qui les réveille, mais j'aime penser qu'ils ont voulu saluer leur Créateur pour eux-mêmes et pour tous les animaux.

Joseph aussi, qui comme extasié priait avec autant d'intensité qu'il s'était abstrait de tout ce qui l'entourait, se secoue et entre ses doigts dont il se couvre le visage, il voit filtrer la lumière étrange. Il découvre le visage, lève la tête, se retourne. Le bœuf debout, lui cache Marie, mais elle l'appelle : « Joseph, viens. »

Joseph accourt et devant le spectacle s'arrête comme foudroyé de révérence, il va tomber à genoux là où il se trouve. Mais Marie insiste : « Viens, Joseph. » Elle appuie la main gauche sur le foin et tenant de la main droite l'Enfant qu'Elle serre sur son cœur, elle se lève et se dirige vers Joseph qui marche hésitant, pris entre le désir d'avancer et la peur d'être irrespectueux.

Au pied de la couche les deux époux se rencontrent et se regardent en pleurant de bonheur.

« Viens » dit Marie « Offrons Jésus au Père. »

Pendant que Joseph s'agenouille, elle, debout, entre les deux poutres qui soutiennent la voûte, élève sa Créature entre ses bras et dit :

« Me voici. C'est pour Lui, ô Dieu, que je Te dis cette parole. Me voici pour faire Ta volonté (Ps 40, 8-9). Et avec Lui, moi Marie, et Joseph mon époux. Voici tes serviteurs, Seigneur. Que soit accomplie par nous, à toute heure et en toute occasion, Ta volonté pour Ta gloire et Ton amour. » Puis Marie se penche et dit :

« Prends, Joseph » et Elle offre l'Enfant.

« Moi ! À Moi ! Oh ! Non ! Je ne suis pas digne ! » Joseph est tout effrayé, anéanti à l'idée de devoir toucher Dieu. Mais Marie insiste en souriant :

« Tu en es bien digne. Personne ne l'est plus que toi. C'est pour cela que Dieu t'a choisi. Prends-Le, Joseph et tiens-Le pendant que je cherche les langes »

Joseph, rouge comme la pourpre, avance les bras et prend le petit bourgeon de chair qui crie parce qu'il a froid. Quand il l'a entre les bras, il ne persiste pas dans l'intention de Le tenir éloigné de lui, par respect. Il Le serre contre son cœur et éclatant en sanglots : « Oh ! Seigneur ! Mon Dieu ! » et il se penche pour baiser ses petits pieds et les sent glacés. Alors, il s'assoit sur le sol, Le serre sur son sein. Avec son habit marron, avec ses mains il s'ingénie à Le couvrir, à Le réchauffer, à Le défendre contre la bise nocturne. Il voudrait bien aller du côté du feu, mais là il y a un courant d'air qui entre par la porte. Mieux vaut rester où il est. Il vaut mieux même aller entre les deux animaux qui les protégeront du courant d'air et donneront un peu de chaleur. Il va se mettre entre le bœuf et l'âne avec les épaules tournées vers la porte, penché sur le Nouveau-Né pour lui faire de sa poitrine une niche dont les parois sont une tête grise aux longues oreilles et un grand museau blanc aux naseaux fumants et aux bons yeux humides.

Marie a ouvert le coffre et en a tiré les linges et les langes. Elle est allée près du feu pour les réchauffer. La voilà qui va vers Joseph et enveloppe le Bébé dans les linges tiédis, puis elle protège la petite tête avec son voile. « Où allons-nous Le mettre maintenant ? » dit-elle.

Joseph regarde autour, réfléchit... « Attends » dit-il. « Poussons plus loin les deux animaux et leur foin. Tirons en bas le foin de la mangeoire qui est plus haut et mettons-le ici à l'intérieur. Le bord de cette mangeoire Le protégera de l'air, le foin Lui fera un oreiller et le bœuf par son souffle Le réchauffera un peu. Mieux le bœuf. Il est plus patient, tranquille. » Et Joseph se met à l'ouvrage, pendant que Marie berce son Petit en Le serrant sur son cœur et en appuyant sa joue sur la petite tête pour la réchauffer.

Joseph ravive le feu sans épargner le bois pour faire une belle flamme. Il réchauffe le foin et peu à peu le sèche et le met sur le sein pour l'empêcher de refroidir. Puis, quand il en a assez amoncelé pour faire un petit matelas à l'Enfant, il va à la mangeoire et l'arrange pour en faire un berceau. « C'est prêt » dit-il. « Maintenant il faudrait bien une couverture pour empêcher le foin de Le piquer et pour Le couvrir... »

« Prends mon manteau » dit Marie. « Tu auras froid. »

« Oh ! cela ne fait rien ! La couverture est trop rugueuse. Le manteau est doux et chaud. Je n'ai pas du tout froid. Mais que Lui ne souffre plus. »

Joseph prend l'ample manteau de moelleuse laine bleue sombre et l'arrange en double sur le foin, avec un pli qui penche hors de la crèche. Le premier lit du Sauveur est prêt.

Et la Mère, de sa douce démarche ondoyante, Le porte et Le dépose, Le recouvre avec le pli du manteau qu'elle amène aussi autour de la tête nue qui enfonce dans le foin, à peine protégé des piqûres par le mince voile de Marie. Il ne reste à découvert que le petit visage gros comme le poing et les Deux, penchés sur la crèche, radieux, Le regardent dormir son premier sommeil. La chaleur des langes et du foin a arrêté ses pleurs et apporté le sommeil au doux Jésus.

« MOI, MARIE, J'AI RACHETÉ LA FEMME PAR MA DIVINE MATERNITÉ »

1-174

Marie dit :

Moi, Marie, j'ai racheté la femme avec ma Maternité divine. Mais cela ne fut que le début de la rédemption de la femme. Me refusant à toute union humaine par le vœu de virginité, j'avais repoussé toute satisfaction charnelle en méritant ainsi la grâce de Dieu. Mais ce n'était pas encore suffisant. En effet, le péché d'Ève était comme un arbre à quatre branches : orgueil, cupidité, gourmandise, luxure. Et ces quatre branches devaient être coupées avant de stériliser l'arbre jusqu'en ses racines.

C'est en m'humiliant jusqu'au plus profond de moi-même que j'ai vaincu l'orgueil. Je me suis humiliée devant tout le monde. Je ne parle pas de mon humilité devant Dieu. Elle est due au Très-Haut par toute créature. Son Verbe la possédait. Je devais l'avoir, moi, femme. Mais as-tu réfléchi à toutes ces humiliations que j'ai dû supporter, et sans me défendre, d'aucune manière, de la part des hommes ?

Même Joseph, qui était juste, m'avait accusée en son cœur. Les autres qui n'étaient pas justes, avaient péché en médissant de ma grossesse, et la rumeur de leurs paroles était venue comme un flot amer se briser contre mon honneur de femme. Ce furent les premières des humiliations innombrables que ma vie de Mère de Jésus et du genre humain me procurèrent. Humiliations de pauvreté, humiliations de réfugiée, humiliations pour les reproches des parents et amis qui, ne connaissant pas la vérité, taxaient de faiblesse ma conduite maternelle à l'égard de Jésus, devenu jeune homme,

humiliations pendant les trois années de son ministère, humiliations cruelles à l'heure du Calvaire, humiliations jusqu'à reconnaître que je n'avais pas de quoi acheter une place et des aromates pour la sépulture de mon Fils.

J'ai vaincu la cupidité des premiers parents en renonçant d'avance à ma Créature.

Une mère ne renonce jamais que par force à sa créature. Si elle est réclamée à son cœur par la patrie, l'amour d'une épouse ou Dieu Lui-même, elle se raidit contre la séparation. C'est naturel. Le fils croît dans le sein maternel et on ne coupe jamais complètement le lien qui tient sa personne unie à la nôtre. Même quand on a rompu le canal vital de l'ombilic, il reste toujours un nerf qui part du cœur de la mère, un nerf spirituel, plus vivant et plus sensible qu'un nerf physique et qui est branché sur le cœur du fils. Et on le sent s'étirer à en faire souffrir si l'amour de Dieu, d'une créature ou le devoir patriotique, éloignent le fils de la mère. Et il se brise en déchirant le cœur si la mort arrache un fils à une mère.

Et moi, j'ai renoncé à mon Fils, dès l'instant que je L'ai eu. Je L'ai donné à Dieu, je vous L'ai donné. Moi, du Fruit de mon sein, je me suis dépouillée pour réparer la faute d'Ève du fruit dérobé à Dieu.

J'ai vaincu la gourmandise, celle du savoir et celle de la jouissance, en acceptant de savoir uniquement ce que Dieu voulait que je sache, sans me demander à moi-même ou à Lui plus que ce qui m'avait été dit. J'ai cru, sans chercher.

J'ai vaincu la gourmandise de la jouissance car je me suis refusé toute satisfaction sensuelle. Ma chair, je l'ai mise sous mes pieds. La chair, instrument de Satan, je l'ai mise avec Satan, sous mon talon afin de m'en faire un escabeau pour m'approcher du Ciel (Ps 110, 1). Le Ciel, mon but ! Là où est Dieu, ma seule faim, une faim qui n'est pas gourmandise mais nécessité bénie par Dieu qui ne veut nous voir d'appétit que pour Lui seul.

J'ai vaincu la luxure qui est la gourmandise portée jusqu'à la glotonnerie. En effet, tout vice non réfréné conduit à un vice plus grand. La gourmandise d'Ève, déjà condamnable, l'a conduite à la luxure. Il ne lui a pas suffi de se satisfaire seule, elle a voulu pousser sa faute jusqu'au raffinement. Elle a connu la luxure et l'a enseignée à son compagnon. J'ai bouleversé les termes et au lieu de descendre, je suis toujours montée. Au lieu de faire déchoir, j'ai toujours attiré vers les sommets, et de mon compagnon, qui était un homme honnête, j'en ai fait un ange.

Dès que je possédais Dieu, et avec Lui ses richesses infinies, je me suis hâtée de me dépouiller en disant : "Voilà : que Ta volonté soit faite pour Lui et par Lui". Chaste est celui-là qui possède la retenue, non seulement de la chair, mais encore des affections et des pensées. Je devais être la Chaste pour réduire à rien l'Impudique de la chair, du cœur et de l'esprit. Je n'ai pas quitté cette retenue en ne disant pas même de mon Fils, qui était uniquement à moi sur la terre comme Il était uniquement à Dieu au Ciel : "Celui-ci est à moi, je Le veux".

Pourtant cela ne suffisait pas encore, pour rendre à la femme la paix perdue par Ève. Cette paix, je vous l'ai obtenue au pied de la Croix, en voyant mourir Celui que tu as vu naître. En me sentant arracher les entrailles au cri de ma Créature qui mourait, je me suis vidée de tout féminisme : je n'étais plus chair, mais ange. Marie, la Vierge unie comme épouse à l'Esprit, est morte à ce moment-là. Il restait la Mère de la Grâce, celle qui par son tourment vous a engendrés à la Grâce et vous l'a donnée. La femelle que j'avais consacrée de nouveau femme, la nuit de Noël, a acquis au pied de la Croix le moyen de devenir la créature des Cieux.

Moi, j'ai fait cela, pour vous, en me refusant toute satisfaction, même sainte. De vous, réduites par Ève à être des femelles pas supérieures aux compagnes des ani-

maux, j'ai fait, *pourvu que vous le vouliez*, les saintes de Dieu. J'ai atteint ce sommet pour vous.

Comme Joseph, je vous ai portées vers les hauteurs. Le rocher du Calvaire est pour moi le Mont des Oliviers. Là, j'ai pris mon élan pour porter jusqu'aux Cieux, l'âme de nouveau sanctifiée de la femme, en même temps que ma chair, glorifiée pour avoir porté le Verbe de Dieu. J'ai supprimé en moi jusqu'à la dernière trace d'Ève, la dernière racine de cet arbre aux quatre rameaux empoisonnés et la racine enfoncée dans les sens qui avait entraîné à sa chute l'humanité, et qui, jusqu'à la fin des siècles et jusqu'à la dernière femme, vous mordra les entrailles. C'est de l'endroit où je resplendis dans le rayonnement de l'Amour que je vous appelle et vous indique le Remède pour vous vaincre vous-mêmes : la Grâce de mon Seigneur et le Sang de mon Fils. »

« MA NAISSANCE FUT UNE TRÈS DOUCE EXTASE »

1943-297

Jésus dit : [...]

« *Ma naissance fut une très douce extase.* Dans le silence de la nuit qui isolait du monde la très humble demeure solitaire, Marie s'était plongée dans ses ferventes contemplations de Dieu. *La prière de Marie était toujours un ravissement en Dieu.* En sortant de son ravissement, elle connut le Fils. Même que ce furent les premiers pleurs de l'Enfant-Dieu qui arrachèrent la Mère à sa contemplation spirituelle de Dieu et portèrent son regard à contempler le plus grand miracle de l'Univers : un Dieu incarné pour la rédemption de l'humanité.

La mort de Marie fut un autre ravissement. L'oraison l'enveloppa dans des bandeaux d'amour, excluant chez elle toute sensibilité humaine, et l'Amour vint à sa rencontre pour la deuxième fois pour étreindre l'Épouse désirée avant même que le temps ne fût.

Et si dans la première rencontre, l'Amour se pencha sur la Vierge pour couvrir de son ombre divine la Très Chaste et la rendre féconde d'une chair divine, la deuxième rencontre fut l'étreinte totale de l'inviolée avec l'Amour qui l'attira à Lui jusqu'au plus haut des Cieux. La dernière contemplation de Marie sur terre se termina au Ciel où l'Amoureuse de Dieu, celle qui attendait impatiemment le Fils, put fixer pour toujours son adoration sur le Père, sur le Fils, sur l'Esprit Saint, ses éternels désirs et éternels amants.

Mais avant cette heure, pauvre Maman, elle a dû s'imprégner de douleur. Et je t'ai déjà parlé de ce qu'ont été ses douleurs de toute une vie, lesquelles ont atteint leur sommet les jours de ma mort. Et je t'ai dit plus d'une fois que, étant destinée à être Co-Rédemptrice, elle en sentit toute l'âpreté, et pourquoi elle la sentit.

Considère toujours qu'elle est Maîtresse de Douleur comme je suis Maître de Vie, et pense que la douleur est vraie, absolue, seulement quand Dieu n'est plus aux côtés d'un esprit pour le soutenir dans l'épreuve. Pense que Marie fut seule à l'heure terrible afin de connaître l'horreur de la solitude et d'expié vos désespoirs de créatures.

Elle est l'Espérance, outre la Foi et la Charité. Les trois vertus théologiques sont personnifiées en elle, car personne au monde n'aima comme elle, personne ne crut et surtout personne n'espéra comme Elle.

Elle fut un abîme d'espérance. Et c'est pour cela que j'ai fait d'elle votre Étoile pour vous indiquer la voie du ciel. Si vous croyez toujours en elle, vous ne connaîtrez jamais l'horreur du désespoir et vous ne vous tuerez pas de désespoir. Que Marie, Espérance de Dieu qui l'attendait pour accomplir la Rédemption des humains, soit l'espérance des humains. » [...]

« VOILA LES SEPT BÉATITUDES »

1943-584

Marie dit :

« La béatitude de l'extase que j'ai éprouvée à la naissance m'a accompagnée comme l'essence d'une fleur enfermée dans le vase vivant du cœur durant toute ma vie. Indescriptible joie, Humaine et Surhumaine, Parfaite.

Lorsque chaque soir tombait, le douloureux "memento" martelait dans mon cœur : "Un jour de moins à attendre, un jour de plus qui rapproche du Calvaire", et mon âme en était recouverte de douleur comme si une vague de tourment l'avait balayée - flux anticipé de cette marée qui m'engloutirait sur le Golgotha - je me penchais en esprit sur le souvenir de cette béatitude, lequel était resté vif dans mon cœur, tout comme quelqu'un se penche au-dessus d'une gorge en haute montagne pour entendre de nouveau l'écho d'un chant d'amour et voir au loin la maison de sa joie.

Cela a été ma force dans la vie. Et elle l'a été surtout à l'heure de ma mort mystique au pied de la Croix. Afin de ne pas en arriver à dire à Dieu - qui nous punissait, moi et mon doux Fils, pour les péchés du monde entier - que son châtement était trop atroce et sa main de Justicier, trop sévère, j'ai dû fixer, à travers un voile de larmes les plus amères que jamais femme eût versées, ce souvenir lumineux, béatifique, saint. Ce souvenir s'élevait en cette heure comme une vision de réconfort de l'intérieur de mon cœur pour me dire combien Dieu m'avait aimée ; en le cherchant, il s'élevait pour venir à ma rencontre sans attendre, car il était une sainte joie, puisque tout ce qui est saint est imprégné d'amour et l'amour donne sa vie même aux choses qui ne semblent pas avoir la vie.

Maria, voici ce qu'il faut faire quand Dieu nous frappe.

Se souvenir des moments où Dieu nous a accordé la joie afin de pouvoir dire, même au milieu des tourments : "Merci, mon Dieu. Tu es bon avec moi".

Ne pas refuser le réconfort qu'apporte le souvenir d'un don que Dieu nous a fait dans le passé, souvenir qui surgit pour nous consoler à l'heure où la douleur nous fait plier vers le désespoir, comme des tiges secouées par l'ouragan, afin que nous ne désespérions pas de la bonté de Dieu.

Faire en sorte que nos joies nous viennent de Dieu, c'est-à-dire ne pas nous procurer des joies humaines, voulues par nous et aisément contraires à sa Loi divine et à sa Volonté, comme tout ce qui est le fruit d'actions étrangères à Dieu, mais n'attendre la joie que de Dieu.

En *garder* le souvenir même une fois que la joie est passée, car le souvenir qui pousse à faire le bien et à bénir Dieu n'est pas un souvenir condamnable, mais au contraire, conseillé et béni.

Baigner de la lumière de cette époque les ténèbres du présent pour les rendre si lumineuses que nous puissions toujours y voir le saint visage de Dieu, même dans la nuit la plus obscure.

Tempérer l'amertume du calice par la douceur dont on a joui afin de pouvoir en supporter le goût et arriver à le boire jusqu'à la dernière goutte.

Sentir, puisqu'on l'a conservée comme le plus précieux souvenir, la sensation de la caresse de Dieu alors que les épines nous serrent le front.

Voilà les sept béatitudes qui s'opposent aux sept épées. Je te les donne dans ma leçon de Noël (25 décembre 1943) et, avec toi, je les donne à tous mes bien-aimés. »

L'Éternel Esprit dit : « Je suis l'Amour. Je n'ai pas ma propre voix parce que ma voix est dans toute la création et au-delà de la création. Comme l'éther, je me répands dans tout ce qui existe, j'embrase comme le feu, je circule comme le sang.

Je suis dans chaque parole du Christ et je fleuris sur les lèvres de la Vierge. Je purifie et rends lumineuse la bouche des prophètes et des saints. Je suis Celui qui inspira les choses avant qu'elles ne fussent, car c'est mon pouvoir qui, tel un battement, donna l'élan à la pensée créatrice de l'Éternel.

Toutes les choses ont été faites pour le Christ, mais toutes les choses ont été faites par Moi-Amour, car c'est moi qui, de ma force secrète, inspirai le Créateur à opérer le prodige. J'étais quand rien n'était et je serai quand il ne restera que le Ciel.

Je suis l'inspirateur de la création de l'être humain à qui fut donné le monde pour son plaisir, le monde qui, des océans aux étoiles, des cimes alpines aux tiges, est marqué de mon sceau. C'est moi qui poserai sur les lèvres du dernier humain l'invocation suprême : "Viens, Seigneur Jésus".

Je suis Celui qui, pour apaiser le Père, inspirai l'idée de l'Incarnation et descendis, feu créateur, me faire germe dans les entrailles immaculées de Marie, et remontai fait Chair sur la Croix et de la Croix au Ciel pour resserrer en un anneau d'amour la nouvelle alliance entre Dieu et l'humanité, tout comme j'avais serré le Père et le Fils en une étreinte d'amour, engendrant la Trinité.

Je suis Celui qui parle sans paroles, partout et dans chaque doctrine qui a son origine en Dieu, Celui qui sans toucher ouvre les yeux et les oreilles au surnaturel, Celui qui, sans commandement, vous tire de la mort de cette vie pour vous rendre à la Vie dans la Vie qui ne connaît point de limite. Le Père est sur vous, le Fils en vous, mais moi, l'Esprit, Je suis dans votre esprit et vous sanctifie de ma présence.

Cherchez-moi partout où se trouvent l'amour, la foi et la sagesse. Donnez-moi votre amour. La fusion de l'amour à l'Amour crée le Christ en vous et vous ramène dans le sein du Père.

J'ai parlé en ce jour qui marque l'avènement de l'Amour sur la Terre, la plus haute de mes manifestations, celle dont proviennent la Rédemption et l'infusion de la Pentecôte à la Terre.

Que mon Feu demeure en vous et vous enflamme, vous recréant à Dieu, en Dieu et pour Dieu, Seigneur éternel à qui, au Ciel et sur Terre, il faut rendre toute louange. »
[...]

L'ADORATION DES BERGERS (Lc 2, 8-20)¹¹

1-179

Plus tard je vois une vaste étendue de campagne. La lune est au zénith et elle cingle tranquille dans un ciel tout constellé. Les étoiles paraissent des clous de diamant enfoncés dans un immense baldaquin de velours bleu foncé. Et la lune rit au milieu avec sa figure toute blanche d'où descendent des fleuves de lumière laiteuse qui donnent une teinte blanche au paysage. Les arbres dépouillés de leur feuillage se détachent plus grands et sombres sur cette blancheur, pendant que les murets qui surgissent çà et là ressemblent à du lait caillé. Une maisonnette, dans le lointain, semble être un bloc de marbre de Carrare.

Sur ma droite, je vois un endroit enclos sur deux côtés par une haie de ronces et sur les deux autres par un mur bas et grossier. Ce mur soutient le toit d'une sorte de hangar qui, à l'intérieur de l'enceinte est construit partie en maçonnerie, partie en bois en sorte qu'en été on doit en lever la partie faite en bois et le hangar se change en por-

11 Voir Annexe 3 : René Laurentin et al., *op cit.*, p.400 et ss : Les Bergers de la Nativité

tique. De là, sort de temps en temps un bêlement intermittent et bref. Ce doit être des brebis qui rêvent ou qui croient l'aube proche à cause du clair de lune. C'est une clarté, excessive même, tant elle est intense, et qui s'accroît comme si l'astre s'approchait de la terre ou étincelait par suite d'un mystérieux incendie.

Un berger s'avance sur le seuil. Il lève le bras à hauteur du front pour ménager ses yeux et regarde en l'air. Il semble impossible qu'on doive s'abriter de la clarté de la lune, mais elle est si vive qu'elle éblouit, en particulier celui qui sort d'un enclos, d'ordinaire ténébreux. Tout est calme, mais cette clarté est étonnante. Le berger appelle ses compagnons. Ils s'amènent tous à la porte. Un tas d'hommes hirsutes, de tous âges. Il y a des adolescents et d'autres qui déjà blanchissent. Ils commentent le fait étrange et les plus jeunes ont peur, spécialement un garçon d'une douzaine d'années qui se met à pleurer, s'attirant les moqueries des plus vieux.

« De quoi as-tu peur, sot que tu es ? » lui dit le plus vieux. « Tu ne vois pas que l'air est tranquille ? Tu n'as jamais vu un clair de lune ? Es-tu toujours resté sous la robe de la maman comme un poussin sous la poulpe couveuse ? Mais, tu en verras des choses ! Une fois j'étais allé vers les monts du Liban, plus loin encore. Je montais. J'étais jeune et la marche ne me fatiguait pas. J'étais riche aussi à cette époque... Une nuit, je vis une lumière telle que je pensai qu'Élie allait revenir avec son char de feu. Le ciel était tout embrasé. Un vieux - le vieux c'était lui - me dit : "Un grand événement va bientôt se produire dans le monde". Et pour nous ce fut un événement : l'arrivée des soldats de Rome. Oh ! tu en verras si tu vis... »

Mais le pastoureau ne l'écoute plus. Il semble n'avoir plus peur. En effet, il quitte le seuil et s'esquive de derrière les épaules d'un berger musclé derrière lequel il s'était réfugié et sort dans le parc qui se trouve devant le hangar. Il regarde en l'air et marche comme un somnambule ou comme s'il était hypnotisé par quelque chose qui le captive totalement. À un moment il crie : « Oh ! » et reste comme pétrifié, les bras légèrement ouverts. Les autres se regardent, étonnés.

« Mais qu'a donc ce sot ? » dit quelqu'un.

« Demain je le ramène à sa mère. Je ne veux pas d'un fou pour garder les brebis » dit un autre.

Et le vieux qui a parlé précédemment dit alors :

« Allons voir avant de juger. Appelez aussi les autres qui dorment et prenez des bâtons. Il y a peut-être une mauvaise bête ou des malandrins... »

Ils rentrent, ils appellent les autres bergers et sortent avec des torches et des matraques. Ils rejoignent l'enfant.

« Là, là » murmure-t-il en souriant. « Au-dessus de l'arbre regardez cette lumière qui arrive. On dirait qu'elle s'avance sur un rayon de lune. La voilà qui approche. Comme elle est belle ! »

« Moi, je ne vois qu'une clarté un peu vive. » « Moi aussi. »

« Moi aussi » disent les autres.

« Non. Je vois quelque chose qui ressemble à un corps » dit un autre en qui je reconnais le berger qui a donné le lait à Marie.

« C'est un... c'est un ange ! » crie l'enfant. « Le voilà qui descend et s'approche... Par terre ! À genoux devant l'Ange de Dieu ! »

Un « Oh ! » prolongé et respectueux s'élève du groupe des bergers qui tombent le visage contre terre et paraissent d'autant plus frappés par l'apparition qu'ils sont plus âgés. Les plus jeunes sont à genoux et regardent l'ange qui s'approche toujours plus et s'arrête en l'air, déployant ses grandes ailes, blancheur de perles dans la blancheur lunaire qui l'enveloppe, au-dessus du mur d'enceinte.

« Ne craignez pas, je ne vous porte pas malheur. Je vous apporte la nouvelle d'une grande joie pour le peuple d'Israël et pour tous les peuples de la terre. » La voix angélique, c'est une harpe harmonieuse qui accompagne des voix de rossignols.

« Aujourd'hui, dans la cité de David, est né le Sauveur. » À ces mots, l'ange ouvre plus grandes ses ailes et les agite comme par un tressaillement de joie et une pluie d'étincelles d'or et de pierres précieuses paraît s'en échapper. Un véritable arc-en-ciel qui dessine un arc de triomphe au-dessus du pauvre parc.

«... Le Sauveur qui est le Christ. » L'ange brille d'une lumière plus éclatante. Ses deux ailes, maintenant arrêtées et tendues vers le ciel semblent deux voiles immobiles sur le saphir de la mer et deux flammes qui montent ardentes.

«... Christ, le Seigneur ! » L'ange replie ses ailes de lumière et s'en couvre comme d'un survêtement de diamant sur un habit de perles, il s'incline comme pour adorer avec les bras serrés sur le cœur et le visage qui disparaît, incliné comme il est sur la poitrine, dans l'ombre du haut des ailes repliées. On ne voit plus qu'une forme allongée et lumineuse, immobile pendant la durée d'un Gloria.

Mais voici qu'il bouge. Il rouvre les ailes et lève son visage où la lumière s'épanouit en un sourire paradisiaque et il dit : « Vous Le reconnaîtrez à ces signes : dans une pauvre étable, derrière Bethléem, vous trouverez un bébé enveloppé dans des langes, couché dans une mangeoire d'animaux, parce que pour le Messie, il n'y a pas eu de toit dans la cité de David. » En disant cela, l'ange devient grave, même triste.

Mais des Cieux arrive une foule - Oh ! Quelle foule ! - Une foule d'anges qui lui ressemblent, une échelle d'anges qui descendent dans l'allégresse, éclipsent la lune par leur lumière paradisiaque. Ils se rassemblent autour de l'ange annonciateur, en agitant leurs ailes, en répandant des parfums en une harmonie musicale où toutes les voix les plus belles de la création se retrouvent, mais portées à la perfection de leur sonorité. Si la peinture est l'effort de la matière pour devenir lumière, ici la mélodie est l'effort de la musique pour exprimer aux hommes la beauté de Dieu, et entendre cette mélodie, c'est connaître le Paradis où tout est harmonie de l'amour qui de Dieu se donne, se répandant pour réjouir les bienheureux et retourner de ceux-ci à Dieu et Lui dire : « Nous T'aimons ! »

Le « Gloria » angélique se répand en ondes de plus en plus étendues sur la campagne tranquille, ainsi que la lumière. Les oiseaux unissent leurs chants pour saluer cette lumière précoce et les brebis leurs bêlements pour ce soleil anticipé. Mais moi, comme déjà dans la grotte pour le bœuf et l'âne, j'aime croire que ce sont les animaux qui saluent leur Créateur, venu au milieu d'eux pour les aimer comme Homme et en plus, comme Dieu.

Le chant décroît, et la lumière aussi pendant que les anges remontent aux Cieux... Les bergers reviennent à eux-mêmes.

« As-tu entendu ? » « Allons-nous voir ? » « Et les animaux ? »

« Oh ! il ne leur arrivera rien. Allons pour obéir à la parole de Dieu !... »

« Mais, où aller ? »

« N'a-t-il pas dit qu'il était né aujourd'hui et qu'il n'avait pas trouvé de logement à Bethléem ? » Et le berger qui a donné le lait c'est lui qui parle maintenant. « Venez, je sais. J'ai vu la femme et elle m'a fait de la peine. Je lui ai indiqué un endroit pour elle, parce que je pensais bien qu'elle ne trouverait pas de logement, et à l'homme je lui ai donné du lait pour elle. Elle est si jeune et si belle. Elle doit être bonne comme l'ange qui nous a parlé. Venez, venez. Allons prendre du lait, des fromages, des agneaux et des peaux tannées de brebis. Ils doivent être très pauvres et... qui sait quel froid pour

Celui que je n'ose nommer ! Et penser que j'ai parlé à la Mère comme à une pauvre épouse !... »

Ils vont au hangar et en sortent, peu après, portant qui des récipients de lait, qui des fromages ronds enveloppés dans des filets de sparterie, qui des paniers avec un agneau bêlant, qui des peaux de brebis apprêtées.

« Moi je porte une brebis qui a eu un agneau il y a un mois. Son lait est excellent. Il pourra leur être utile si la femme en manque. Elle me semblait une "bambine" et si pâle !... Un teint de jasmin, au clair de lune » dit le berger du lait. Et il les conduit.

Ils s'en vont éclairés par la lune et des torches après avoir fermé le hangar et l'enceinte. Ils vont par les sentiers champêtres, à travers des haies de ronces dépouillées par l'hiver. Ils font, le tour de Bethléem et arrivent à l'étable non par le chemin qu'avait suivi Marie, mais en sens contraire. Ainsi ils ne passent pas devant les grottes mieux aménagées mais trouvent immédiatement le refuge qu'ils cherchent. Ils s'approchent du trou.

« Entre ! » « Moi, je n'ose pas. » « Entre, toi. » « Non. » « Regarde au moins. »

« Toi, Lévi qui as vu l'ange le premier, cela veut dire que tu es plus bon que nous, regarde ». Vraiment ils l'avaient d'abord traité de fou... mais maintenant il leur est utile que le gamin ose ce qu'eux n'osent pas.

L'enfant hésite mais se décide ensuite. Il s'approche du refuge, écarte un peu le manteau... et s'arrête en extase.

« Que vois-tu ? » lui demandent-ils anxieux à voix basse.

« Je vois une femme toute jeune et belle et un homme penché sur une mangeoire et j'entends... j'entends un bébé qui pleure et la femme lui dit d'une voix... Oh ! Quelle voix ! »

« Que dit-elle ? »

« Elle dit : "Jésus, mon tout petit ! Jésus, amour de ta Maman ! Ne pleure pas, mon petit Enfant ! " Elle dit : "Oh ! si je pouvais Te dire : "Prends le lait, mon tout petit ! Mais je ne l'ai pas encore" ! Elle dit : "Tu as si froid, mon amour ! Le foin te pique. Quelle douleur pour ta Maman de T'entendre pleurer ainsi ! Sans pouvoir Te soulager". Elle dit : "Dors, ma petite âme ! Mon cœur se fend de T'entendre et de voir tes larmes". Elle Le baise et réchauffe ses petits pieds avec ses mains. Elle est penchée abaissant ses mains sur la mangeoire. »

« Appelle ! Montre que tu es là ! »

« Moi non. Vous plutôt qui nous avez conduit et la connaissez. » Le berger ouvre la bouche et se borne à un soupir bruyant. Joseph se retourne et vient à la porte.

« Qui êtes-vous ? »

« Des bergers. Nous vous apportons de la nourriture et de la laine. Nous venons adorer le Sauveur. » « Entrez. »

Ils entrent dans l'étable qui s'éclaire à la lumière des torches. Les vieux poussent les jeunes devant eux.

Marie se retourne et sourit : « Venez » dit-elle. « Venez ! » et elle les invite de la main et par son sourire et elle prend le garçon qui a vu l'ange et l'attire à elle, tout près de la crèche. Et l'enfant regarde, radieux.

Les autres, invités aussi par Joseph, s'avancent avec leurs cadeaux. Et puis, avec des paroles brèves, émues, les déposent aux pieds de Marie. Et puis, ils regardent le petit Bébé qui pleure doucement et ils sourient, émus et heureux.

L'un d'eux plus hardi dit : « Prends, Mère, elle est soyeuse et propre. Je l'avais préparée pour le bambin qui va bientôt naître chez nous, mais je te la donne. Mets ton Fils

dans cette laine, elle sera douce et chaude. » Et il offre une peau de brebis, une très belle peau avec une longue toison de laine toute blanche.

Marie soulève Jésus et l'en enveloppe. Elle Le montre aux bergers qui, à genoux sur la litière du sol, Le regardent extasiés.

Ils se font plus hardis et l'un d'eux propose : « Il faudrait Lui donner une gorgée de lait ou mieux de l'eau et du miel. Mais nous n'avons pas de miel. On en donne aux tout petits. J'ai sept enfants, je suis au courant... »

« Voilà du lait. Prends, Femme. »

« Mais il est froid. Il faut du chaud. Où est Élie ? C'est lui qui a la brebis. »

Élie doit être l'homme au lait, mais il n'est pas là. Il s'est arrêté dehors et regarde par une fente et il est perdu dans l'obscurité de la nuit.

« Qui vous a amenés ici ? »

« Un ange nous a dit de venir et Élie nous a conduits. Mais où est-il à présent ? »

Un bêlement de la brebis le trahit. « Avance, on demande de toi. »

Il entre avec la brebis, intimidé d'être le plus remarqué.

« C'est toi ? » dit Joseph qui le reconnaît.

Et Marie lui sourit en disant : « Tu es bon. »

Ils traient la brebis et trempant l'extrémité d'un linge dans le lait chaud et écumeux, Marie baigne les lèvres du Petit qui suce cette douceur crémeuse. Ils sourient tous et plus encore lorsque avec le coin de la toile encore entre les lèvres, Jésus s'endort dans la tiédeur de la laine.

« Mais vous ne pouvez rester ici. Il fait froid et humide. Et puis... avec cette odeur d'animaux ! Ça ne va pas... et.... ça ne va pas pour le Sauveur. »

« Je le sais » dit Marie avec un grand soupir. « Mais il n'y a pas de place pour nous à Bethléem. »

« Prends courage, ô Femme. Nous allons te chercher une maison. »

« Je vais en parler à ma patronne » dit l'homme au lait, Élie.

« Elle est bonne. Elle vous accueillera, dût-elle vous céder sa pièce. Dès qu'il va faire jour, je lui en parle. Elle a sa maison toute pleine, mais elle vous donnera une place. »

« Pour le Petit au moins. Moi et Joseph, n'importe si nous restons encore par terre. Mais pour le Petit... »

« Ne soupirez pas, Femme, j'y pense. Je raconterai à beaucoup de gens ce qui nous a été dit. Vous ne manquerez de rien. Pour le moment, prenez ce que notre pauvreté peut vous donner. Nous sommes des bergers... »

« Nous sommes pauvres, nous aussi » dit Joseph. « Et nous ne pouvons pas vous dédommager. »

« Oh ! nous ne voulons pas ! Même si vous le pouviez nous ne le voudrions pas ! Le Seigneur nous a déjà récompensés. La paix, Il l'a promise à *tout le monde*. Les anges disaient : "Paix aux hommes de bonne volonté". Mais à nous, *Il l'a déjà donnée* car l'ange a dit que cet Enfant, c'est le Sauveur, le Christ, le Seigneur. Nous sommes pauvres et ignorants, mais nous savons que les Prophètes disent que le Sauveur sera le Prince de la Paix et à nous il a dit d'aller L'adorer. Ainsi Il nous a donné sa paix. Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et gloire à Celui qui est son Christ ! Et toi, sois bénie, Femme qui L'as engendré ! Tu es Sainte puisque tu as mérité de Le porter ! Commande-nous, comme une Reine, car nous serons contents de te servir. Que pouvons-nous faire pour toi ? »

« Aimer mon Fils et avoir toujours dans le cœur vos pensées de maintenant. »

« Mais pour toi, tu ne désires rien ? Tu n'as pas de parents à qui faire savoir que ton Fils est né ? »

« Oui, j'en aurais. Mais ils ne sont pas près d'ici. Ils sont à Hébron... »

« J'y vais moi » dit Élie. « Qui sont-ils ? »

« Zacharie, le prêtre et Élisabeth, ma cousine. »

« Zacharie, Oh ! Je le connais bien. En été je vais sur ces montagnes où il y a de riches et beaux pâturages et je suis l'ami de son berger. Quand je vais te savoir arrangée, je vais chez Zacharie. »

« Merci, Élie. »

« De rien. C'est grand honneur pour moi, pauvre berger, d'aller parler au prêtre et de lui dire : "Le Sauveur est né" »

« Non. Tu lui diras : Marie de Nazareth, ta cousine, a dit que Jésus est né et de venir à Bethléem" »

« C'est ainsi que je dirai. »

« Dieu t'en récompense, je me souviendrai de toi, de vous tous... »

« Tu parleras à ton Enfant de nous ? » « Oui. »

« Je suis Élie. » « Moi Lévi. » « Moi Samuel. » « Moi Jonas. » « Moi Isaac. »

« Moi Tobie. » « Moi Jonathas. » « Et moi Daniel. » « Et Siméon, moi. »

« Et moi, mon nom est Jean. »

« Moi je m'appelle Joseph et mon frère Benjamin, nous sommes jumeaux. »

« Je me rappellerai vos noms. »

« Il nous faut partir... Mais nous reviendrons... Et nous t'en amènerons d'autres pour adorer !... »

« Comment revenir au parc en laissant ce Petit ? »

« Gloire à Dieu qui nous L'a montré ! »

« Fais-nous baiser son habit » dit Lévi avec un sourire d'ange. Marie lève doucement Jésus et, assise sur le foin, présente aux baisers, les pieds minuscules, enveloppés d'un linge. Ceux qui ont de la barbe se l'essuient d'abord. Tous, presque, pleurent et quand ils doivent partir, ils sortent à reculons, laissant leur cœur près de la crèche...

La vision se termine ainsi pour moi : Marie assise sur la paille avec l'Enfant sur son sein et Joseph qui accoudé au bord de la crèche, regarde et adore.

« CHEZ LES BERGERS SE TROUVENT
TOUTES LES QUALITÉS REQUISES
POUR ÊTRE LES ADORATEURS DU VERBE »

1-187

Jésus dit : [...]

« Les bergers sont les premiers adorateurs du Corps de Dieu. En eux il y a toutes les qualités requises pour être des adorateurs de mon Corps, âmes eucharistiques.

Une foi assurée : ils croient à l'ange promptement et aveuglément.

La générosité : ils donnent toute leur richesse au Seigneur.

L'humilité : ils s'approchent des personnes plus pauvres humainement qu'eux, modestement, avec des actes qui n'humilient pas et se disent leurs serviteurs.

Le désir : ce qu'ils ne peuvent donner d'eux-mêmes, ils s'ingénient promptement à le procurer avec un zèle courageux.

La promptitude de l'obéissance : Marie désire que Zacharie soit averti et Élie y va tout de suite. Il ne remet pas à plus tard.

L'amour, enfin : ils ne peuvent s'arracher de la crèche, et toi tu dis : "Ils y laissent leur cœur". C'est bien dit.

Mais ne faudrait-il pas se comporter ainsi, même avec mon Sacrement ?

C'est une autre chose, mais c'est pour toi seule que je le dis : remarque à qui l'ange se montre d'abord et qui mérite d'éprouver les sentiments affectueux de Marie. Au jeune garçon, Lévi. Dieu se montre et montre ses mystères à qui a une âme d'enfant. Il lui permet d'entendre les paroles divines et celles de Marie. Et qui a une âme d'enfant, a aussi la sainte hardiesse de Lévi et dit : "Fais-moi baiser le vêtement de Jésus". Il le dit à Marie, parce que Marie est toujours celle qui vous donne Jésus. Elle, la porteuse de l'Eucharistie, Elle le Ciboire Vivant.

Qui va à Marie Me trouve. Qui Me demande à Elle, Me reçoit par Elle. Le sourire de ma Mère, quand une créature Lui dit : "Donne-moi ton Jésus, que je L'aime" fait briller les Cieux d'une plus vive et joyeuse splendeur, tant Elle en a de la joie. »

1945-305

« ILS ONT AIMÉ, TOUJOURS »

Jésus dit : [...]

« Je vous l'affirme : alors que l'un des douze apôtres s'est perdu, aucun des douze bergers ne fut privé de l'auréole des bienheureux. La raison en est que, dans leur simplicité, ils furent comblés et pénétrés de ma simplicité d'Enfant. Ils ne contemplèrent et n'aimèrent que le Fils né au peuple d'Israël, l'Enfant Sauveur "enveloppé de langes et couché dans une crèche", qu'ils virent plus tard téter et grandir comme tous les enfants. Sa pauvreté et ses limites d'enfant ne remirent pas en question leur foi en l'origine divine de ce petit être né à Bethléem de Judée, ils ne calculèrent pas les avantages qu'ils pourraient en tirer, alors que la plupart en Israël rêvaient d'un roi vengeur, au lieu du Sauveur spirituel de son peuple et du monde. Ils ont aimé, toujours. Même ceux qui, par la suite, Me virent et Me servirent parmi les acclamations de la foule, *aimaient*. Ils surent n'aimer que le Sauveur. Ils surent ne suivre que le Sauveur. Ils surent suivre Jésus uniquement pour posséder le Royaume des cieux... »

« J'ÉTAIS LA LUMIÈRE »

1943-499

Jésus dit :

« Le signe qui marqua ma naissance au monde fut la lumière.

Il arrive souvent que les faits soient caractérisés par des phénomènes que vous expliquez comme coïncidences fortuites, et qui sont en fait des présages, des appels de Dieu pour attirer votre attention, détournée par mille choses plus ou moins nécessaires, sur un fait qui marquera une époque dans l'histoire du monde ou dans la vie d'un individu.

J'étais la "Lumière" et la lumière Me précéda, M'entoura, M'annonça, Me conduisit et conduisit à Moi les purs de cœur.

Je t'ai dit qu'une lumière semblait émaner de Marie alors que sur le moyen de transport des pauvres, elle passait toute recueillie sur les voies de la Palestine. Je t'ai dit d'autres fois que celui qui a Dieu en lui-même dégage, et non seulement spirituellement, des vibrations de lumière et un parfum, puisque le trésor intérieur se répand de l'écrin vivant qui le renferme et devient perceptible aux autres. Vous dites alors : "Cette personne a quelque chose de spécial en dedans. Quel visage ! Quelles manières ! Celles d'un saint".

Marie était la Toute Sainte et elle portait le Saint des Saints. Elle possédait donc la perfection de la sainteté humaine déjà tellement divinisée qu'elle était presque égale à

celle de son Dieu. Elle possédait la Perfection divine qui avait revêtu la chair en lui demandant de la nourrir de son sang vierge, de la former, d'être son refuge pendant les neuf mois de son développement d'homme.

Dieu se nourrissait de Marie. L'Homme-Dieu est fait de Marie, et, de ma Mère très suave, J'ai pris les caractéristiques physiques et morales de douceur, de bonté, de patience. Le Père M'a laissé la perfection, mais, de la Femme bénie qui fut mon chaste nid, J'ai voulu assumer le vêtement physique et le plus précieux vêtement moral du caractère.

Marie étant la plus sainte des créatures qu'a portées la Terre, la sainteté émanait d'elle, non pas comme d'un vase clos dont filtrent des molécules de parfum, mais comme d'un astre en feu qui dégage des vapeurs et des rayons d'une puissance sur-naturelle.

Si le Baptiste sursauta dans le sein de sa mère en recevant la vague de la Grâce qui émanait de Marie et en resta sanctifié, l'émanation ayant été si puissante qu'elle avait franchi la barrière de la chair au-delà de laquelle le fruit de Zacharie et d'Élisabeth se formait pour devenir mon évangéliste (Évangile veut dire "bonne nouvelle" et Jean donna aux humains la "bonne nouvelle" de Ma présence parmi les humains ; Je ne fais donc pas erreur en le nommant mon évangéliste, et Je le dis pour ceux qui ergotent sur le mot), ceux qui s'approchaient directement de Marie ne pouvaient ne pas en subir les conséquences.

Elle laissa derrière elle un sillage de sainteté opérante et, à condition de ne pas repousser la Grâce, les cœurs qui s'étaient approchés d'elle devinrent prédestinés à la sainteté. Quand on saura tout sur l'humain, vous verrez que, parmi les premiers disciples du Fils de Marie, il y en a beaucoup qui eurent avec elle quelque rapport, même fortuit, et en restèrent lavés et pénétrés par la Grâce qui émanait d'elle. Vous connaîtrez alors de nombreux prodiges qui furent opérés par ma toute Belle et toute Grâce.

Marie convertit maintenant les cœurs les plus durs et elle sauve les pécheurs les plus obstinés, mais le cycle de son pouvoir n'a pas commencé seulement le jour où - Étoile qui remonte aux Cieux - elle fut élevée à se reposer de nouveau sur mon cœur et à rendre le Paradis plus beau pour Moi, à le rendre complet, puisque désormais elle y était, cette Maman que J'ai aimée infiniment et à qui Je dois tout, en tant qu'homme, en retour de tout ce que J'ai eu d'elle. La sanctification des peuples à travers Marie commença au moment où l'Esprit fit d'elle une mère et le Fils de Dieu prit chair dans son sein bienheureux.

Joseph était saturé de cette émanation au point d'en devenir presque semblable à la Pleine de Grâce. Le juste pleurait des larmes bienheureuses à la joie qui l'inondait, joie mystique de celui qui contemple, penché sur un miracle de manifestation divine. Adoration et silence furent les caractéristiques de saint Joseph. Vénération respectueuse de la bienheureuse dont il était le protecteur naturel. Et amour.

Le premier amour chaste entre époux, l'amour tel que devait être celui des humains selon la pensée du Créateur, était un amour sans l'aiguillon des sens et sans boue de malice. Un amour naturel et angélique à la fois, puisque selon la pensée créatrice, il devait y avoir dans l'âme d'Adam et de ses enfants, la pureté angélique de l'esprit mêlée à la tendresse humaine. Telle une fleur qui s'épanouit sans péché de la tige qui la porte, l'amour devait naître chez les époux, libre du vers de la luxure, et donner des enfants à de chastes couches conjugales.

Être chaste ne signifie pas s'interdire l'union conjugale. Cela signifie l'accomplir en pensant à Dieu qui fait de deux animaux pensants deux créateurs mineurs et, tout comme Dieu créa le mâle et la femelle sans mettre la pensée du mal en eux et Il ne mit

pas dans leur pupille la lumière de la chair pour dévoiler la chair aux innocents, ainsi les époux devraient faire du mariage une sainte création, égayée par des berceaux mais point souillée par la luxure.

L'époux honnête et saintement amoureux cherche à devenir semblable à l'autre époux, puisque celui qui aime tend à assumer la ressemblance de l'être aimé, de sorte que le mariage bien compris est une élévation réciproque, car personne n'est complètement perfide et il suffit que chacun des deux s'améliore sur un point, prenant pour exemple ce qu'il y a de bon dans l'autre pour monter l'escalier de la sainteté en compétition l'un avec l'autre. La sainteté conjugale et individuelle est comme une plante qui pousse une branche plus haute que la précédente et monte, monte vers l'azur. Aujourd'hui, c'est une vertu ; demain, il en bourgeonne une autre, plus haute, et à partir des vertus humaines de tolérance réciproque, on monte aux sommets de l'héroïsme surnaturel.

Joseph, époux chaste et saint de la Chaste et Sainte, apprenait de jour en jour, tel un enfant avec sa maîtresse d'école, la science d'être semblable à Dieu, et puisque dans son cœur de juste rien n'entravait la Grâce, il assumait de jour en jour la ressemblance de sa Maîtresse bien-aimée, ressemblant ainsi à Dieu dont Marie était la plus parfaite copie.

Au cours de la sainte nuit, Joseph, alors qu'il priait avec une telle intensité qu'il était parvenu à s'entourer d'une mystique barrière qui isolait l'âme de l'extérieur, fut tiré de son oraison par la lumière.

Dans la grotte, éclairée au début uniquement par un petit feu de brindilles qui déjà languissait par manque d'alimentation, s'était diffusée une lumière paisible, laquelle augmentait graduellement comme un clair de lune quand l'astre, d'abord voilé par des nuages, s'en libère et descend directement argenter la Terre.

Marie se tenait dans cette luminosité, encore agenouillée - puisque Je naquis pendant qu'elle priait - mais appuyée sur ses talons. C'était Marie qui, avec des larmes et des sourires, embrassait ma chair, ma chair de nouveau-né.

Même en ce moment-là, elle eut peu de mots : "Joseph", comme d'habitude, et présenta à son époux le Fruit de ses entrailles saintes.

La Famille fut la première à être rachetée par Dieu. Reconstituée telle que Dieu l'avait conçue : deux personnes qui s'aiment saintement et qui saintement se retrouvent penchées sur le berceau d'un nouveau-né, et dans le baiser qu'elles échangent au-dessus de ce berceau, il n'y a aucune saveur de luxure, mais une gratitude mutuelle et la mutuelle promesse de s'aimer d'un amour réciproque qui aide et réconforte.

Quand les premiers bergers entrèrent, ils trouvèrent les deux saints ainsi unis par l'amour et l'adoration, et Joseph, homme d'âge mûr, semblait être le père de la Vierge et du petit Enfant, tant était apparente en lui cette tendresse dénuée de désir charnel, qu'on ne voit malheureusement que dans le regard d'un père.

La Lumière était désormais sur la Terre et, des Cieux ouverts, la lumière descendait par vagues d'anges, annulant de sa splendeur paradisiaque la luminosité des astres dans la nuit sereine. Elle ne fut point perçue par les savants, les riches, les rassasiés de plaisirs, mais elle fut comme une diane pour les humbles travailleurs qui accomplissaient leur devoir.

Le devoir est toujours sacré, quel qu'il soit. Le devoir du roi qui signe les décrets n'est pas plus noble que celui du paysan qui laboure la terre ou du madrier qui veille sur son troupeau. *C'est le Devoir. C'est la Volonté de Dieu. Il est donc toujours noble.* Il obtient donc la même récompense ou le même châtiment surnaturel. Et ce ne sera pas

le fait de porter une couronne ou de tenir la houlette qui vous sauvera du châtimeut ou vous empêchera d'obtenir la récompense. À celui qui accomplit son devoir, faisant ainsi la Volonté très sainte, Dieu se manifeste et Il le prend comme témoin de ses prodiges.

Et Dieu se manifesta aux bergers et ils furent appelés à témoigner du prodige de Dieu. Dans la lumière devenue resplendissante, car le Ciel entier était sur et dans la grotte, l'Emmanuel fut visible aux deuxièmes rachetés de la Terre : les travailleurs. *Car Dieu est venu sanctifier le travail après la famille.* Le travail, imposé comme une malédiction à l'homme après la faute d'Adam, devenait bénédiction du moment où le Fils de Dieu voulut devenir travailleur parmi les humains.

La Lumière était venue dans le monde. L'humble grotte et la campagne limitée de Bethléem ne suffisaient pas à la contenir. La Lumière se répandit à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. Son apparition ne parla pas aux fêtards, sa vibration ne dit mot aux jouisseurs. Elle parla à ceux qui, purs dans leur cœur et aspirant ardemment à la Vérité, abaissaient leur esprit très cultivé au pied de Dieu et se sentaient comme des atomes devant sa Sainteté.

La Lumière se montra aux puissants qui se servaient de leur puissance comme instrument de conquêtes spirituelles, et elle les appela à l'adorer d'un étincellement qui remplit les quatre coins du firmament. Elle se montra aux puissants, car Dieu est venu sanctifier les puissants après les travailleurs et la famille, et avec les puissants, la science. Mais Dieu ne se manifeste pas aux puissants mauvais et aux savants athées pour les couvrir de bénédictions, mais à ceux qui font du don de la puissance et de la science un moyen d'élévation surnaturelle, et non d'abus de pouvoir et de négation.

Dieu est aussi Roi des rois et Dieu est aussi Maître des maîtres. La Lumière trouva de nombreux maîtres sur terre, mais la Lumière devint un appel seulement pour les maîtres désireux de Dieu. C'est toujours comme cela. *La Grâce opère là où se trouve le désir de la posséder et, plus le désir est vif de la posséder et d'être possédé et plus elle opère, jusqu'à devenir Parole et Présence.*

Guidés par la seule chose qui est digne d'indiquer le chemin vers Dieu : la Lumière, les puissants vinrent de contrées éloignées devant le Roi des rois, le premier groupe du nombre infini de ceux qui, au cours des siècles, entreprendraient la marche mystique pour aller vers Dieu. Non pas les puissants de Palestine, ceux qui se croyaient les dépositaires des secrets et des décrets de Dieu - et ces décrets et secrets leur étaient incompréhensibles, car il n'y avait pas de sainteté en eux, et les signes du ciel et les paroles du Livre n'étaient que de simples météores et de simples paroles sans plus de signification surnaturelle - non pas les puissants de Palestine, mais ceux venus de loin.

J'étais venu comme Lumière dans le monde. Lumière pour le monde. Lumière au monde. J'appelais le monde à la Lumière. Le monde entier.

Et Je l'appelle. Je l'appelle sans cesse depuis vingt siècles. Sur vos ténèbres, Je n'arrête pas de faire resplendir ma Lumière. Si vous saviez vous élever au-delà de la barrière de brouillard que vous avez répandue sur le monde, vous verriez le Soleil divin toujours resplendissant et bienveillant pour les humains, tous les humains.

Et il ne faut pas vous surprendre si désormais ceux qui sont plus éloignés de la Rome catholique vous précèdent. Gaspar, Melchior, Balthazar, chevauchant leurs patients chameaux, vinrent de trois points de la terre vers la Lumière du monde que les compatriotes du Fils de Marie ne virent pas. De l'Afrique, de l'Asie, de l'hémisphère austral, des gens viennent à la Croix que vous avez rejetée *Et ils vous surpasseront.* Au dernier jour, quand le temps et l'humanité seront illuminés sur chaque point et de

tout côté, *on verra le vide ingrat que vous, catholiques depuis des siècles, aurez laissé, alors que les autres, idolâtres et hérétiques, fascinés par le Christ, Seigneur saint, seront afflués avec leur âme faite vierge par la Grâce.*

Que de mouvements ténébreux dans le monde civilisé ! *C'est votre honte et votre châtiment.* Vous n'auriez jamais dû et vous ne devriez jamais permettre que la Lumière qui vous a été donnée en premier soit rejetée et reniée. Les ténèbres vous tuent et vous ne voulez pas les abandonner. C'est d'elles que viennent, comme les odieux animaux de la nuit, tous les maux qui vous tourmentent et qui se repaissent de votre sang, de votre tourment.

Vous ne Me voulez plus. Vous ne Me comprenez plus. Vous ne Me connaissez plus. Même ceux de "ma maison" ne Me connaissent plus Et J'ai du mal à les connaître, tellement les nombreuses maladies de la chair et de l'esprit les ont enlaidis.

Mais en ce premier dimanche de l'Avent qui annonce la venue de la Lumière dans le monde, je vous en prie, ô mes enfants, si vous n'osez plus regarder le Rédempteur et le Juge, parce que la douleur fait peur et la justice inspire la terreur à votre âme abattue, regardez le Nouveau-Né sur le sein de Marie. Un petit enfant ne peut avoir que des caresses et des sourires. Et Je les ai pour vous.

Ayez pitié de ma nudité et de ma pauvreté. Il ne s'agit pas de vêtements ou d'argent, mais d'amour. De votre amour. Je ne veux pas d'or, pas d'encens. *Je veux seulement votre amour.* Je le veux car M'aimer et Me connaître est vie et vérité. Tout comme Marie M'a engendré par l'œuvre de l'amour, ainsi Je veux vous engendrer au moyen de l'amour. Le mien est vif et il opère, mais le vôtre est nécessaire aussi.

Venez à Moi et accueillez-Moi en vous. *J'ouvrirai en vous des torrents de Lumière et de Grâce et Je vous ferai devenir enfants de Dieu comme Je le suis.* Bénis soient ceux qui accueillent ma Lumière. Je serai en eux. J'habiterai en eux, en leur esprit. Car le Verbe n'a pas besoin de maisons d'argile, mais de demeures vivantes : Il veut les esprits des humains pour son habitation.

La gloire de Dieu est révélée à ceux qui M'accueillent, puisque là où Je suis, le Père et l'Esprit sont avec Moi, et la gloire du Seigneur se dévoile à eux, pleine et réjouissante. La Grâce est leur vie et, comme le Soleil du haut des cieux, la Paternité, la Fraternité, la Charité divine sont sur eux et leur donnent un avant-goût de béatitude.

Dans sa luminosité extatique, Marie M'offre à votre amour. Inclinez le front devant l'Amour fait chair. Il a quitté les Cieux pour vous amener aux Cieux. Il est venu dans la guerre pour vous apporter la paix. »

« DEVENIR DE VIVANTS BERCEAUX POUR LE SAUVEUR »

1946-305

Marie dit :

« Je suis votre Mère, vous êtes mes filles. Mais les filles doivent enfanter tout comme leur mère l'a fait. La virginité n'est pas un obstacle pour engendrer l'Emmanuel. J'ai moi-même dit, alors que j'étais vierge et consacrée : "Et comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?" L'ange me répondit alors : "L'Esprit-Saint descendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre"(Lc 1, 34-35), et l'Emmanuel fut. L'Esprit-Saint descend dans les âmes rachetées par mon Fils qui savent vivre selon la justice, et il y fait sa demeure, si bien qu'elles deviennent porteuses de Dieu. C'est pourquoi la virginité ne constitue pas un obstacle, mais bien une aide pour porter le Christ en vous et Le donner au monde avec la lumière de vos œuvres. Accédez donc à cette virginité féconde qui enfante dans ce monde ténébreux la Lumière du monde.

Je désire vous enseigner ce qui est requis pour que le Christ vienne faire sa demeure dans votre cœur vierge.

Une obéissance parfaite, au point de renoncer à ses plus saints désirs pour suivre la volonté de Dieu.

Une absolue discrétion sur les mystères de l'inhabitation de Dieu en vous. *Une humilité inaltérable* en dépit de son inhabitation. Rappelez-vous que Satan cherche à découvrir le Christ partout où Il est, et il importe de Le défendre contre les poisons de Satan. Il ne mourrait certes pas, puisqu'Il est Dieu, Il ne serait pas même atteint. Mais vous, oui. Et le Christ ne saurait demeurer là où quelque légèreté lève le voile sur les mystères de Dieu ni là où empeste la complaisance en soi. Par votre alliance avec Satan, vous mettriez le Christ en condition de se retirer là où il n'existe aucun trouble satanique.

Une parfaite confiance dans l'aide que Dieu apporte en toute circonstance à celles qui portent son Verbe.

Une volonté pure. Le porter non pour la gloire, mais pour Le porter aux hommes.

Une innocence d'âme et de pensées, puisque Jésus ne peut se trouver que dans l'innocence.

Une charité séraphique. C'est dans le feu que le Feu divin devient concret en Jésus Lumière, en Jésus Sagesse, en Jésus Sauveur : charité envers Dieu *qui sait* et qui comprend tout ; charité envers son prochain qui *ne sait pas, refuse de savoir* et ne comprend pas *parce qu'il refuse de comprendre*. Les hommes ne connaissent pas la Lumière. Que celles qui portent la Lumière amènent les hommes, par le biais de la charité, à la connaissance de la Lumière, de la Charité, du Salut, autrement dit de Dieu.

Mettez en pratique ces sept recommandations pour devenir de vivants berceaux pour le Sauveur et imitez-moi, qui suis votre Mère aimante. »

1-188

ZACHARIE REND VISITE À MARIE ET JOSEPH, À BETHLÉEM

Je vois une longue pièce où j'ai vu la rencontre des Mages avec Jésus et leur adoration. Je comprends que je suis dans la maison hospitalière où a été accueillie la Sainte Famille. Et j'assiste à l'arrivée de Zacharie.

Élisabeth ne l'accompagne pas. La propriétaire de la maison court dehors à la rencontre de l'hôte qui arrive. Elle le conduit près d'une porte basse et frappe, puis se retire discrètement.

Joseph ouvre et pousse une exclamation de joie en voyant Zacharie. Il le fait entrer dans la petite pièce, étroite comme un corridor : « Marie donne le sein au Petit. Attends un peu, assieds-toi, car tu dois être fatigué. » Il offre une place à l'hôte sur le lit et s'assied à côté de lui.

J'entends Joseph qui lui demande des nouvelles du petit Jean et Zacharie répond : « Il pousse vigoureusement comme un petit poulain. Mais maintenant il souffre un peu des dents. À cause de cela nous n'avons pas voulu l'apporter. Il fait très froid, aussi Élisabeth n'est pas venue non plus. Elle ne pouvait le laisser sans lait. Elle en est désolée, mais la saison est tellement rigoureuse ! »

« En effet le temps est très froid » répond Joseph.

« L'homme que vous m'avez envoyé m'a dit que vous n'aviez pas de maison au moment de la naissance. Qui sait à quel point vous avez dû souffrir. »

« Oui, beaucoup vraiment. Mais nous avons eu plus de peur que de mal. Nous avons peur que cela fût tort au Bébé. Les premiers jours, nous avons dû rester sur

place. Nous ne manquions de rien, *pour nous*, parce que les bergers portèrent la bonne nouvelle aux Bethléemites et que beaucoup nous apportèrent des cadeaux. Mais il nous manquait une maison, une chambre en bon état, un lit... et Jésus pleurait tellement, la nuit surtout, à cause du vent qui entrainait de tous côtés. Je faisais un peu de feu, très peu parce que la fumée faisait tousser l'Enfant... et le froid restait. Deux animaux chauffaient trop peu surtout du côté où l'air s'engouffre. Nous n'avions pas d'eau chaude pour Le laver, ni de linge sec pour Le changer. Oh ! Il a beaucoup souffert ! Et Marie souffrait de Le voir souffrir. Je souffrais moi aussi... Tu peux penser quelle souffrance c'était pour elle qui était sa Mère. Elle Lui donnait son lait et ses larmes, son lait et son amour... Maintenant ici, ça va mieux. J'avais préparé un berceau si commode et Marie y avait mis un matelas douillet. Mais il est à Nazareth ! Ah ! s'Il était né là-bas, ç'aurait été bien différent ! »

« Mais le Christ devait naître à Bethléem. Les Prophètes l'avaient annoncé. »

Marie entre, les ayant entendus parler. Elle est toute vêtue de laine blanche. Elle a quitté l'habit foncé qu'elle avait pour le voyage et dans la grotte. Elle a un vêtement tout blanc comme je l'ai déjà vue d'autres fois. Elle n'a rien sur la tête et porte entre ses bras Jésus endormi, rassasié de lait, dans ses langes blancs.

Zacharie se lève respectueusement et s'incline avec vénération. Puis il s'approche et regarde Jésus avec les marques du plus grand respect. Il est penché, pas tant pour le voir mieux, que pour Lui rendre hommage. Marie Le lui présente et Zacharie Le prend avec de telles marques d'adoration, qu'il semble porter un ostensor. C'est réellement, l'Hostie qu'il porte en ses bras, l'Hostie déjà offerte et dont le sacrifice sera consommé lorsque Elle aura été donnée aux hommes, comme nourriture d'amour et de rédemption.

Zacharie rend Jésus à Marie. Ils s'assoient tous et Zacharie redit à Marie le motif pour lequel Élisabeth n'a pas pu venir et la peine qu'elle en a éprouvée.

« Elle avait préparé, ces derniers mois, du linge pour ton Enfant béni. Je te l'ai apporté, il est sur le char, en bas. »

Il se lève, sort et revient avec un gros paquet et un autre plus petit. Du gros paquet dont Joseph le débarrasse tout de suite, et de l'autre il tire ses cadeaux : une moelleuse couverture de laine tissée à la main, du linge et des petits vêtements. Du second paquet il tire du miel, de la farine très blanche, du beurre et des pommes pour Marie, des galettes pétries et cuites par Élisabeth et tant d'autres choses qui disent l'affection maternelle de la reconnaissante cousine pour la jeune Mère.

« Tu diras à Élisabeth que je lui suis bien reconnaissante et à toi aussi, je suis reconnaissante. J'aurais eu tant de joie à la voir, mais je comprends ses raisons. Et aussi j'aurais bien voulu revoir le petit Jean... »

« Mais vous le verrez au printemps. Nous viendrons vous voir. »

« Nazareth est trop loin » dit Joseph.

« Nazareth ? Mais vous devez rester ici. Le Messie doit grandir à Bethléem. C'est la Cité de David. Le Très-Haut L'a amené par l'intermédiaire de la volonté de César à naître dans la terre de David, la terre sainte de la Judée. Pourquoi Le porter à Nazareth ? Vous savez comment chez les Juifs on juge les Nazaréens. Demain, cet Enfant devra être le Sauveur de son peuple. Il ne faut pas que la capitale méprise son Roi parce qu'Il viendrait d'une région qu'elle méprise. Vous savez comme moi combien le Sanhédrin est susceptible et combien sont méprisantes les trois principales castes... Et puis, ici près de moi, je pourrai vous aider quelque peu et mettre tout ce que j'ai, non seulement de biens matériels, mais de qualités morales au service de ce Nouveau-Né. Et quand Il sera en âge de comprendre, je serai heureux de Lui servir de maître

comme à mon enfant, pour obtenir que, devenu grand, Il me bénisse. Nous devons penser à la grandeur de son destin et que pour ce motif, Il doit pouvoir se présenter au monde avec toutes les cartes pour gagner facilement sa partie. Lui, bien sûr, possédera la Sagesse, mais aussi le seul fait qu'un prêtre Lui ait servi de maître, Le fera accepter plus facilement par les pharisiens exigeants et les scribes. Cela facilitera sa mission. »

Marie regarde Joseph et Joseph regarde Marie. Par-dessus la tête innocente du Bébé qui dort, rose et ignorant, s'engage un muet échange de questions. Et ces questions sont empreintes de tristesse. Marie pense à sa petite maison. Joseph pense à son travail. Ici tout est à refaire dans un endroit où il y a quelques jours, ils étaient des inconnus. Ici, il n'y a rien des chers objets restés là-bas et préparés avec tant d'amour pour le Petit.

Et Marie le dit : « Mais comment faire ? Là-bas, nous avons tout laissé. Joseph avait tant travaillé pour mon Jésus sans épargner la fatigue et l'argent. Il avait travaillé de nuit pour pouvoir travailler le jour pour les autres, et gagner ainsi de quoi acheter les bois les plus beaux, la laine la plus fine, le lin le plus blanc afin de préparer tout pour Jésus. Il avait construit des ruches et avait fait des travaux de maçonnerie pour donner une autre organisation à la maison, afin que le berceau pût être dans ma pièce et y rester jusqu'à ce que Jésus ait grandi et pouvoir donner une place au lit, puisque Jésus restera avec moi jusqu'au jour où Il ne sera plus un jeune garçon. »

« Joseph peut y aller et prendre ce que vous avez laissé. »

« Et où le mettre ? Tu sais, Zacharie, que nous sommes pauvres. Nous n'avons que le travail et la maison. L'une et l'autre nous donnent de quoi aller de l'avant sans avoir faim. Ici, du travail nous en trouverons... peut-être. Mais il nous faudra toujours penser à une maison. Cette brave femme ne peut pas nous donner toujours l'hospitalité. Et moi, je ne puis imposer à Joseph des sacrifices au-delà de ceux qu'il consent déjà à faire pour moi. »

« Oh ! Moi ! Pour moi ce n'est rien. Je pense à la douleur de Marie, moi. À la peine de ne pas vivre dans sa maison... »

Marie a deux grosses larmes dans les yeux.

« Je pense que cette maison doit lui être bien chère, comme le Paradis pour le prodige qui s'y est accompli... Je parle peu, mais je comprends tellement ! Si ce n'était que pour cela, je ne me tourmenterais pas. Je ferai double travail, c'est tout. Je suis fort et jeune pour travailler le double de ce que je faisais et pourvoir à tout. Et si Marie ne souffre pas trop... et si tu dis qu'il est bien d'agir ainsi... pour moi... me voilà. Je fais ce qui vous paraît le plus juste. Il suffit que cela soit utile pour Jésus. »

« Et ce sera utile, sûrement. Pensez-y et vous en verrez les raisons. »

« On dit aussi que le Messie sera appelé Nazaréen... » objecte Marie.

« C'est vrai, mais au moins, tant qu'Il n'est pas adulte, faites-Le grandir en Judée. Le Prophète a dit : "Et toi, Bethléem Éphrata, tu seras la plus grande, car de toi sortira le Sauveur". Il ne parle pas de Nazareth. Peut-être cette appellation Lui sera donnée pour je ne sais quelle raison. Mais sa terre est celle-ci."

« Tu le dis prêtre, et nous... et nous... avec douleur nous t'écoutons... et te donnons raison. Mais quelle douleur !... Quand verrai-je cette maison où je suis devenue Mère ? Marie pleure, doucement. Et je comprends son chagrin. Ah ! Si je le comprends !

« JOSEPH PROTÈGE AUSSI LES ÂMES CONSACRÉES »

1-192

Marie me dit ensuite :

« Tu le comprends, je le sais. Mais tu me verras pleurer encore plus fort. Pour l'instant je t'élève l'esprit en te montrant la sainteté de Joseph. C'était un homme, c'est à dire qu'il n'avait d'autre aide pour son esprit que sa sainteté. Pour moi, j'avais tous les dons de Dieu dans ma condition d'immaculée. Je ne savais pas que je l'étais, mais dans mon âme il y avait des ressources d'activité qui me donnaient des forces spirituelles. Mais lui, n'était pas immaculé. Il portait en lui l'humanité avec sa lourde pesanteur et il devait, avec tout ce poids, s'élever vers la perfection, au prix d'un effort incessant, une application de toutes ses facultés pour avoir la volonté d'atteindre la perfection et d'être agréable à Dieu.

Oh ! Mon saint époux ! Saint en toutes choses, même les plus humbles de l'existence. Saint pour sa chasteté angélique. Saint pour son honnêteté d'homme. Saint pour sa patience, pour son ardeur au travail, pour sa sérénité toujours égale, pour sa modestie, pour tout. Sa sainteté éclate aussi dans cet événement. Un prêtre lui dit : "C'est bien que tu t'établisses ici". Et lui, qui sait pourtant au devant de quelles plus grandes fatigues il s'en va, dit : "Pour moi, ce n'est rien. Si ce n'était que pour cela, je ne me tourmenterais pas, mais je pense à la douleur de Marie... il suffit que la chose soit utile à Jésus. ". Jésus, Marie : ses angéliques amours. Il n'a rien aimé d'autre sur la terre, mon saint époux et à cet amour il s'est voué tout entier comme serviteur.

On l'a fait protecteur des familles chrétiennes et des travailleurs et de tant de catégories. Mais ce n'est pas seulement des agonisants, des époux, des travailleurs, c'est aussi des âmes consacrées dont on devrait le faire protecteur. Qui, parmi les consacrés de ce monde au service de Dieu, quel qu'il soit, s'est-il consacré, comme lui au service de son Dieu, acceptant tout, renonçant à tout, supportant tout, accomplissant tout avec promptitude, gaieté, bonne humeur constante, comme il l'a fait ? Il n'y en a aucun. Et voilà une autre chose que je te fais remarquer, deux choses même. Zacharie est prêtre. Joseph ne l'est pas, mais regarde comme il a l'esprit tourné vers le Ciel plus que le prêtre. Zacharie pense humainement et c'est humainement qu'il interprète les Écritures, ce n'est pas la première fois qu'il le fait, il se laisse trop guider par le bon sens humain. Il en a été puni, mais il y retombe encore, bien que moins gravement. Il avait dit pour la naissance de Jean : "Comment sera-ce possible si moi je suis vieux et ma femme stérile ?" Il dit maintenant : "Pour aplanir son chemin, le Christ doit grandir ici" et avec cette racine d'orgueil qui reste chez les meilleurs, il pense pouvoir, *lui*, être utile à Jésus. Non pas utile comme Joseph veut l'être en le servant, mais utile en Lui servant de maître... Dieu lui a pardonné pour sa bonne intention, mais "le Maître" avait-il besoin de maîtres ?

J'ai cherché à lui faire voir la lumière dans les prophéties. Mais lui se croyait plus savant que moi et accommodait à sa façon son interprétation. J'aurais pu insister et vaincre. Mais - et c'est là, la seconde observation que je te fais - j'ai respecté le prêtre en raison de sa dignité, non pas de son savoir.

Le prêtre est, *généralement*, toujours éclairé par Dieu. J'ai dit "généralement". Il l'est quand c'est un *vrai* prêtre. Ce n'est pas l'habit qui lui donne son caractère sacré, *c'est l'âme*. Pour juger si quelqu'un est un *vrai* prêtre, il faut juger de ce qui sort de son âme. Comme l'a dit mon Jésus, c'est de l'âme que sortent les choses qui sanctifient ou corrompent : *celles qui manifestent entièrement la manière d'agir d'un individu*. Eh bien ! Quand quelqu'un est un *vrai* prêtre, il est généralement toujours inspiré par Dieu. Quant aux autres qui ne le sont pas, *il faut avoir pour eux une surnaturelle charité et prier pour eux.[...]*

Obéir sauve toujours. Même si le conseil que l'on reçoit n'est pas en tout point parfait. Tu le vois : nous avons obéi et ce fut heureux. Il est vrai qu'Hérode se borna à faire exterminer les enfants de Bethléem et des environs. Mais Satan n'aurait-il pas pu le pousser et étendre cette marée de crimes bien plus loin et pousser à un crime pareil, tous les personnages puissants de Palestine pour faire supprimer le futur Roi des Juifs ? Il l'aurait pu. Et cela serait arrivé dans les premiers temps du Christ, quand des prodiges avaient éveillé l'attention des foules et le regard des puissants. Comment aurions-nous pu, si c'était arrivé, traverser toute la Palestine pour venir de la lointaine Nazareth en Égypte, terre hospitalière pour les Hébreux persécutés et faire le voyage avec un petit bébé pendant le déchaînement d'une persécution ? Il était plus facile, bien qu'également douloureux de fuir de Bethléem. L'obéissance sauve toujours. Souviens-toi de cela, et le respect à l'égard du prêtre est toujours une marque d'intégrité chrétienne. » [...]

« IL ÉTAIT L'AGNEAU »

1943-593

Marie dit :

« Les premiers pleurs de mon Enfant frémirent dans l'air huit jours après la Naisance. Ce fut la première douleur de mon Jésus.

Il était l'Agneau et, en tant qu'agneau, Il fut marqué du signe du Seigneur pour qu'Il Lui fût consacré : Premier-né, selon la loi divine et la loi humaine, entre tous les vivants.

Sa consécration à Dieu le Père avait déjà eu lieu au Ciel quand Il s'était offert comme réparateur de la faute et rédempteur de l'humanité en changeant sa nature spirituelle en celle d'Homme, Verbe fait Chair par désir d'amour.

Victime déjà placée sur la pierre du céleste autel, Victime sainte et sans défaut, Il n'avait pas besoin d'autres consécérations, toujours imparfaites comparées à sa sublimité. Mais telle était la Loi et personne, en dehors de ceux à qui Dieu avait révélé la nature de mon Fils, ne savait que l'Enfant de la femme de Galilée était le Saint, l'Oint du Seigneur, l'éternel Pontife, le Rédempteur et Roi. La Loi devait donc s'accomplir pour ce mâle premier-né, né au Seigneur et offert à Lui selon sa volonté.

Les fils d'Abraham étaient tous circoncis, mais le signe sur les premiers-nés était vraiment l'anneau qui les unissait à Dieu et les consacrait à l'autel. Ceux qui n'avaient pas au préalable déjà subi pour le Seigneur ces épousailles mystiques ne pouvaient être offerts à notre autel. Les premiers-nés hébreux étaient deux fois saints, par leur circoncision et par leur offrande au Temple. Et l'Innocent qui pleurait sur mon sein après avoir versé les premières gouttes de ce Sang qui est pardon, était infiniment saint.

Si ceux qui assistèrent au rite avaient eu l'esprit vivant, ils auraient compris quelle majesté se cachait derrière ces chairs d'enfant, et ils auraient adoré Dieu apparu parmi les humains pour les amener à Dieu. *Mais alors comme aujourd'hui, les humains avaient le cœur encombré de choses pratiques et non de religion, d'intérêts et non de détachement du monde, d'égoïsme et non de charité, d'orgueil et non d'humilité.* Le visage de Dieu n'apparut donc pas à leurs yeux, brillant dans les chairs de l'Innocent.

Pour connaître Dieu, il faut faire de sa recherche le but de la vie. Il se révèle alors sans plus de mystère, ou plutôt avec l'élément de mystère que, dans sa sagesse, Il juge bon de garder pour ne pas vous réduire en cendres par sa splendeur : sache-le, Maria, la vision de Dieu comme Il est - et comme il n'est donné de Le voir qu'au Ciel, car au ciel, il n'y a que des esprits que la sainteté aura rendus aptes à contempler Dieu

- cette vision est d'une telle puissance que seule notre nature faite à la ressemblance de Dieu peut la supporter, tout comme un fils peut toujours voir la puissance et la beauté de son père sans se sentir effrayé et abattu.

C'est au Ciel, au-delà de la vie humaine, que l'homme assume sa vraie ressemblance à Dieu, c'est alors qu'il peut Le fixer et accroître sa propre splendeur à la splendeur divine, sa béatitude en contemplant l'Amour qui vous aime.

Le Sang de mon Fils, en coulant, appela un cortège pourpré d'autre sang innocent.

Les pieds du Christ fouleraient corporellement l'âpre sol de la Palestine, rendu encore plus hostile à sa marche par la méchanceté de la volonté humaine qui alliait aux ronces et aux pierres du chemin sa rancœur, les embûches, la trahison et le crime.

Le Roi des Juifs et le Roi du monde n'a pas eu de doux et précieux tapis sous les pieds. Même au moment de son bref triomphe humain - si humain que, étant le fruit de l'exaltation de la foule pour le présumé roi des Juifs, pour celui qui redonnerait du lustre au peuple hébreux, tomba comme un coup de vent qui ne gonfle plus la voile et se mua en ouragan - même alors, Il n'eut que de pauvres vêtements et des branches d'olivier, hommage des pauvres, sous sa monture encore plus pauvre.

Mais ce que les humains ne voyaient pas, l'Homme-Dieu le voyait sur la Terre et Dieu le voyait au Ciel ; et lorsque mon Christ retourna au Ciel, après son martyre, pour recevoir l'étreinte du Père, ses pieds transpercés volèrent lestement sur un précieux tapis de pourpre vive qu'avaient laissé, comme un saint sillage allant de la Terre au Ciel, les premiers martyrs de mon Fils - les petits innocents - lorsqu'ils étaient tombés comme des javelles de blé, fauchées par le moissonneur, et comme des prés de bouquets de fleurs coupés à foin, empourprant de leur sang la voie du Ciel.

Toute rédemption a besoin de précurseurs qui la préparent. *Et non tant par la parole que par le sacrifice.* La Rédemption, désormais commencée, eut à son aube le sacrifice de l'innocence assassinée par la férocité, et à son midi le sacrifice de la pénitence tuée par la luxure pour qui la pénitence est un reproche.

Le Sang du Golgotha tomba entre ces deux sangs héroïques pour vous enseigner que c'est entre l'innocence et la pénitence que le Rédempteur se pose et que le Sang du Christ appelle votre sang à la gloire de la souffrance pour Le sanctifier et sanctifier le monde, par l'union de votre sang au Sang très saint de mon Fils. »

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE (Lc 2, 22-38)

1-194

Je vois partir d'une petite maison très modeste un couple de personnes. D'un petit escalier extérieur descend une très jeune mère avec, entre ses bras, un bébé dans un linge blanc.

Je reconnais, c'est notre Maman. C'est toujours elle, pâle et blonde, agile et si gentille en toutes ses démarches. Elle est vêtue de blanc, avec un manteau d'azur pâle qui l'enveloppe. Sur la tête un voile blanc. Elle porte son Bébé avec tant de précautions. Au pied du petit escalier, Joseph l'attend auprès d'un âne gris. Joseph est habillé de marron clair, aussi bien pour l'habit que pour le manteau. Il regarde Marie et lui sourit. Quand Marie arrive près de l'âne, Joseph se passe la bride sur le bras gauche, et prend pour un moment le Bébé qui dort tranquille pour permettre à Marie de mieux s'installer sur la selle. Puis, il lui rend Jésus et ils se mettent en marche.

Joseph marche à côté de Marie en tenant toujours la monture par la bride et en veillant qu'elle marche droit et sans trébucher. Marie tient Jésus sur son sein et, par crainte que le froid ne puisse Lui nuire, elle étend sur Lui un pli de son manteau. Ils parlent très peu, les deux époux, mais ils se sourient souvent.

La route qui n'est pas un modèle du genre, se déroule à travers une campagne que la saison a dépouillée. Ils rencontrent ou croisent quelque autre voyageur, mais c'est rare.

Puis voici des maisons qui se découvrent et des murs qui enserrent une ville. Les deux époux entrent par une porte, puis commence le parcours sur le pavé très disjoint de la ville. La marche devient beaucoup plus difficile, soit à cause du trafic qui fait arrêter l'âne à tout moment, soit parce que les pierres et les crevasses les interrompent, et Marie et l'Enfant sont dérangés par de continuelles secousses.

La route n'est pas plane ; elle monte bien que légèrement. Elle est étroite entre les hautes maisons aux rares fenêtres sur la rue et aux entrées aussi étroites que basses. En haut, le ciel se montre avec, de maison à maison ou de terrasse à terrasse, tant de morceaux d'azur. En bas sur la rue, il y a des gens qui crient et croisent d'autres personnes à pied ou à âne ou conduisant des ânes chargés ; d'autres sont en arrière avec une encombrante caravane de chameaux. À un certain endroit, une patrouille de légionnaires romains passe avec beaucoup de bruits de sabots et d'armes et disparaissent derrière une arcade qui enjambe une rue très étroite et pierreuse.

Joseph tourne à gauche et prend une rue plus large et plus belle. J'aperçois l'enceinte crénelée que je connais déjà tout au fond de la rue.

Marie descend de l'âne près de la porte où se trouve une sorte d'abri pour les ânes. Je dis "abri" parce que c'est une espèce de hangar ou mieux d'abri couvert jonché de paille avec des piquets munis d'anneaux pour attacher les quadrupèdes. Joseph donne quelque argent à un garçon qui est accouru, pour acheter un peu de foin et il tire un seau d'eau à un puits rudimentaire situé dans un coin, pour le donner à l'âne.

Puis, il rejoint Marie et ils entrent tous deux dans l'enceinte du Temple. Ils se dirigent d'abord vers un portique où se trouvent ces gens que Jésus fustigea plus tard vigoureusement : les marchands de tourterelles et d'agneaux et les changeurs. Joseph achète deux blanches colombes. Il ne change pas d'argent. On se rend compte qu'il a déjà ce qu'il faut.

Joseph et Marie se dirigent vers une porte latérale par laquelle on accède à huit marches, comme pour toutes les portes, en sorte que le cube du Temple est surélevé au-dessus du sol environnant. Cette porte a un grand hall comme les portes cochères de nos maisons en ville, pour en donner une idée, mais plus vaste et plus décoré. Là il y a à droite et à gauche deux sortes d'autels c'est-à-dire deux constructions rectangulaires dont au début je ne vois pas bien à quoi elles servent. On dirait des bassins peu profonds car l'intérieur est plus bas que le bord extérieur surélevé de quelques centimètres.

Je ne sais si c'est Joseph qui a appelé : voilà qu'un prêtre accourt. Marie offre les deux pauvres colombes et moi qui comprends leur sort, je détourne mon regard. J'observe les ornements du très lourd portail, du plafond et du hall. Il me semble pourtant voir, du coin de l'œil, que le prêtre asperge Marie avec de l'eau. Ce doit être de l'eau, car je ne vois pas de tache sur son habit. Puis, Marie, qui, en même temps que les colombes avait donné au prêtre une petite poignée de monnaie (j'avais oublié de le dire), entre avec Joseph dans le Temple proprement dit, accompagnée par le prêtre.

Je regarde de tous côtés. C'est un endroit très orné. Sculptures à têtes d'anges avec rameaux et ornements courent le long des colonnes, sur les murs et le plafond. Le jour pénètre par de longues et drôles de fenêtres, étroites, naturellement sans vitres et disposées obliquement sur le mur. Je suppose que c'est pour éviter qu'entrent les averses.

Marie s'introduit jusqu'à un certain endroit, puis s'arrête. À quelques mètres d'elle il y a d'autres marches et au-dessus une autre espèce d'autel au-delà duquel il y a une autre construction.

Je m'aperçois que je croyais être dans le Temple et au contraire j'étais dans les bâtiments qui entourent le Temple proprement dit, c'est-à-dire le Saint, et au-delà duquel il semble que personne, en dehors des prêtres, ne puisse entrer. Ce que je croyais être le Temple n'est donc qu'un vestibule fermé qui, des trois côtés, entoure le Temple où est renfermé le Tabernacle.

Marie offre le Bébé, qui s'est éveillé et tourne ses petits yeux innocents tout autour, vers le prêtre, avec le regard étonné des enfants de quelques jours. Ce dernier Le prend sur ses bras et Le soulève à bras tendus, le visage vers le Temple en se tenant contre une sorte d'autel qui est au-dessus des marches. La cérémonie est achevée. Le Bébé est rendu à sa Mère et le prêtre s'en va.

Il y a des gens, des curieux qui regardent. Parmi eux se dégage un petit vieux, courbé qui marche péniblement en s'appuyant sur une canne. Il doit être très vieux, je dirais plus qu'octogénaire. Il s'approche de Marie et lui demande de lui donner pour un instant le Bébé. Marie le satisfait en souriant.

C'est Siméon, j'avais toujours cru qu'il appartenait à la caste sacerdotale et au contraire, c'est un simple fidèle, à en juger du moins par son vêtement. Il prend l'Enfant, le baise. Jésus lui sourit avec la physionomie incertaine des nourrissons. Il semble qu'Il l'observe curieusement, parce que le petit vieux pleure et rit à la fois et les larmes font sur sa figure des dessins emperlés en s'insinuant entre les rides et retombant sur la barbe longue et blanche vers laquelle Jésus tend les mains. C'est Jésus, mais c'est toujours un petit bébé et, ce qui remue devant Lui, attire son attention et Lui donne des velléités de se saisir de la chose pour mieux voir ce que c'est. Marie et Joseph sourient ainsi que les personnes présentes qui louent la beauté du Bébé.

J'entends les paroles du saint vieillard :

« Maintenant, Souverain Maître, Tu peux, selon Ta Parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu Ton Salut, que Tu as préparé à la face de tous les peuples, Lumière pour éclairer les nations et Gloire de ton peuple Israël »

Son père et sa mère étaient dans l'étonnement de ce qui se disait de Lui. Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : « Vois ! Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; Il doit être un signe en butte à la contradiction, - et toi-même, une épée te transpercera l'âme !- afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs. »¹²

Je vois le regard étonné de Joseph, l'émotion de Marie, les réactions du petit groupe des personnes présentes, les unes étonnées et émues aux paroles du vieillard, les autres prises d'un fou rire. Parmi ces derniers se trouvent des hommes barbus et de hautains membres du Sanhédrin qui hochent la tête. Ils regardent Siméon avec une ironique pitié ; ils doivent penser que son grand âge lui a fait perdre la tête.

Le sourire de Marie s'éteint en une plus vive pâleur, lorsque Siméon lui annonce la douleur. Bien qu'elle *sache*, cette parole lui transperce l'âme. Marie s'approche davantage de Joseph pour trouver du réconfort ; elle serre passionnément son Enfant sur son sein et, comme une âme altérée, elle boit les paroles d'Anne qui, étant femme, a pitié de la souffrance de Marie et lui promet que l'Éternel adoucira l'heure de sa douleur en lui communiquant une force surnaturelle : « Femme, Celui qui a donné le Sauveur à son peuple ne manquera pas de te donner son ange pour soulager tes pleurs. L'aide du Seigneur n'a pas manqué aux grandes femmes d'Israël et tu es bien plus que

12 La Bible de Jérusalem.- Éditions du Cerf, 1986, p.1485

Judith (Jdt 15, 8-10) et que Yaël (Jg 4, 17-21). Notre Dieu te donnera un cœur d'or très pur pour résister à la mer de douleur par quoi tu seras la plus grande Femme de la création, la Mère. Et toi, Petit, souviens-toi de moi à l'heure de ta mission. »

ENSEIGNEMENTS QUI JAILLISSENT DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE

1-198

Jésus dit :

« Deux enseignements, qui conviennent à tous, se dégagent de la description que tu as donnée.

Premier enseignement : ce n'est pas au prêtre, plongé dans les rites et avec l'esprit absent, mais à un simple fidèle que se dévoile la vérité.

Le prêtre toujours en relation avec la Divinité, appliqué au soin de tout ce qui se rapporte à Dieu, consacré à tout ce qu'il y a de plus élevé pour un être de chair, aurait dû voir tout de suite quel était le petit Enfant qu'on venait offrir au Temple ce matin-là. Mais pour qu'il pût Le voir, il lui aurait fallu un esprit vivant. Pas uniquement l'habit qui recouvrait un esprit sinon mort, du moins endormi. L'Esprit de Dieu peut, s'il Le veut, tonner et secouer comme la foudre et le tremblement de terre, même l'esprit le plus fermé. Il le peut. Mais généralement comme Il est Esprit d'ordre comme est Ordre Dieu en toutes ses Personnes et en sa manière d'agir, Il se répand et parle, je ne dis pas là où Il rencontre un mérite suffisant pour recevoir son effusion - car alors il y en aurait bien peu qui auraient cette grâce et toi non plus ne jouirais pas de ses lumières - mais là où Il voit une suffisante "bonne volonté" pour attirer cette effusion.

Comment déploie-t-on cette bonne volonté ? Par une vie qui, dans la mesure du possible, vient toute de Dieu. Dans la foi, l'obéissance, la pureté, la charité, la générosité, la prière. *Pas dans les pratiques extérieures : dans la prière.* Il y a moins de différence entre la nuit et le jour qu'entre les pratiques et la prière. La prière *c'est une communion d'esprit avec Dieu* d'où on sort revigoré et décidé à être toujours plus de Dieu. La pratique extérieure est *une habitude* quelconque avec des buts divers mais toujours égoïstes. Elle vous laisse comme vous êtes ou même avec en plus un péché de mensonge et de paresse.

Siméon avait cette bonne volonté. La vie ne lui avait pas épargné les angoisses et les épreuves. Mais il n'avait pas perdu sa bonne volonté. Les vicissitudes des années n'avaient pas entamé ni ébranlé la foi qu'il avait dans le Seigneur, dans ses promesses et n'avaient pas interrompu sa bonne volonté d'être toujours plus digne de Dieu. Et Dieu, avant que les yeux de son serviteur fidèle ne se ferment à la lumière du soleil et en attendant de s'ouvrir au Soleil de Dieu, rayonnant des Cieux ouverts à mon ascension après le Martyre, Dieu lui envoya un rayon de son Esprit qui le dirigea vers le Temple pour voir la Lumière même, venue au monde.

"Conduit par l'Esprit-Saint" dit l'Évangile. Oh ! si les hommes savaient quel Ami parfait est l'Esprit-Saint ! Quel Guide ! Quel Maître ! S'ils L'aimaient et invoquaient cet Amour de la Très Sainte Trinité, cette Lumière de la Lumière, ce Feu du Feu, cette Intelligence, cette Sagesse ! Combien ils seraient plus instruits de ce qu'il est nécessaire de savoir !

Vois, Marie ; voyez mes fils. Siméon a attendu toute une longue vie avant de "voir la Lumière", avant de savoir accomplie la promesse de Dieu. Mais il n'a jamais douté. Il ne s'est jamais dit : "C'est inutile que je persévère dans l'espérance et la prière". Il a persévéré. Il a obtenu de "voir" ce que ne voient pas le prêtre et les membres du Sanhédrin orgueilleux et aveuglés : le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur, en ce corps

d'enfant qui lui donnait tiédeur et sourires. Il a eu le sourire de Dieu, première récompense de sa vie honnête et pieuse, à travers mes lèvres de Bébé.

Deuxième leçon : les paroles d'Anne. Elle aussi prophétesse voit en Moi, Nouveau-Né, le Messie. Et cela lui est naturel, étant donné son don prophétique. Mais, écoute, écoutez ce que, poussée par la foi et la charité, elle dit à ma Mère. Faites-en une lumière pour votre esprit qui tremble en ce temps de ténèbres, en cette Fête de la Lumière. » [...]

« IL FAUT SAVOIR LIRE L'ÉVANGILE »

1943-526

Marie dit :

« En parlant de la présentation au Temple, Luc écrit que "le père et la mère s'émerveillaient des choses qu'on disait de l'Enfant"(Lc 2, 33).

Émerveillement différent des deux époux. Moi, à qui l'Esprit avait révélé tout l'avenir, je m'émerveillais surnaturellement en adorant la volonté du Seigneur qui se revêtait de chair pour racheter les humains et qui se révélait aux vivants de l'esprit. Je m'émerveillais une fois de plus que Dieu m'eût choisie, son humble servante, pour être la Mère de la Volonté incarnée. Joseph s'émerveillait *aussi humainement* puisqu'il ne savait rien en dehors de ce que les Écritures lui avaient dit et l'Ange révélé. Moi, je me taisais.

Les secrets du Très-Haut étaient comme déposés dans l'Arche enfermée dans le Saint des Saints, et moi seule, Prêtresse suprême, les connaissais, et la Gloire de Dieu les voilait aux yeux des humains de son insoutenable splendeur. C'étaient des abîmes de splendeur et seul l'œil virginal qui avait reçu le baiser de l'Esprit de Dieu pouvait les fixer. Voilà pourquoi, moi autant que Joseph, nous étions si émerveillés. De façon différente, mais également émerveillés.

Il faut interpréter de la même façon l'autre passage de Luc : "Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur avait dit" (2, 50).

Moi, je compris. Je savais même avant et, si le Père permit mon angoisse de mère, Il ne me voila pas la signification sublime des paroles de mon Fils. Notre famille ne connut pas de défauts, dans aucun domaine et pour aucune raison. Nous nous aimâmes, saintement soucieux d'une seule chose : du Fils.

Oh ! Jésus rendit, à l'heure de la mort, comme Lui seul pouvait le faire, chaque réconfort à mon Joseph, en souvenir de tout ce qu'il avait obtenu de la part de ce Juste. Jésus est le modèle des enfants, tout comme Joseph est celui des maris. J'ai eu beaucoup de souffrance du monde et pour le monde. *Mais mon saint Fils et mon juste Conjoint ne me causèrent pas d'autres larmes qui ne fussent celles de leur douleur.*

Quand Joseph ne fut plus à mes côtés et que je fus la première autorité terrestre de mon Fils, je ne fis pas semblant de ne pas comprendre en me taisant. *Personne ne se serait plus senti mortifié de se voir dépassé en compréhension, et à Cana, je parlai : "Faites ce qu'Il vous dira", dis-je, car je savais que Jésus ne me refuse rien et que derrière ses paroles réservées, il y avait déjà le premier miracle que j'ai suscité et que mon Fils m'a offert, telle une rose blanche qui s'ouvre la première sur un rosier au printemps.*

Il faut savoir lire l'Évangile, Maria. Les humains ne savent pas le lire. Je guiderai ta main et je te l'expliquerai aux endroits où Jésus ne te l'explique pas. Je suis votre Maman à tous deux. Je veux que ma petite fille connaisse son très doux Jésus, notre Jésus, comme peu Le connaissent.

Plus tu Le connaîtras et plus tu L'aimeras. Plus tu L'aimeras et plus tu me rendras heureuse. »

« JE SUIS LA VIERGE DE L'ATTENTE »

1943-516

Marie dit :

« Ne te laisse pas abattre par la pensée que tu m'aimais si peu. Tu n'es pas la seule. Mais je suis la Maman et je comprends et pardonne. Ce sont là les lacunes de ceux qui sont encore imparfaits. Je n'en aime pas moins parce qu'on m'aime peu. Il me suffit qu'au moins vous aimiez mon Fils, et tu L'aimais beaucoup quand tu ne m'aimais encore que peu.

Je te ferai remarquer un fait dans ma vie de Mère de Dieu qui échappe à beaucoup de personnes et qui est un indice sûr des rapports futurs entre moi et ceux que mon Jésus a rachetés.

Lorsque les bergers vinrent à la grotte, ils n'avaient d'yeux et d'expressions d'amour que pour mon Enfant. Joseph et moi étions pour eux des personnages secondaires. Au pied de la misérable litière où Il dormait, lors qu'Il ne dormait pas sur mes genoux, ils déposèrent leurs dons et leurs tendresses. Et je ne regrettais pas qu'on ne me fît pas de louanges comme à la plante qui avait mis au monde la Fleur du Ciel. Il me suffisait qu'on aimât mon Enfant, et qu'on L'aimât beaucoup. Ils seraient si nombreux à Le haïr ensuite !

Parmi ceux qui assistèrent au rite toujours nouveau de la présentation au Temple, personne n'eut une pensée pour moi. Ils regardaient mon trésor et Le louangeaient pour sa beauté surhumaine. Mais ils ne faisaient aucune louange autre qu'humaine à sa Maman. Seuls les saints me reconnurent pour ce que j'étais, et Élisabeth, Siméon et Anne virent en moi la Mère du Sauveur, me faisant par cette reconnaissance la plus sublime des louanges. *Les premiers étaient "bons", ces trois personnes étaient "saintes".*

L'Esprit Saint opère dans le cœur des saints et leur donne des lumières de connaissance surnaturelle. L'Esprit Saint éclaire les cœurs des saints pour qu'ils me voient. Me voir dans la lumière de Dieu signifie m'aimer en vérité. Mon Fils très saint agit par Lui-même pour vous attirer à son amour. Moi, je vous aime et j'attends en priant pour vous.

Je suis la Vierge de l'attente. Dès mon âge le plus tendre, j'ai attendu l'Attendu des peuples. Je suis la Co-Rédemptrice qui attend le moment de mourir au pied de la croix pour vous donner la vie. Je suis la Mère qui attend votre véritable amour, non pas le culte superficiel qui se limite à beaucoup de paroles. Prier ne signifie pas dire beaucoup de prières. *Cela signifie aimer. Cela signifie faire parler son propre cœur.*

Je suis la Silencieuse. Nouvelle Ève, je vous enseigne le silence. *C'est par la parole que la Séduction entra en Ève. C'est par mon silence que la Rédemption entra dans le monde. Apprenez de moi la vertu du silence, car dans le silence extérieur, le cœur parle à Dieu et Dieu au cœur.* Mon silence n'était pas le silence inerte d'une âme morte. Il était au contraire une œuvre très active sur le plan spirituel.

Lorsque mon Enfant était dans mes bras, j'ai dit pour Lui l'offrande au Père, pour Lui qui ne savait pas parler, car Il n'était qu'un nouveau-né qui savait uniquement vagir - mon Fils Dieu, la Voix du Père, la Parole du Père, s'étant anéanti par amour jusqu'à n'être qu'un bébé vagissant d'une voix de petit agneau. Le premier "Notre Père", c'est moi qui l'ai dit dans la grotte froide de Bethléem, soulevant dans mes bras mon Agneau venu au monde pour être tué et pour donner vie aux morts dans l'âme. C'est moi qui, la première, dis en pleurant le "*Fiat voluntas tua*". Et sais-tu ce que ça veut dire pour la Mère de dire ces mots à l'Éternel ?

Maintenant, quand je vois que, par amour pour mon Fils, une créature accomplit la volonté divine, qui est avant tout volonté d'amour, j'annule sa dette envers moi et j'aug-

mente mon amour pour elle. Jésus me l'amène ensuite. Je laisse à mon Jésus le soin de me faire aimer. *Là où Il est, l'Esprit de Dieu est aussi. Et là où est l'Esprit, sont le Savoir et la Lumière.* Il est donc inévitable que vous soyez aussi instruits dans l'amour pour moi.

Puis, quand vous arrivez à m'aimer, en vérité, alors je viens. Et ma venue est toujours la joie et le salut. »

« VIERGE SILENCIEUSE, VIERGE LUMINEUSE ET

1943-519

MÈRE DE LA LUMIÈRE, ELLE L'ÉTAIT ET ELLE L'EST »

Jésus dit :

« Ma Mère t'a parlé de l'ombre qui l'enveloppa en tant que Mère de Dieu. Ceci ne s'oppose pas à ce que j'ai dit il y a quelques jours.

Si tout le monde remarquait quelque chose de spécial dans ce couple qui passait pauvrement par les routes bondées, comme une lumière et un parfum, cela n'éclairait pas leur cécité et ne parlait pas à leur surdité d'esprit. C'était semblable à la perception du soleil que quelqu'un a sur la tête à travers des bandes opaques, sans vraiment le voir, et à celle d'un bruit lointain qui parvient à peine au tympan comme un souffle d'air que brise un son si ténu que ce n'est plus un mot.

Ma Mère s'est appelée la "Silencieuse". Il faudrait ajouter beaucoup d'attributs à ses litanies et il y aurait beaucoup à méditer sur ces attributs. Vierge silencieuse, Vierge lumineuse et Mère de la Lumière elle l'était et l'est.

Elle a soulevé, avec une extrême réticence, quelques voiles à mes évangélistes, mais uniquement pour les choses que, dans son savoir surnaturel, elle jugeait utiles à mon intérêt. En ce qui la concerne, silence absolu. Elle gardait tout dans son cœur, comme l'affirme Luc, et de son cœur, elle tira des souvenirs pour ses chers comme des perles d'un coffre.

Il ne faut donc pas s'étonner que les gens dans la foule ne pussent pas comprendre, tout en étant sanctifiés par le passage de ma Mère. Ils n'étaient pas, comme elle a dit, des saints. Plus ou moins bons, ils avaient Dieu loin de leur cœur, et là où Dieu n'est pas, il n'y a pas de lumière.

Il ne faut pas s'étonner non plus que Dieu ait protégé la Bénie sous le voile d'une vie en apparence ordinaire. *Dieu n'aime pas ce qu'aiment les humains : les célébrations et encore moins les auto-célébrations humaines.* Il se drape de réserve et en enveloppe ses biens-aimés. Le monde est profanateur et Satan est d'autant plus rusé qu'il est vaincu. Dieu préserve des curiosités baveuses et des pièges empoisonnés ses créatures les plus chères et Lui-même en elles, puisqu'Il prend grand soin de ses instruments, voulant d'eux l'accomplissement de leur mission. Il révèle la vérité cachée seulement aux "Saints".

Et il ne faut pas s'étonner que Marie, après ma naissance, apparût encore plus comme une femme ordinaire : une jeune mère, rien d'autre. Comme l'encensoir dont était sortie l'Hostie très sainte, elle était maintenant la Toute Sainte pour elle-même, mais elle ne portait plus le Saint des saints. Et si l'on songe au fait que le Saint des saints, au moment où Il racheta avec une éternelle souveraineté la Terre et ses vivants, ses défunts et ses futurs habitants, apparut aux yeux du monde comme un malfauteur torturé pour ses méfaits, il est logique que sa Mère, du moment où elle devint Co-Rédemptrice et qu'elle participa donc au rachat de la Terre, apparût comme une simple, pauvre femme.

Le temps lumineux pendant lequel Je me suis formé en elle, s'était écoulé et la splendeur de la joie, qui en cette nuit avait rempli le cœur de Marie, la grotte et les Cieux, s'atténua à l'aube du jour où commença à se lever le soleil de la rédemption, soleil teinté de sang, composé de douleur infinie. L'aurore trouva Marie déjà plongée dans la pensée des tourments à venir. L'offrande avait déjà été faite en mon nom et les deux phrases plus chrétiennes de la Terre s'étaient nouées l'une à l'autre pour former une chaîne et étrangler le Mal : "Voici la servante du Seigneur" et "Seigneur, que Ta volonté soit faite".

Saintes lèvres, lèvres bénies de ma Mère, qui avez prêté à ma nullité d'enfant le son virginal des paroles parfaites ! Le Ciel se pencha sur son "oui" héroïque, répété lorsque la maternité le rendait doublement héroïque, et vénéra en elle la Martyre rédemptrice. Comme un collier, auquel s'ajoute de jour en jour une perle, la suite des jours douloureux de Marie commença. À la fin, il y eut le Golgotha.

C'est pour cette longue douleur que Je vous dis : "Aimez-la". Je vous bénis quand vous M'aimez. Mais pour l'amour que vous donnez à ma Mère, Je vous prépare une demeure plus resplendissante au Ciel »

LA BERCEUSE DE LA VIERGE

1-201

J'étais encore dans les nuées du sommeil quand j'ai entendu une voix très pure qui chantait doucement une lente berceuse. On aurait dit, une berceuse de Noël. (...) C'était la Maman qui chantait et Elle s'est mise à chanter plus fort, après m'avoir dit : « Moi aussi, je te salue. Viens et sois heureuse ! »

Et je l'ai vue, dans la maison de Bethléem, dans la pièce qu'elle occupait, en train de bercer Jésus pour L'endormir. Dans la pièce il y avait le métier à tisser de Marie et des travaux de couture. Marie paraissait avoir suspendu son travail, pour donner le sein au Bébé, changer ses langes ou plutôt ses draps car c'était déjà un bébé de quelques mois, six mois, huit au plus dirais-je. Elle comptait reprendre le travail quand l'Enfant serait endormi.

C'était vers le soir. Le crépuscule déjà tout à fait avancé avait laissé le ciel tranquille parsemé de flocons d'or. Des troupeaux revenaient à leur parc, broutant les dernières herbes d'un pré fleuri et bêlaient en levant le museau.

Le Bébé tardait à s'endormir. Il paraissait un peu agité comme s'Il était agacé par ses dents ou quelque "bobo" de l'enfance.

« Petits nuages dorés, qui ressemblent aux troupeaux du Seigneur. Sur le pré tout en fleurs un autre troupeau est là qui regarde. Mais si j'avais tous les troupeaux qui sont sur la terre, le petit agneau qui m'est le plus cher, ce serait toujours Toi. *Dors, dors, dors... Et ne pleure plus...*

Mille étoiles reluisantes sont là, dans le ciel et regardent. Tes suaves pupilles, oh ! ne les fais plus pleurer. Tes yeux de saphir sont les étoiles de mon cœur. Tes pleurs sont ma douleur ! Oh ! ne pleure plus. *Dors, dors, dors, dors... Et ne pleure plus...*

Tous les anges resplendissants, qui sont dans le Paradis, font une couronne pour Toi innocent, pour se réjouir de ton visage. Mais Tu pleures et Tu veux ta Maman. Tu veux la Maman, Maman, Ma..., qui est ici autour de Toi pour Te dire "dodo". Dodo, dodo, dodo, do... *Dors, dors, dors, dors... Et ne pleure plus...*

Voici le ciel qui est tout rose, c'est l'aurore qui revient, et la Maman ne repose pas encore pour ne pas Te faire pleurer. Réveillé Tu diras : "Maman" ! "Mon Fils" répondrai-je, et Te baisant, c'est l'amour et la vie que je Te donnerai avec le lait. *Dors, dors, dors, dors... Et ne pleure plus....*

Tu ne peux rester sans ta Maman, pas même si Tu rêvais le Ciel. Viens, viens ! Sous mon voile je Te ferai dormir. Ma poitrine ton oreiller, et mes bras ton berceau. Ne crains rien ! Car je suis près de Toi. *Dors, dors, dors, dors... Et ne pleure plus...*

Moi, je serais toujours avec Toi. Tu es la vie de mon cœur. Il dort... on Le dirait une fleur, posée sur le sein. Il dort... Faites tout doucement ! C'est que... peut-être Il voit Le Père Saint... Cette vision essuie les pleurs de mon doux Jésus... *Il dort, Il dort, Il dort, Il dort et ne pleure plus...»*

Dire la grâce de cette scène est impossible. Ce n'est qu'une mère qui berce un bébé. Mais *quelle* Mère et *quel* Bébé ! On peut donc penser quelle grâce, quel amour, quelle pureté, et quel Ciel se trouvent dans cette petite, grande, délicieuse scène dont le souvenir me réjouit et dont il reste, pour en confirmer la réalité, l'air que je me répète pour vous le faire entendre à vous aussi. Mais je n'ai pas, moi la voix d'argent très pur de Marie, la voix *virginale* de la Vierge !... Et je semblerai un méchant accordéon. N'importe. Je ferai comme je pourrai. Quelle belle pastorale que ce serait pour la chanter autour de la Crèche de Noël !

La Maman balançait d'abord lentement le berceau de bois. Puis voyant que Jésus ne s'apaisait pas, elle L'a pris sur ses genoux assise près de la fenêtre ouverte, à côté du berceau, et Le balançant doucement au rythme du chant, elle a répété la berceuse deux fois jusqu'à ce que le petit Jésus ait fermé les yeux, tourné sa petite tête vers le sein maternel et se soit endormi ainsi, son petit visage enfoui dans la chaleur de son sein, une main appuyée sur la poitrine maternelle près de sa joue rosée et l'autre abandonnée sur le sein. Le voile de Marie couvrait sa Sainte Petite Créature. Puis Marie s'est levée avec des précautions infinies et a déposé son Jésus dans le berceau. Elle L'a couvert de linges légers, a étendu un voile pour Le garder des mouches et de l'air et elle est restée à contempler son Trésor endormi.

Elle avait une main sur le cœur, l'autre encore appuyée au berceau toute prête à Le bercer si l'Enfant menaçait de se réveiller et elle souriait, radieuse, un peu penchée sur le berceau pendant que l'ombre et le silence descendaient sur la terre et envahissaient la petite chambre virginale.

Quelle paix ! Quelle beauté ! J'en suis ravie !

LA VIE EST FAITE DE CHOSES ORDINAIRES

1943-42

Jésus dit encore :

« Ne juge rien comme étant méprisable en ce qui a trait au surnaturel. La vie est faite de choses ordinaires, mais qui deviennent sublimes lorsqu'elles sont revêtues d'amour. Ma Mère fut aussi noble et digne de l'admiration des anges dans l'instant de son "Fiat" que lorsqu'elle se consacrait à ses humbles tâches de femme, lorsque, quittant la contemplation des plus hauts mystères et la méditation sur la douleur qui allait la blesser à travers son Enfant, elle lavait mes linges avec amour, elle cuisinait, avec amour, les repas de son époux, elle rangeait la maison avec amour, elle écoutait, avec amour, les besoins de ses voisins. »

« JE N'AI ÉTÉ QU'UN INSTRUMENT »

1943-533

Marie dit : [...]

« Luc raconte que, pendant que Jésus parlait, une femme dit : "Bienheureux le sein qui T'a porté et les mamelles que Tu as sucées". Ce à quoi mon Fils répondit : "Bienheureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent".

Être Mère de Jésus fut une grâce dont je n'avais pas le droit de me glorifier. Parmi les millions et millions d'âmes créées par le Père, par un insondable décret, Il choisit la mienne pour qu'elle soit sans tache. L'Éternel ne veut pas que je m'humilie au Ciel, car Il m'a faite Reine dans l'heureux instant où, ayant quitté la Terre, j'ai été enveloppée de l'étreinte de mon Fils, ce dont j'avais la nostalgie aiguë au temps où j'étais séparée de Lui et un désir qui me consumait comme une lampe qui brûle. Mais s'Il le permettait, je resterais éternellement prostrée devant sa Splendeur pour humilier tout mon être devant Lui, en souvenir de son décret de bienveillance qui m'a donné une âme baptisée avant toutes les âmes, non avec l'eau et le sel, mais avec le feu de son Amour.

Le fait que je L'avais allaité ne pouvait pas plus faire monter en moi des flambées d'orgueil. Il aurait bien pu venir sur Terre et être Évangéliste et Rédempteur sans abaisser sa Divinité incarnée aux besoins naturels d'un nouveau-né. Tout comme Il monta au Ciel après sa mission, Il pouvait descendre du Ciel pour la commencer déjà doté d'un corps adulte et parfait, nécessaire à votre lourdeur d'êtres charnels. Mon Seigneur et Fils peut tout, et je n'ai été qu'un instrument pour vous rendre plus compréhensible et plus persuasive la réelle Incarnation de Dieu, Esprit très pur, dans la forme de Jésus Christ, fils de Marie de Nazareth.» [...]

L'ADORATION DES TROIS MAGES (Mt 2, 1-11)

1-203

Je vois Bethléem, petite et toute blanche, rassemblée comme une couvée de poussins sous la lumière des étoiles. Deux rues principales s'y coupent à angle droit, l'une venant d'au-delà du pays, c'est la route principale qui continue au delà de la ville, et l'autre qui coupe la ville dans toute sa largeur mais ne va pas plus loin. D'autres petites rues découpent ce petit pays, sans la moindre trace d'un plan d'ensemble comme nous le concevons, mais s'adaptant au terrain qui est à plusieurs niveaux, et aux maisons qui se distribuent ça et là selon les accidents du sol et les caprices des constructeurs. Tournées les unes à droite, les autres à gauche, d'autres de biais par rapport à la rue qui les borde, elles l'obligent à se présenter comme un ruban qui se déroule avec des sinuosités au lieu d'être un chemin rectiligne qui va d'un endroit à l'autre sans déviation. De temps en temps il y a une petite place, soit pour un marché, soit pour une fontaine, soit parce que, à cause des constructions qui se dressent au hasard, elle est restée une portion de travers où l'on ne peut plus rien construire.

À l'endroit où il me semble que je dois particulièrement m'arrêter, il y a précisément une de ces petites places irrégulières. Elle devrait être carrée ou au moins rectangulaire. Elle s'amène comme un trapèze si bizarre qu'on dirait un triangle acutangle dévié au sommet. Le côté le plus long, la base du triangle, est un bâtiment large et bas, le plus large du pays. Du dehors, c'est une haute muraille lisse et nue sur laquelle s'ouvrent à peine deux portes cochères maintenant bien closes. À l'intérieur, au contraire, sur toute une cour carrée il y a de nombreuses fenêtres au premier étage, pendant qu'au rez-de-chaussée on voit des portiques qui entourent des cours jonchées de paille et de débris avec des vasques pour abreuver chevaux et autres animaux. Aux rustiques colonnes des portiques il y a des anneaux pour attacher les animaux et, sur un côté, un vaste hangar pour abriter les troupeaux et les montures. Je comprends qu'il s'agit de l'auberge de Bethléem.

Sur deux autres côtés de même longueur il y a des maisons et des maisonnettes les unes précédées d'un jardinet, d'autres non, parce que parmi elles il y en a qui ont la façade sur la place et d'autres à l'arrière. Sur l'autre côté plus étroit, en face le cara-

vansérail, il y a une unique maisonnette avec un petit escalier extérieur qui donne accès au milieu de la façade aux chambres du premier étage. Elles sont toutes fermées car il fait nuit. Il n'y a personne dans les rues à cause de l'heure.

Je vois qu'augmente la clarté nocturne qui tombe d'un ciel constellé d'étoiles si belles dans le ciel d'Orient, si vivantes et si grandes qu'elles paraissent toutes proches et qu'il serait facile de les rejoindre et de les toucher, ces fleurs qui brillent sur le velours du firmament. Je lève les yeux pour me rendre compte de la source de cette croissance de lumière. Une étoile de grandeur inhabituelle, comme une petite lune, s'avance dans le ciel de Bethléem. Les autres semblent s'éclipser et lui donner passage, comme des suivantes au service de la reine, tant son éclat les surpasse et les fait disparaître. Du globe qui semble un énorme et clair saphir éclairé de l'intérieur par un soleil, part un sillage lumineux dans lequel, à la prédominance du clair saphir se fondent les blonds des topazes, les verts des émeraudes, la lueur opalescente des opales, les clartés sanguines des rubis et les doux scintillements des améthystes. Toutes les pierres précieuses de la terre sont dans ce sillage qui parcourt le ciel d'un mouvement rapide et ondulant comme s'il était vivant. Mais la couleur qui domine, c'est cette couleur qui semble pleuvoir du globe de l'étoile : la paradisiaque couleur de pâle saphir qui descend pour colorer d'argent azuré les maisons, les rues, le sol de Bethléem, berceau du Sauveur.

Ce n'est plus la pauvre cité, qui pour nous ne serait qu'une agglomération rurale. C'est une fantastique cité de contes de fées où tout est d'argent. L'eau des fontaines et des vasques est comme du diamant liquide.

Avec la splendeur d'un plus vif éclat, l'étoile s'arrête au-dessus de la petite maison qui se trouve sur le côté étroit de la petite place. Ni ses habitants, ni ceux de Bethléem ne la voient parce qu'ils dorment dans les maisons fermées. Cependant l'étoile accélère les palpitations de sa lumière, et sa queue vibre et se balance davantage en décrivant des demi-cercles dans le ciel qui s'éclaire tout entier par l'effet de ce filet d'astres qu'elle entraîne, de ce filet de pierres précieuses qui resplendent de mille couleurs sur les autres étoiles comme pour leur communiquer une parole joyeuse.

La petite maison est toute baignée de ce feu liquide de perles. Le toit de la petite terrasse, le petit escalier de pierre sombre, la petite porte, tout est un bloc de pur argent saupoudré d'une poussière de diamants et de perles. Nul palais de roi n'a eu, ni n'aura un perron semblable à celui-ci fait pour recevoir les pas des anges, pour servir à la Mère qui est la Mère de Dieu. Ses petits pieds de Vierge Immaculée peuvent se poser sur cette éclatante blancheur, ses petits pieds destinés à se poser sur les degrés du trône de Dieu.

Mais la Vierge ne sait rien de cette féerie. Elle veille près du berceau du Fils et prie. En son âme elle possède des splendeurs qui surpassent celles dont l'étoile embellit les choses.

De la rue principale s'avance un défilé : chevaux harnachés et d'autres conduits à la main, dromadaires et chameaux, les uns montés, les autres chargés. Le son des sabots fait un bruit d'eau qui ruisselle, en les heurtant, sur les pierres d'un torrent. Arrivés sur la place, tous s'arrêtent. Le défilé, sous le rayonnement de l'étoile, est d'une splendeur fantastique. Les ornements des très riches montures, les habits des cavaliers, les visages, les bagages, tout resplendit ravivant et unissant le propre éclat des métaux, des cuirs, des soies, des gemmes, des pelages, à la clarté de l'étoile. Les yeux rayonnent et les bouches sourient parce qu'une autre splendeur s'est allumée en leur cœur : celle d'une joie surnaturelle.

Pendant que les serviteurs se dirigent vers le caravansérail avec les animaux, trois personnages de la caravane descendent de leurs respectives montures qu'un serviteur conduit ailleurs et se dirigent à pied vers la maison. Là, ils se prosternent, front contre terre, baisant la poussière. Ce sont trois personnages puissants comme l'indiquent leurs très riches habits. L'un, de peau très foncée, à peine descendu d'un chameau s'enveloppe tout entier dans un magnifique vêtement de soie blanche. Son front est ceint d'un cercle de métal précieux et il a à la taille une riche ceinture d'où pendent un poignard ou une épée dont la garde est ornée de gemmes. Les deux autres, descendus de deux magnifiques chevaux, sont vêtus l'un d'une étoffe rayée très belle où domine la couleur jaune. Cet habit est fait comme un long domino garni d'un capuchon et d'un cordon qui semblent faits tout d'une pièce en filigrane d'or tant ils sont ornés de broderie d'or. Le troisième porte une chemise de soie bouffante qui sort d'un large et long pantalon serré aux pieds. Il est enveloppé dans un châle très fin, véritable jardin fleuri tant sont vives les couleurs dont il est orné tout entier. Sur la tête un turban retenu par une chaînette ornée de chatons de diamants.

Après avoir vénéré la maison où réside le Sauveur, ils se relèvent et se rendent au caravansérail où les serviteurs ont frappé et fait ouvrir.

Ici s'arrête la vision.

Elle reprend trois heures plus tard.

Voilà le jour. Un beau soleil resplendit dans un ciel d'après-midi. Un serviteur des trois mages traverse la place et monte le petit escalier de la maisonnette. Il rentre. Il sort. Il retourne à l'auberge.

Les trois Mages sortent, suivis chacun de son propre serviteur. Ils traversent la place. Les rares passants se retournent pour regarder les majestueux personnages qui passent très lentement avec solennité. Entre la venue du serviteur et celle des trois, il s'est passé un bon quart d'heure ce qui a donné aux habitants de la maisonnette le temps de se préparer à recevoir les hôtes.

Ceux-ci sont encore plus richement vêtus que le soir précédent. Les soies resplendent, les gemmes brillent, un grand panache de plumes de grand prix parsemé d'écaillés encore plus précieuses, étincelle sur la tête de celui qui porte le turban.

L'un des serviteurs porte un coffre tout orné de marqueteries dont les garnitures métalliques sont en or buriné. Le second porte une coupe d'un travail très fin, couvert par un couvercle tout en or ciselé. Le troisième une sorte d'amphore large et basse, en or également, avec une fermeture en forme de pyramide qui à son sommet, porte un brillant. Ces objets doivent être lourds, car les serviteurs ont peine à les porter, spécialement celui qui est chargé du coffre.

Les trois montent l'escalier et entrent. Ils pénètrent dans une pièce qui va de la route à l'arrière de la maison. On aperçoit le jardinet par derrière à travers une fenêtre ouverte au soleil. Des portes s'ouvrent dans les deux autres murs, d'où regardent les propriétaires de la maison : un homme, une femme et trois ou quatre enfants entre deux âges.

Marie est assise avec l'Enfant sur son sein et Joseph debout à côté. Mais elle se lève aussi et s'incline quand elle voit entrer les trois Mages. Elle est toute vêtue de blanc. Si belle dans son simple habit blanc qui la couvre de la base du cou aux pieds, des épaules aux poignets délicats, si belle avec la tête couronnée de tresses blondes, en son visage que l'émotion couvre d'un rose plus vif, en ses yeux qui sourient avec douceur, avec une bouche qui s'ouvre pour saluer : « Dieu soit avec vous. » Les trois Mages en restent un instant interdits. Puis ils s'avancent, se prosternent à ses pieds et la prient de s'asseoir.

Eux non, ils ne s'assoient pas malgré l'invitation de Marie. Ils restent à genoux appuyés sur leurs talons. En arrière et à genoux aussi, sont les trois serviteurs. Ils sont tout de suite derrière le seuil. Ils ont posé devant eux les trois objets qu'ils portaient et ils attendent.

Les trois Sages contemplent le Bébé. Il me paraît avoir de neuf mois à un an tant il est éveillé et robuste. Il repose sur le sein de sa Mère. Il sourit et jase avec une voix de petit oiseau. Il est tout vêtu de blanc, comme la Maman, avec des sandalettes minuscules aux pieds. Un petit vêtement très simple : une tunicelle d'où sortent les petits pieds remuants, les mains grassouillettes qui voudraient tout saisir, et surtout le très joli petit visage où brillent les yeux d'azur foncé, et la bouche qui fait des fossettes des deux côtés quand il rit et découvre ses premières petites dents. Les petites boucles de cheveux semblent une poussière d'or tant ils sont brillants et vaporeux.

Le plus âgé des Sages parle au nom de tous. Il explique à Marie qu'ils ont vu, une nuit du mois de décembre précédent une nouvelle étoile qui s'est allumée dans le ciel avec une inhabituelle splendeur. Jamais les cartes célestes n'avaient porté cet astre ou ne l'avaient signalé. Son nom était inconnu. Elle n'avait pas de nom. Née du sein de Dieu, elle avait fleuri pour dire aux hommes une vérité bénie, un secret de Dieu. Mais les hommes n'en avaient pas fait cas, car leurs âmes étaient plongées dans la boue. Ils ne levaient pas leurs regards vers Dieu et ne savaient pas lire les paroles qu'il trace - qu'il en soit éternellement béni - avec les astres de feu sur la voûte des cieux.

Eux l'avaient vue et s'étaient efforcés de comprendre sa voix. Renonçant de bon cœur au peu de sommeil qu'ils accordaient à leurs membres, oubliant de manger, ils s'étaient plongés dans l'étude du Zodiaque. Et les conjonctions des astres, le temps, la saison, les calculs des anciens temps et des combinaisons astronomiques leur avaient dit le nom et le secret de l'étoile. Son nom : "Messie". Son secret : "Être le Messie venu au monde". Et ils étaient partis pour L'adorer chacun à l'insu des autres. Traversant monts et déserts, vallées et fleuves, voyageant de nuit, ils étaient venus vers la Palestine car l'étoile allait dans cette direction. Et chacun, des trois points différents de la terre, s'en allait vers cette direction, et ils s'étaient trouvés ensuite ensemble au-delà de la Mer Morte. La volonté de Dieu les avait réunis là, et ensemble ils étaient allés de l'avant se comprenant, bien que chacun parlât sa langue propre, comprenant et pouvant parler les langues des pays traversés par un miracle de l'Éternel.

Ensemble ils étaient allés à Jérusalem parce que le Messie devait être le Roi de Jérusalem, le roi des Juifs. Mais l'étoile s'était cachée sur le ciel de cette ville. Ils avaient senti leurs cœurs se briser de douleur et s'étaient examinés pour savoir s'ils avaient démérité de Dieu. Mais s'étant rassurés la conscience, ils étaient allés trouver le roi Hérode pour lui demander dans quel palais était né le Roi des Juifs qu'ils étaient venus adorer. Le roi, ayant réuni les princes des prêtres et les scribes, leur avait demandé où pouvait naître le Messie et ils avaient répondu : "À Bethléem de Juda".

"Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le moindre des clans de Juda ; car de toi sortira un Chef qui sera Pasteur de mon peuple Israël."(Mi 5,1)¹³

Ils étaient venus vers Bethléem et l'étoile était réapparue à leurs yeux, elle avait quitté la Cité Sainte et le soir précédent, avait augmenté de splendeurs. Le ciel était tout embrasé. Puis, l'étoile s'était arrêtée, rassemblant la lumière des autres étoiles en son rayonnement, au-dessus de cette maison. Ils avaient compris que c'était là que se trouvait le Divin Né. Maintenant ils L'adoraient, offrant leurs pauvres cadeaux et, par-dessus tout, leur cœur qui n'avait jamais cessé de bénir Dieu pour la grâce qu'il leur

13 La Bible de Jérusalem.- Éditions du Cerf, 1986, p.1416

avait accordée et d'aimer son Fils dont ils voyaient la sainte Humanité. Ensuite ils retourneraient rendre compte au roi Hérode parce que lui aussi désirait L'adorer.

« Voici à la fois, l'or qu'il convient à un roi de posséder, voici l'encens comme il convient à un Dieu , et voici, ô Mère, voici la myrrhe parce que ton Enfant Né qui est Dieu, est aussi un Homme et dans sa chair et sa vie d'homme Il connaîtra l'amertume et la loi inévitable de la mort. Notre amour voudrait ne pas les dire, ces paroles et penser que sa chair est éternelle comme son Esprit. Mais, ô Femme, si nos cartes et surtout nos âmes ne se trompent pas, Lui, ton Fils est le Sauveur, le Christ de Dieu et pour ce motif, Il devra, pour sauver la terre, prendre sur Lui le mal de la terre dont un des châtiments est la mort. Cette résine est pour cette heure, pour que ses chairs saintes ne connaissent pas la pourriture de la corruption et conservent leur intégrité jusqu'à la résurrection. Qu'à cause de ces dons, Lui se souvienne de nous et sauve ses serviteurs en leur donnant son Royaume. » Pour l'instant, pour en être sanctifiés, que sa Mère offre son petit Enfant "à notre amour". Et qu'en baisant ses pieds descende sur nous la bénédiction céleste. »

Marie, qui a surmonté l'effroi provoqué par les paroles des Sages et a caché sous un sourire la tristesse de la funèbre évocation, offre le Bébé. Elle Le met sur les bras du plus ancien qui Le baise et reçoit ses caresses, et puis Le passe aux autres.

Jésus sourit et joue avec les chaînettes et les franges des trois. Il regarde avec curiosité l'écrin ouvert plein d'une matière jaune et brillante. Il rit en voyant que le soleil fait un arc-en-ciel en touchant le brillant du couvercle de la myrrhe.

Puis les trois rendent le Bébé à sa Mère et se lèvent. Marie aussi se lève. Le plus jeune des Mages donne à son serviteur l'ordre de sortir, alors on s'incline de chaque côté. Les trois parlent encore un peu. Ils ne peuvent se décider à quitter cette maison. Des larmes d'émotion se voient dans tous les yeux. À la fin ils se dirigent vers la sortie, accompagnés de Marie et de Joseph.

Le Bébé a voulu descendre et donner sa petite main au plus ancien des trois. Il marche ainsi, une main dans la main de Marie, l'autre dans celle du Sage qui se penche pour Le conduire. Jésus a le pas encore incertain de l'enfant et rit en frappant du pied la bande lumineuse que fait le soleil sur le pavé.

Arrivés au seuil - il ne faut pas oublier que la pièce prenait toute la longueur de la maison - les trois personnages prennent congé en s'agenouillant une dernière fois et en baisant les pieds de Jésus. Marie, penchée sur le Bébé, prend sa petite main et la guide pour faire un geste de bénédiction sur la tête de chacun des Mages. C'est déjà un signe de croix tracé par les petits doigts de Jésus que guide Marie.

Puis les trois descendent l'escalier. La caravane est déjà là toute prête et qui attend. Les bossettes des chevaux resplendissent au soleil couchant. Les gens se sont rassemblés sur la petite place pour voir l'insolite spectacle.

Jésus rit en battant ses petites mains. La Maman L'a soulevé et appuyé au large parapet qui borde le palier. Elle Le tient, avec un bras sur sa poitrine pour L'empêcher de tomber. Joseph est descendu avec les trois et tient l'étrier à chacun d'eux pendant qu'ils montent à cheval ou à chameau.

Maintenant, serviteurs et maîtres, tout le monde est en selle. On donne le signal du départ. Les trois se courbent jusque sur le cou de leurs montures pour un ultime salut. Joseph s'incline. Marie aussi, et elle se met à guider la petite main de Jésus en un geste d'adieu et de bénédiction.

RÉFLEXIONS SUR LA FOI DES MAGES

1-210

Jésus dit :

« Et maintenant ? Que vous dire, maintenant, ô âmes qui sentez mourir votre foi ?

Ces Sages d'orient n'avaient rien qui les assurât de la vérité. Rien de surnaturel. Seulement leurs calculs astronomiques et leur travail de réflexion qu'une vie intègre rendait parfaite.

Et pourtant, ils ont eu la foi. Foi en tout : foi dans la science, foi dans leur conscience, foi dans la bonté divine. Par la science, ils ont cru au signe de l'étoile nouvelle qui ne pouvait être que "celle" attendue depuis des siècles par l'humanité : *le Messie*. Par la conscience, ils ont eu la foi en la même voix qui, recevant les "voix" célestes, leur disait : "C'est cette étoile qui indique la venue du Messie". Par leur bonté, ils ont eu foi que Dieu ne les aurait pas trompés et, puisque leur intention était droite, que Dieu les aurait aidés de toutes façons pour atteindre leur but.

Et ils ont réussi. Eux seuls, parmi tant de gens qui étudient les signes, ont compris ce signe, parce qu'eux seuls avaient dans l'âme le désir anxieux de connaître les paroles de Dieu avec une intention droite dont la pensée profonde était de donner sans retard à Dieu louange et honneur.

Ils ne recherchaient pas un intérêt personnel. Bien plus, ils vont au devant des fatigues et des dépenses et ne demandent aucune compensation humaine. Ils demandent seulement que Dieu se souvienne d'eux et les sauve pour l'éternité. De même qu'ils ne pensent pour l'avenir à aucune récompense humaine, ainsi quand ils décident leur voyage, ils n'ont aucune préoccupation humaine. Vous, vous auriez formulé mille prétextes : "Comment ferai-je à faire un si long voyage dans des pays et parmi des peuples de langues différentes ? Me croira-t-on ou m'emprisonnera-t-on comme espion ? Quelle aide me donnera-t-on pour franchir déserts, fleuves et montagnes ? Et la chaleur ? Et le vent des hauts plateaux ? Et les fièvres qui règnent dans les zones marécageuses ? Et les fleuves gonflés par les pluies ? Et la nourriture différente ? Et les langues diverses ? Et... et... et..." C'est ainsi que vous raisonnez. Eux n'ont pas raisonné de cette façon. Ils disent avec une sincère et sainte audace : "Toi, ô Dieu, Tu lis ce que nous avons dans le cœur et Tu vois quelle fin nous poursuivons. Nous nous remettons entre tes mains. Accorde-nous la joie surhumaine d'adorer ta Seconde Personne faite Chair pour le salut du monde".

Suffit. Et ils se mettent en chemin depuis les Indes lointaines. Des chaînes mongoïques sur lesquelles planent seulement les aigles et les vautours, où Dieu leur parle avec le fracas des vents et des torrents et Il écrit des paroles mystérieuses sur les pages illimitées des neiges. Des terres où naît le Nil et d'où il s'avance, veine d'un vert d'azur jusqu'au cœur azuré de la Méditerranée, ni pics, ni forêts, ni sables, ni océans desséchés et plus dangereux que les océans marins n'arrêtent leur marche. Et l'étoile brille sur leurs nuits, les empêchant de dormir. Quand on cherche Dieu, les habitudes animales doivent céder à des impatiences et des nécessités surhumaines.

L'étoile les amène du nord, de l'orient et du midi, et par un miracle de Dieu, elle s'avance pour eux trois, vers un même point. De même, par un autre miracle, elle les rassemble après de si longs parcours en ce même point. Et par un autre miracle encore, leur fait, anticipation de la Sagesse de la Pentecôte, le don de comprendre et de se faire comprendre, comme au Paradis où on parle une seule langue : celle de Dieu.

Un seul moment d'effroi les assaille quand l'étoile disparaît. Alors, humbles parce que *réellement grands*, ils ne pensent pas que ce soit par la méchanceté des hommes que la chose arrive, que les gens corrompus de Jérusalem ne méritent pas de voir

l'étoile. Ils pensent que ce sont eux-mêmes qui ont démérité de Dieu et ils s'examinent, tremblants et contrits, déjà prêts à demander pardon.

Mais leur conscience les rassure. Âmes habituées à la méditation, leur conscience est très sensible. Elle s'est affinée par une attention constante, une introspection aiguë qui fait de leur intérieur un miroir où se reflètent les plus petites traces des événements journaliers. Ils s'en sont fait une maîtresse, une voix qui prévient et se fait entendre, je ne dis pas à la plus petite erreur mais à un simple regard vers la déviation ou l'erreur vers ce qui est humain, vers la complaisance pour ce qui est le *moi*. Aussi, quand ils se mettent en face de cette maîtresse, de ce miroir sévère et clair, ils savent qu'il ne mentira pas. Maintenant, elle les rassure et ils reprennent courage.

"Oh ! douceur d'avoir conscience qu'il n'y a rien en nous de contraire à Dieu ! De savoir qu'Il regarde avec complaisance l'âme du fils fidèle et la bénit. De ce sentiment vient un accroissement de foi, de confiance, d'espérance et la force d'âme et la patience. En ce moment c'est la tempête. Mais elle passera, puisque Dieu m'aime et sait que je L'aime et Il ne manquera pas de m'aider, une fois de plus". Ainsi parlent ceux qui possèdent la paix, la paix qui vient d'une conscience droite qui dirige souverainement chacune de leurs actions.

J'ai dit qu'ils étaient "humbles parce qu'ils étaient réellement grands". Dans votre vie, au contraire, qu'arrive-t-il ? Qu'un individu, non pas parce qu'il est grand mais parce qu'il est violent, tire sa puissance avec la complicité de son influence et de votre sottise idolâtrique, voilà pourquoi il n'est jamais humble. Il y a de pauvres malheureux qui, pour le fait qu'ils sont majordomes d'un personnage influent, huissiers d'un bureau, employés d'une administration, sujets de celui qui leur a procuré une place, prennent des poses de demi-dieux. Ils font pitié !...

Eux, les trois Sages, étaient réellement grands. Par leur vertu surnaturelle, en premier lieu, par leur science ensuite et enfin par leur richesse. Mais ils se considèrent comme un néant : poussière sur la poussière de la terre par rapport au Dieu Très-Haut qui crée les mondes par un sourire et les sème comme des graines pour rassasier le regard des anges avec des colliers d'étoiles.

Mais ils se considèrent comme rien en face du Dieu Très-Haut qui a créé la planète sur laquelle ils vivent et lui a donné une extraordinaire variété. Lui, Sculpteur Infini, dispose d'œuvres sans limites : ici, d'un coup de pouce une couronne de douces collines et là, une ossature de dômes et de pics qui semblent les vertèbres de la terre, de ce corps démesuré qui a pour veines les fleuves, pour bassins les lacs, pour cœur les océans, pour vêtements les forêts, pour voiles les nuages, pour ornements les glaciers cristallins, pour gemmes les turquoises et les émeraudes, les opales et les béryls de toutes nuances qui, avec les bois et les vents, chantent le grand chœur de louanges à leur Seigneur.

Mais, en leur sagesse, ils se sentent néant en présence du Dieu Très-Haut d'où leur vient la sagesse. Elle leur a donné un regard plus pénétrant que celui de leurs yeux pour voir les réalités : les yeux de l'âme qui savent lire dans les choses des paroles que n'a pas écrites une main humaine mais qui ont été gravées par la pensée de Dieu.

Mais ils ont conscience de leur néant comme possesseurs de richesses : atomes en comparaison des richesses du Possesseur de l'univers qui répand les métaux et les gemmes dans les astres et les planètes et des richesses inépuisables dans le cœur de ceux qui L'aiment.

Arrivés devant une pauvre maison, dans la plus insignifiante des cités de Juda, ils ne hochent pas la tête en disant : "Impossible", mais ils courbent l'échine, fléchissent

les genoux, s'humilient surtout en leur cœur et adorent. Là, derrière ce pauvre mur, Dieu se trouve, ce Dieu qu'ils ont toujours invoqué n'osant jamais espérer d'avoir même de loin la possibilité de Le voir, mais ils L'invoquent pour le bien du genre humain, pour "leur" bien éternel. Oh ! c'est seulement cela qu'ils souhaitaient, de pouvoir Le voir, Le connaître, Le posséder dans la vie où il n'y a plus d'aubes ni de crépuscules.

Il est là, derrière ce pauvre mur. Sans doute son cœur de Bambin, qui est pourtant le cœur d'un Dieu, perçoit les battements du cœur de ces trois qui, prosternés sur la poussière du chemin, crient : "Saint, Saint, Saint. Béni le Seigneur notre Dieu. Gloire à Lui au plus haut des Cieux et paix à ses serviteurs. Gloire, gloire, gloire et bénédiction". C'est cela qu'ils demandent avec un cœur tremblant d'amour. Pendant la nuit et la matinée qui suit, ils se préparent par la prière la plus vive à communier avec Dieu-Enfant. Ils ne vont pas vers cet autel qu'est un sein virginal qui porte l'Hostie Divine, comme vous y allez, l'âme remplie de préoccupations humaines.

Ils oublient sommeil et nourriture, et s'ils prennent les plus beaux habits, ce n'est pas par vanité humaine, mais pour faire honneur au Roi des rois. À la cour des souverains, les dignitaires entrent avec les plus beaux habits. Et pourquoi n'iraient-ils pas voir ce Roi avec leurs habits de fête ? Et quelle fête y aurait-il pour eux, plus grande que celle-là ?

Oh ! dans leurs pays lointains à plusieurs reprises, ils ont dû se parer pour des hommes qui étaient leurs égaux, pour les fêter et leur faire honneur. Il est donc juste de prosterner aux pieds du Roi Suprême, pourpre et joyaux, soies et plumes précieuses. Mettre à ses pieds, à ses doux petits pieds, les textiles de la terre, les gemmes de la terre, les plumes de la terre, les métaux de la terre – tout ce qui appartient à son Œuvre - pour que ces choses de la terre, elles aussi, adorent leur Créateur. Et ils seraient heureux si la Petite Créature leur ordonnait de s'allonger sur le sol pour offrir un tapis vivant à ses pas de Bambin et leur marcher dessus, Lui qui a laissé les étoiles pour eux, poussière, poussière, poussière.

Ils sont humbles et généreux, obéissants aux "voix" du Très-Haut. Elles ordonnent de porter des cadeaux au Roi Nouveau-Né. Ils portent eux-mêmes ces dons. Ils ne disent pas : "Il est riche et n'en a pas besoin. Il est Dieu et ne connaîtra pas la mort. Ils obéissent. Et ce sont eux qui les premiers secourent la pauvreté du Sauveur. Comme il sera utile cet or pour ceux qui demain seront des fugitifs ! Comme elle sera expressive cette myrrhe pour Celui qui bientôt sera mis à mort ! Comme il sera pieux cet encens pour qui devra respirer la puanteur de la luxure des hommes qui bouillonne autour de sa pureté infinie !

Ils sont humbles, généreux, obéissants et respectueux l'un de l'autre. Les vertus enfantent toujours d'autres vertus. Après celles qui s'adressent à Dieu, voilà celles qui s'adressent au prochain. C'est le respect qui devient charité. Au plus vieux, il est réservé de parler au nom de tous, de recevoir le premier baiser du Seigneur et de Le conduire par la main. Les autres pourront encore Le voir, mais lui, il est âgé, non ? Il est bien proche le jour où il retournera à Dieu. Il Le verra ce Christ, après sa mort cruelle et Le suivra dans le sillage des sauvés, quand Il retournera au Ciel. Mais il ne Le verra plus sur cette terre, et alors, pour viatique, il lui reste la tiédeur de la petite main qui se fie à sa main déjà ridée.

Il n'y a aucune envie chez les autres, mais au contraire un surcroît de respect pour le vieux sage. Il a mérité plus qu'eux et pendant un plus long temps. Le Dieu-Enfant le sait. Elle ne se fait pas encore entendre la Parole du Père, mais son geste est parole. Bénie soit son innocente parole qui indique l'ancien comme son préféré.

Mais, ô mes fils, il y a deux autres enseignements qui ressortent de cette vision.

L'attitude de Joseph qui sait se tenir à "sa" place. Présent, comme gardien et protecteur de la Pureté et de la Sainteté, mais il n'en usurpe pas les droits. C'est Marie, avec son Jésus, qui reçoit les hommages et à qui est adressée la parole. Joseph s'en réjouit pour Elle et ne se fait pas de souci d'être un personnage secondaire. Joseph est un juste : *il est le Juste*. Et il est juste toujours, même à cette heure. Les vapeurs de la fête ne lui montent pas au cerveau. Il reste humble et juste.

Il est heureux des cadeaux. Pas pour lui. Mais il pense qu'avec ces présents, il pourra procurer une vie plus facile à son Épouse et à l'Enfant. Il n'y a pas en Joseph de désir de richesses. C'est un travailleur, et il continuera de travailler. Mais que "Eux", ses deux amours aient un peu d'aise et de confort. Ni lui, ni les Mages ne savent que ces dons serviront pour une fuite et une vie d'exil où ces richesses se disperseront comme des nuages chassés par le vent, et encore au retour dans leur patrie. Ils auront alors tout perdu, clients et mobilier, ils ne trouveront que les murs de leur maison protégés par Dieu car c'était là qu'Il s'était uni à la Vierge et s'était fait Chair.

Joseph est humble, lui gardien de Dieu et de Celle qui était la Mère de Dieu et l'Épouse du Très-Haut, jusqu'à présenter l'étrier à ces vassaux de Dieu. C'est un pauvre charpentier parce que la violence des hommes a dépouillé les héritiers de David de leurs possessions royales. Mais il est toujours de race royale et a les manières d'un roi. C'est pour lui aussi qu'il a été dit : "Il était humble parce que vraiment grand".

Dernier enseignement, doux et expressif :

C'est Marie qui prend la main de Jésus, qui ne sait pas encore bénir, et la guide dans le geste saint.

C'est toujours Marie qui prend la main de Jésus et la guide, maintenant encore. Maintenant Jésus sait bénir. Mais parfois, Sa main transpercée retombe lasse et découragée parce qu'il est inutile de bénir. Vous détruisez ma bénédiction. Elle retombe encore indignée parce que vous Me maudissez. C'est alors Marie qui contient cette indignation en baisant cette main. Oh ! le baiser de ma Mère ! Qui résisterait à ce baiser ? Puis, de ses doigts délicats, avec un amour si impérieux, elle prend mon poignet et Me force à bénir. Je ne puis repousser ma Mère, mais il faut passer par Elle pour la faire votre Avocate.

Elle est ma Reine, avant d'être la vôtre, et son amour pour vous a des indulgences que le Mien même ne connaît pas. Et Elle, sans parole, avec les perles de ses larmes et l'évocation de ma Croix dont Elle me fait tracer le signe en l'air, plaide votre cause et me persuade : "Tu es le Sauveur. Sauve !"

Voilà, mes fils, "l'Évangile de la Foi" dans la vision de la scène des Mages. Méditez et imitez, pour votre bien. »

JOSEPH ET MARIE FUIENT EN ÉGYPTÉ AVEC L'ENFANT-JÉSUS

1-217

C'est la nuit. Joseph dort sur sa couchette dans sa chambre minuscule. Un sommeil tranquille pour qui se repose de beaucoup de travail accompli honnêtement et soigneusement.

Je le vois dans l'obscurité de la pièce, à peine amoindrie par un filet de lumière lunaire qui entre par la fente de la fenêtre à peine entrebâillée mais pas fermée complètement, comme si Joseph avait chaud dans ce petit local, ou comme s'il voulait avoir ce petit filet de lumière pour pouvoir se régler sur l'aube et se lever promptement. Il repose sur un côté, et dans son sommeil sourit à je ne sais quelle vision, à un songe.

Mais le sourire se change en effroi. Il soupire profondément comme s'il avait un cauchemar et s'éveille en sursaut.

Il s'assied sur le lit, se frotte les yeux et regarde autour de lui. Il regarde vers la petite fenêtre d'où vient le filet de lumière. La nuit est profonde, mais il saisit le vêtement étendu au pied du lit, et toujours assis sur le lit, l'enfile sur la tunique blanche aux manches courtes qu'il a sur la peau. Il écarte les couvertures, met les pieds à terre et cherche ses sandales. Il les enfille et les lace. Il se lève et se dirige vers la porte en face de son lit, pas celle qui est sur le côté du lit et qui conduit à la pièce où furent accueillis les Mages. Il frappe doucement, à peine un tic-tic, avec l'extrémité des doigts.

Il doit comprendre qu'on l'invite à entrer, car il ouvre précautionneusement la porte et la referme sans bruit. Avant de se diriger vers la porte, il a allumé une petite lampe à huile à une seule flamme et s'éclaire avec elle. Il entre, dans une chambre un peu plus grande que la sienne et où se trouve une couchette basse près d'un berceau. Il y a déjà une veilleuse allumée dont la petite flamme qui tremble dans un coin semble une petite étoile lumineuse faible et dorée qui permet de voir sans gêner le sommeil de qui dort.

Mais Marie ne dort pas. Elle est agenouillée près du berceau dans son vêtement clair et elle prie, veillant Jésus qui dort tranquillement. Jésus qui a l'âge où je l'ai vu dans la vision des Mages. Un enfant d'un an environ, beau, rose et blond avec sa jolie petite tête aux cheveux bouclés enfoncée dans l'oreiller et une main fermée sous la gorge.

« Tu ne dors pas ? » demande Joseph à voix basse, étonné. « Pourquoi ? Jésus n'est pas bien ? »

« Oh, non ! Il est bien. Je prie. Mais je dormirai après. Pourquoi es-tu venu, Joseph ? » Marie parle en restant à genoux comme elle était.

Joseph parle à voix très basse pour ne pas éveiller le Bébé mais avec animation. « Il faut partir tout de suite d'ici, *mais tout de suite*. Prépare le coffre et un sac avec tout ce que tu peux y mettre. Je préparerai le reste. J'emporterai le plus de choses possible... À l'aube nous fuyons. Je le ferais encore plus tôt, mais je dois parler à la propriétaire de la maison... »

« Mais pourquoi cette fuite ? »

« Je t'expliquerai après, c'est pour Jésus. Un ange me l'a dit : "Prends l'Enfant et la Mère et fuis en Égypte"(Mt 2,13-14). Ne perds pas de temps. Je vais préparer tout ce que je puis. »

Pas besoin de dire à Marie de ne pas perdre de temps. Dès qu'elle a entendu parler d'un ange, de Jésus et de fuir, elle a compris qu'il y a danger pour sa Créature et a bondi debout plus pâle avec son visage de cire, en portant angoissée une main sur son cœur. Elle a commencé à marcher, rapide et légère, à ranger les vêtements dans le coffre et dans un grand sac qu'elle a étendu sur son lit encore intact. Elle est angoissée mais elle ne perd pas la tête, elle fait les choses avec empressement mais aussi avec ordre. De temps en temps en passant près du berceau, elle regarde le Bébé qui dort, sans savoir.

« As-tu besoin d'aide ? » demande de temps à autre Joseph en passant la tête à la porte entrebâillée.

« Non, merci » répond toujours Marie.

Seulement quand le sac est plein et il doit être lourd, elle appelle Joseph pour qu'il l'aide à le fermer et à l'enlever du lit. Mais Joseph ne veut pas qu'on l'aide et se débrouille seul en prenant le long paquet et en le portant dans sa petite pièce.

« Est-ce que je dois prendre les couvertures de laine ? » demande Marie.

« Prends le plus possible, car le reste nous le perdrons. Mais prends tout ce que tu peux. Ce sera utile parce que... parce que nous devons rester loin longtemps, Marie !... » Joseph est très triste en disant cela.

Et pour Marie on peut penser ce qu'il en est. Elle plie en soupirant ses couvertures et celles de Joseph, qui les lie avec une corde.

« Nous laisserons les courte-pointes et les nattes » dit-il en ficelant les couvertures. « Même si je prends trois ânes, je ne peux trop les charger. Nous avons à parcourir une longue et pénible route, en partie à travers les montagnes et en partie dans le désert. Couvre bien Jésus. Les nuits seront tellement froides dans les montagnes et le désert. J'ai pris les cadeaux des Mages qui nous seront utiles là-bas. Tout ce que j'ai, je le dépense pour acheter les deux ânes. Nous ne pouvons pas les renvoyer et je dois payer comptant. Je vais sans attendre l'aube. Je sais où les trouver. Toi, finis de tout préparer » et il sort.

Marie recueille encore quelque objet, puis après avoir observé Jésus, elle sort et revient avec des petits vêtements qui paraissent encore humides, peut-être lavés de la veille. Elle les plie, les enroule dans un linge et les met avec le reste. Plus rien. Elle se tourne et voit dans un coin un petit jouet de Jésus : une petite brebis taillée dans le bois. Elle la prend en sanglotant et la baise. Le bois porte les traces des petites dents de Jésus et les oreilles de la brebis sont toutes mordillées. Marie caresse cet objet sans valeur, taillé dans un morceau de bois blanc, mais de si grand prix pour elle parce qu'il lui dit l'affection de Joseph pour Jésus et lui parle de son Bébé. Elle le joint aux autres objets sur le coffre fermé.

Maintenant il n'y a vraiment plus rien. Jésus seulement dans son berceau. Marie pense qu'il faudrait bien préparer le Bébé. Elle va au berceau et le remue un peu pour réveiller le Petit. Mais Il gémit un instant, se retourne et continue à dormir. Marie caresse doucement les boucles de ses cheveux. Jésus ouvre sa petite bouche pour bailler. Marie se penche et le baise sur la joue. Jésus achève de se réveiller. Il ouvre les yeux. Il voit la Maman et sourit et tend ses mains vers son sein.

« Oui, amour de ta Maman. Oui, le lait. Avant l'heure habituelle... Mais tu es toujours prêt à sucer ta Maman, mon saint petit agneau ! »

Jésus rit et joue en agitant ses petits pieds hors des couvertures et ses bras avec une de ces joies enfantines, si charmantes à voir. Il appuie ses pieds contre l'estomac de sa Maman, se courbe et appuie sa tête blonde sur son sein. Puis Il se rejette en arrière et rit en saisissant les cordons qui ferment le vêtement de Marie et essaie de l'ouvrir. Dans sa chemisette de lin, Il apparaît très beau, grassouillet, rose comme une fleur.

Marie se penche et restant ainsi en travers du berceau dont elle se fait une protection, elle pleure et rit à la fois, pendant que le Bébé babille avec ces paroles - qui n'en sont pas - de tous les bébés et où on distingue nettement "Maman". Il la regarde étonné de la voir pleurer. Il étend la main vers les larmes claires qui sillonnent les joues de Marie et la mouille en faisant des caresses. Puis dans cette délicieuse attitude, Il s'appuie de nouveau sur le sein maternel, se serre tout contre en le caressant de sa petite main.

Marie baise sa chevelure, le prend, s'assied et l'habille. Voilà : le petit vêtement de laine est enfilé et ses pieds ont chacun des sandales minuscules. Elle lui donne le lait et Jésus suce avidement le bon lait de sa Maman. Quand Il lui semble qu'à droite il n'en vient plus qu'un peu, Il s'en va chercher à gauche et rit, et ce faisant Il regarde par en dessous sa Maman. Puis Il s'endort, la tête sur le sein de Marie, sa petite joue rose et ronde contre le sein blanc et arrondi de sa Mère.

Marie se relève, doucement et Le dépose sur la courte pointe de son lit. Elle Le couvre de son manteau. Elle va au berceau et plie les petites couvertures. Elle se demande si elle doit prendre aussi le petit matelas. Il est si petit ! Elle peut le prendre. Elle le met, avec l'oreiller, près des objets qui sont déjà sur le coffre. Et elle pleure sur le berceau vide, pauvre Maman, persécutée dans sa Créature !

Joseph revient : « Es-tu prête ? Jésus l'est-il aussi ? As-tu pris ses couvertures, sa petite couchette ? Nous ne pouvons emporter le berceau, mais au moins qu'il ait son petit matelas, le pauvre Petit qu'ils cherchent à faire mourir ! »

« Joseph ! » Elle pousse un cri pendant qu'elle s'accroche au bras de Joseph.

« Oui, Marie, à *Le faire mourir* ! Hérode veut sa mort... parce qu'il en a peur... pour son pouvoir royal, il a peur de cet Innocent, ce fauve immonde. Que fera-t-il quand il apprendra qu'il est en fuite, je ne sais. Mais nous serons loin alors. Je ne crois pas qu'il se vengera en le cherchant jusqu'en Galilée. Déjà il serait trop difficile de découvrir que nous sommes Galiléens et encore moins de Nazareth, et *qui nous sommes*, exactement. À moins que Satan ne l'aide pour le remercier d'être pour lui un serviteur dévoué. Mais... si cela arrivait... Dieu nous aidera de son côté. Ne pleure pas Marie. Te voir pleurer m'afflige bien plus que de devoir partir pour l'exil. »

« Pardonne-moi, Joseph ! Ce n'est pas pour moi que je pleure, ni pour le peu de bien que je perds. C'est pour toi... Tu as déjà dû tellement te sacrifier ! Et maintenant tu vas te trouver sans clients, sans maison ! Combien je te coûte, Joseph ! »

« Combien ? Non, Marie. Tu ne me coûtes pas. Tu me consoles. Toujours. Ne pense pas à demain. Nous avons les richesses des Mages. Elles nous aideront pour les premiers temps. Puis, je trouverai du travail. Un ouvrier honnête et capable se débrouille tout de suite. Tu as vu ici. Je n'arrivais pas à trouver du temps pour tout faire. »

« Je sais, mais qui te guérira de ta nostalgie ? »

« Et toi, qui te guérira de la nostalgie de la maison qui t'est si chère ? »

« Jésus. En Le possédant j'ai encore ce que j'ai eu là-bas. »

« Et moi, possédant Jésus, je possède la patrie que j'espérais retrouver il y a quelques mois. Je possède mon Dieu. Tu vois que je n'ai rien perdu de ce qui par-dessus tout m'est cher. Il nous suffit de sauver Jésus et alors *tout* nous reste. Même si nous ne devons plus voir ce ciel, ces campagnes et celles plus chères de la Galilée, nous aurions tout parce que nous L'avons, Lui. Viens, Marie, l'aube commence à poindre il est temps de saluer notre hôtesse et de charger nos affaires. Tout ira bien. »

Marie se lève obéissante. Elle s'enveloppe dans son manteau pendant que Joseph fait un dernier paquet qu'il emporte en sortant.

Marie soulève délicatement le Bébé, L'enveloppe dans un châle et Le serre sur son cœur. Elle regarde les murs qui l'ont abritée des mois durant et les effleure de la main. Bienheureuse maison qui as mérité d'être aimée et bénie par Marie !

Elle sort. Elle traverse la petite pièce qui était celle de Joseph, elle entre dans l'autre pièce. La propriétaire, toute en larmes, la baise et la salue. Soulevant un coin du châle, elle baise au front le Bébé qui dort tranquille. Ils descendent le petit escalier extérieur.

Il y a une première clarté de l'aube qui permet tout juste de distinguer les objets. Dans cette pénombre on aperçoit les trois montures. La plus robuste porte les charges. Les autres ont la selle. Joseph s'applique à bien disposer le coffre et les paquets sur le bât du premier âne. Je vois empaquetés et posés sur le haut du sac, les outils de charpentier. De nouveau, adieux et larmes, puis Marie monte sur son âne, pendant que la propriétaire tient Jésus à son cou et le baise une dernière fois avant de Le rendre à sa

Mère. Joseph aussi monte en selle après avoir attaché son âne à celui qui porte les bagages pour être libre de tenir l'ânon de Marie.

La fuite commence pendant que Bethléem, qui rêve encore à la scène fantasmagorique des Mages, dort tranquillement, inconsciente de ce qui l'attend.

« À PROPOS DES SAINTS INNOCENTS » (Mt 2, 16-18)

1950-368

À propos du nombre des saints Innocents qui ont péri dans le massacre d'Hérode, Jésus dit :

« Entre ceux de Bethléem et ceux des campagnes, leur nombre s'élève à trois cent vingt. Et Je précise encore que, parmi eux, ceux de Bethléem furent cent quatre vingt-huit, tandis que ceux des campagnes battues dans un vaste rayon par les envoyés d'Hérode pour exterminer, les nouveau-nés furent cent trente-deux. Parmi ces tués, il y eut soixante-quatre petites filles, que les sicaires n'ont pas identifiées comme telles, car ils tuèrent dans l'obscurité, la confusion et la frénésie d'agir vite, avant que quoi que ce soit n'intervienne pour mettre fin au massacre. »

« LA DOULEUR A ÉTÉ POUR NOUS L'AMIE FIDÈLE. ELLE A EU TOUS LES DIFFÉRENTS ASPECTS ET TOUS LES NOMS »

1-222

Jésus dit :

Le Décalogue, c'est la Loi. Mon Évangile, c'est la Doctrine qui vous rend cette Loi plus claire et plus aimable à la suivre. Il suffirait de cette Loi et de cette Doctrine pour faire des hommes, des saints.

Mais vous êtes tellement empêtrés par votre humanité qui domine exagérément en vous l'esprit, que vous ne pouvez suivre ces chemins qu'ils vous indiquent et vous tombez, ou bien vous vous arrêtez, découragés. Vous vous dites à vous-mêmes et à ceux qui voudraient vous faire progresser en citant les exemples de l'Évangile : "Mais Jésus, mais Marie, mais Joseph (et ainsi de suite pour les saints) n'étaient pas comme nous. Ils étaient forts. Ils ont été tout de suite consolés dans leurs douleurs et même en ce peu de douleurs qu'ils ont supporté, ils ne sentaient pas les passions. C'était déjà des êtres étrangers à la terre".

Ce peu de douleur ! Hors d'atteinte des passions !

La douleur a été pour nous l'amie fidèle. Elle eut tous les aspects et noms les plus différents. Les passions... N'employez pas des mots mal appropriés en appelant "passions" les vices qui vous égarent. Appelez-les carrément "vices", et capitaux par dessus le marché.

Ceux-là ce n'est pas dit que nous les ignorions. Nous avons des yeux et des oreilles pour voir et entendre, et Satan faisait miroiter ces vices devant nous et autour de nous, en les montrant en action avec leur ordure ou en nous tentant par ses insinuations. Mais, la volonté étant tendue dans l'intention d'être agréables à Dieu, cette ordure et ces insinuations, au lieu d'atteindre le but que Satan se proposait, amenaient l'effet contraire. Et plus il s'acharnait, et plus nous nous réfugiions dans la lumière de Dieu par dégoût des ténèbres fangeuses qu'il présentait à nos yeux du corps et de l'esprit.

Mais, les passions, au sens philosophique, nous ne les ignorions pas *en nous*. Nous avons aimé notre patrie, notre petite ville de Nazareth, plus que les autres cités de la Palestine. Nous avons eu des sentiments d'affection pour notre maison, pour les parents, pour les amis. Pourquoi n'aurions-nous pas dû les éprouver ? Mais nous ne

nous en sommes pas rendus esclaves parce que *rien* ne pouvait nous être un maître en dehors de Dieu. Mais nous nous en sommes faits de bons compagnons.

Ma Mère a poussé un cri de joie quand, après environ quatre ans, elle est retournée à Nazareth, quand elle est rentrée dans sa maison, quand elle a baisé les murs où son "Oui" a ouvert son sein pour recevoir le Germe de Dieu. Joseph a salué avec joie ses parents et ses neveux, augmentés en nombre et grandis ; il a joui de constater que ses concitoyens se souvenaient de lui et tout de suite ils le demandaient pour sa compétence. J'ai été sensible aux amitiés et j'ai souffert comme d'une crucifixion morale, de la trahison de Judas. Et, pour autant, ni ma Mère ni Joseph n'ont fait passer leur amour pour la maison et les parents avant la volonté de Dieu.

Et Moi, Je n'ai pas retenu les paroles, quand il fallait les dire, susceptibles de M'attirer soit la haine des Hébreux, soit l'animosité de Judas. Je savais - et J'aurais pu le faire - que l'argent aurait suffi pour l'attacher à moi : non pas à moi Rédempteur, mais à moi riche. Moi qui ai multiplié les pains, Je pouvais faire foisonner l'argent si Je l'avais voulu. Mais Je n'étais pas venu pour procurer des satisfactions humaines à personne. Moins encore à ceux que J'avais appelés. J'avais prêché le sacrifice, le détachement, une vie chaste, l'humilité de condition. Quel Maître aurai-je été et quel Juste, si J'avais donné à quelqu'un, parce que c'était le moyen de le retenir, de l'argent pour flatter sa cupidité et sa sensualité ?

Dans mon Royaume on devient "grand" en se faisant "petit". Qui veut être "grand" aux yeux du monde n'est pas capable de régner dans mon Royaume. C'est de la paille pour le lit des démons. Car la grandeur mondaine est en opposition avec la Loi de Dieu.

Le monde appelle "grands" ceux qui, presque toujours par des moyens illicites, savent s'emparer des meilleures places. Pour y arriver, ils utilisent le prochain comme un escabeau sur lequel ils s'élèvent en le foulant aux pieds. Il appelle "grands" ceux qui, pour régner savent tuer, tuer moralement ou physiquement, qui extorquent les places ou conquièrent les pays et s'enrichissent eux-mêmes en dépouillant autrui des richesses particulières ou collectives. Souvent le monde donne le titre de "grands" à des criminels. Non. La "grandeur" n'est pas compatible avec le crime. Elle réside dans la bonté, l'honnêteté, l'amour, la justice. Voyez vos "grands" quels fruits empoisonnés ils vous offrent, ils les cueillent dans la perversion démoniaque de leur jardin intérieur !

La dernière vision - puisque je veux en parler et ne pas m'arrêter à parler d'autre chose qu'il serait inutile de proposer à un monde *qui ne veut pas* entendre la vérité qui le concerne - cette dernière vision éclaire un point particulier cité deux fois dans l'Évangile de Mathieu, une phrase répétée deux fois : "Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère et parts en Égypte" (2, 13); "Lève-toi, prends l'Enfant et la Mère de Celui-ci et regagne le pays d'Israël" (2, 20). Et tu as vu que Marie était seule, dans sa pièce, avec le Bébé.

Elle est très combattue par ceux qui, étant fange et pourriture n'admettent pas qu'une créature humaine, comme eux, puisse être aile et lumière ; ils n'admettent pas la virginité de Marie après l'enfantement et la chasteté de Joseph. Ils sont déçus en leur âme tellement corrompue, en leur esprit prostitué à la chair, au point d'être incapables de penser qu'un homme puisse respecter la femme en voyant en elle l'âme et non la chair et s'élever au point de vivre dans une atmosphère surnaturelle, désirant non ce qui est charnel, mais ce qui est divin.

Eh bien ! à ces négateurs de la beauté suprême, à ces vers incapables de devenir papillons, à ces reptiles souillés de la bave de leurs passions, incapables de comprendre la beauté d'un lys, Moi, Je dis que Marie fut et demeura vierge, et que l'âme *seulement* fut mariée à Joseph, comme son esprit fut *uniquement* uni à l'Esprit de

Dieu ; par son opération Il conçut l'Unique qu'Elle porta : Moi, Jésus Christ, Fils Unique de Dieu et de Marie.

Ce n'est pas une tradition qui a fleuri par la suite, à cause d'un amoureux respect pour la Bienheureuse qui fut ma Mère. C'est une vérité qui dès les premiers temps, fut connue.

Mathieu n'est pas né dans les siècles suivants. Il était contemporain de Marie. Mathieu n'était pas un pauvre ignorant, un sauvage crédule et susceptible de croire à une quelconque histoire. C'était un receveur, diriez-vous maintenant, un gabelou, disions-nous alors. Il savait voir, entendre, comprendre, distinguer la vérité de l'erreur. Mathieu n'a pas appris les choses par ouï dire ou par des personnes interposées. Il a recueilli ses renseignements des lèvres de Marie à laquelle son amour pour le Maître et la vérité, l'avait engagé à demander des renseignements.

Je ne pense pas que ces négateurs de l'inviolabilité de Marie pensent qu'elle ait pu mentir. Mes parents eux-mêmes auraient pu la démentir si elle avait eu d'autres enfants. Jacques, Jude, Simon et Joseph étaient des contemporains de Mathieu. Il était donc facile à ce dernier de confronter les versions s'il avait existé plusieurs versions. Or Mathieu ne dit jamais : "Lève-toi et prends ta femme". Il dit : "Prends la Mère de Celui-ci". Il dit d'abord : "Vierge épousée à Joseph"; "Joseph son époux".

Qu'ils ne viennent pas me dire ces négateurs que c'était une manière de parler des Hébreux, comme si le terme de "femme" eût été infamant. Non, négateurs de la Pureté. Dès les premières paroles de la Bible, on lit : "...et il s'unira à sa *femme*"(Gn 2, 24). Avant la consommation du mariage, on l'appelle "compagne" et après "femme" à diverses reprises et en plusieurs chapitres. Il en est ainsi pour les épouses des fils d'Adam (Gn 6, 2). De même pour Sara appelée "femme" d'Abraham : "Sara ta *femme*"(Gn 18, 9). Et : "Prends ta *femme* et tes deux filles", est-il dit à Lot (Gn 19, 15). Dans le livre de Ruth, il est écrit : "La Moabite *femme* de Mahlôn" (Rt 4, 10). Dans le premier Livre des Rois, on dit : "Elqana eut deux *femmes*"; et de plus : "Puis Elqana connut sa *femme* Anne"(1 S 1, 19) ; et encore "Élie bénit Elqana et la *femme* de celui-ci"(1 S 2, 20). Et, toujours au Livre des Rois, il est dit : "Bethsabée, *femme* d'Urie le Hittite, devint *femme* de David et lui donna un fils"(1 S 11, 3-27). Et que lit-on dans le Livre de Tobie, livre d'azur que l'Église vous chante à vos noces pour vous conseiller d'être saints dans le mariage ? On lit : "Or quand Tobie accompagné de sa *femme* et de son fils arriva..."(Tb 2, 1) et encore : "Tobie réussit à s'enfuir avec son fils et sa *femme*"(Tb 1, 19-20).

Et dans les Évangiles, c'est-à-dire à l'époque du Christ où par conséquent on écrivait en langage moderne, moderne pour ce temps-là et où il n'y avait pas lieu par conséquent de supposer possibles des erreurs de transcription, il est dit précisément dans Mathieu au chapitre 22, 25 : "...et le premier, ayant pris *femme*, mourut et laissa sa *femme* à son frère". Et Marc au chapitre 10, 11 : "qui répudie sa *femme*". Et Luc appelle Élisabeth, *femme* de Zacharie, quatre fois de suite (1, 5...) ; et au chapitre 8, 3 : "Jeanne, *femme* de Chouza".

Comme vous le voyez, ce nom n'était pas un vocable proscrit par ceux qui suivaient les chemins du Seigneur, un vocable impur qu'il ne fallait pas proférer et encore moins écrire, là où il était question de Dieu et de ses œuvres admirables. Et l'ange en disant : "l'Enfant et la Mère de Celui-ci" vous montre que Marie fut la vraie Mère de Jésus sans être la femme de Joseph. Elle restera toujours : *la Vierge épouse de Joseph*.

Voilà le dernier enseignement de ces visions. C'est une auréole qui resplendit sur la tête de Marie et de Joseph. La Vierge Inviolée, L'homme chaste et juste. Les deux lys au milieu desquels J'ai grandi, n'entendant parler que de parfum de pureté. »

LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE

La douce vision de la Sainte Famille. C'est en Égypte. Je n'en puis douter car je vois le désert et une pyramide.

Je vois une maisonnette toute blanche, qui n'a que le rez-de-chaussée. Une pauvre maison de *très pauvres gens*. Les murs sont à peine crépis et revêtus d'une seule couche de chaux. La petite maison a deux portes, voisines l'une de l'autre qui donnent accès à *deux uniques* pièces où, pour l'instant, je n'entre pas. L'habitation est au milieu d'un petit terrain sableux enclos de roseaux enfoncés dans le sol, faible défense contre les voleurs. Cela ne peut servir que contre quelque chien ou chat vagabond. Mais, au fait, qui aurait idée de voler là où il n'y a pas ombre de richesse ?

On a fait pousser des plantes grimpantes qui me paraissent être de modestes liserons, sur l'enceinte des roseaux rendue ainsi plus épaisse et moins misérable. Sur un seul côté, un arbuste de jasmin en fleurs et un buisson de roses des plus communes. Le terrain est cultivé patiemment, bien qu'aride et pauvre, pour en faire un petit jardin. Je vois de très maigres légumes dans quelques petites plates-bandes au milieu, sous un arbre de haute futaie que je ne puis identifier, il projette un peu d'ombre sur le terrain brûlé par le soleil et sur la petite maison. À cet arbre est attachée une petite chèvre blanche et noire qui broute et rumine les feuilles de quelques branches jetées sur le sol.

Et là, sur une natte étendue par terre se trouve Jésus Enfant. Il me paraît avoir deux ans, deux ans et demi au maximum. Il joue avec des morceaux de bois taillés qui semblent des brebis ou des chevaux et avec des rubans de bois blanc moins bouclés que ses cheveux d'or. Avec ses petites mains potelées, Il cherche à mettre ces colliers de bois aux cous de ses animaux.

Il est bon et souriant. Très beau. Une petite tête avec des cheveux d'or tous bouclés, épais, épais. Son teint est clair, délicatement rosé, ses yeux vifs, brillants, d'azur foncé. L'expression est naturellement différente, mais je reconnais la couleur des yeux de mon Jésus : deux saphirs sombres très beaux. Il est vêtu d'une longue chemise blanche qui Lui sert de tunique. Les manches arrivent au coude. Aux pieds, rien pour le moment. Les minuscules sandales sont sur la natte et servent elles aussi de jouet au Bébé. Il y attelle ses animaux qui tirent la sandale par la courroie comme si c'était une petite charrette. Ce sont des sandales très simples : une semelle et deux courroies qui partent l'une de la pointe, l'autre du talon. Celle qui part de la pointe bifurque ensuite à un certain endroit. Une partie passe dans l'ouverture de la courroie qui vient du talon pour aller s'agrafer avec l'autre partie qui forme un anneau au cou du pied.

Un peu à l'écart, elle aussi à l'ombre de l'arbre, c'est la Madone. Elle tisse sur un métier rustique et surveille le Bébé. Je vois ses mains minces et blanches aller et venir en jetant la navette sur la trame et le pied chaussé d'une sandale qui meut la pédale. Elle porte une tunique, couleur violet rosé comme la couleur de la fleur de mauve. Elle a la tête nue et ainsi je peux observer qu'elle a ses cheveux blonds séparés en deux bandeaux sur la tête. Ils sont ensuite simplement tressés et retombent agréablement sur la nuque. Les manches de son vêtement sont longues et plutôt étroites. Pas d'autre ornement que sa beauté et la très douce expression de son visage. Son teint, la couleur des cheveux et des yeux, la forme du visage, tout est comme je la vois habituellement. Ici elle paraît très jeune à peu près dans les vingt ans. À un moment elle se lève et se penche vers le Bébé ; elle Lui remet ses sandales et les lace soigneusement. Puis, elle Le caresse et Lui dépose un baiser sur la tête et sur les yeux. Le Bébé balbu-

tie et elle répond, mais je ne comprends pas les paroles. Puis, elle revient à son métier ; sur la toile et sur la trame, elle étend un linge, prend le tabouret sur lequel elle était assise, et le porte à la maison. Le Bébé la suit du regard, sans l'importuner quand elle Le laisse seul.

On voit que le travail est fini et que le soir arrive. En effet, le soleil descend sur les sables dénudés et un véritable incendie envahit tout le ciel derrière la lointaine pyramide.

Marie revient, prend Jésus par la main et Le fait se lever de sa natte. Le Bambin obéit sans résistance. Pendant que la Maman ramasse les jouets et la natte et les rentre à la maison, Lui court, trottinant de ses petites jambes vers la chevrette et lui met les bras au cou. La chevrette bêle et frotte son museau contre les épaules de Jésus.

Marie revient. Maintenant elle a un long voile sur la tête et une amphore dans les mains. Elle prend Jésus par sa menotte et ils se dirigent tous les deux en tournant autour de la maisonnette vers l'autre façade.

Je les suis admirant la grâce du tableau. La Madone qui règle son pas sur celui du Bambin et le Bambin qui trottine à son côté. Je vois les talons roses qui se lèvent et se posent avec la grâce spéciale de la démarche des enfants, dans le sable du sentier. Je note que sa petite tunique ne descend pas jusqu'aux pieds mais arrive seulement au milieu du mollet. Elle est très propre, toute simple, retenue à la taille par un cordon, blanc lui aussi.

Je vois que sur le devant de la maison, la haie est interrompue par une grille rustique. Marie l'ouvre pour sortir sur la rue. C'est une pauvre rue à l'extrémité d'une cité ou d'un pays quelconque là où ce dernier fait place à la campagne. C'est un chemin de sable avec quel qu'autre maisonnette comme celle-ci avec un pauvre jardinet. Je ne vois personne. Marie regarde du côté du centre, pas vers la campagne, comme si elle attendait quelqu'un, puis elle se dirige vers un bassin ou un puits quelconque qui se trouve à quelque dix mètres au dessus et sur lequel des palmiers font un cercle d'ombre. Je vois que le terrain à cet endroit est couvert d'herbes verdoyantes.

Ici je vois arriver en avant par la rue un homme pas trop grand, mais robuste. Je reconnais Joseph qui sourit. Il est plus jeune que quand je l'avais vu dans la vision du Paradis. Il paraît avoir quarante ans au plus. La barbe et les cheveux sont épais et noirs, la peau plutôt bronzée, les yeux foncés. Un visage honnête et agréable, un visage qui inspire confiance. En voyant Jésus et Marie, il hâte le pas. Il a sur l'épaule gauche une espèce de scie et une sorte de rabot, et à la main il tient d'autres outils de son métier, différents de ceux de maintenant mais pas tellement. Il semble revenir de travailler de chez quelqu'un.

Il porte un vêtement de couleur entre noisette et marron pas très long - il arrive un peu au-dessus de la cheville - et les manches s'arrêtent au coude. À la taille, une ceinture de cuir, me semble-t-il. Une vraie tenue de travailleur. Aux pieds des sandales avec des courroies qui s'entrecroisent aux chevilles.

Marie sourit. Le Bébé pousse des cris de joie et tend son bras libre. Quand les trois se rencontrent, Joseph se penche pour présenter au Bébé un fruit qui par la forme et la couleur semble une pomme. Puis il tend les bras. Le Bébé laisse sa Mère et se blottit dans les bras de Joseph courbant sa tête dans le creux de l'épaule de Joseph qui Lui donne des baisers et en reçoit. Un mouvement tout plein de gracieuse affection.

J'oubliais de dire que Marie s'était empressée de prendre les outils de Joseph pour le laisser libre d'embrasser le Bébé.

Puis Joseph qui s'était accroupi pour se mettre au niveau de Jésus, se relève, reprend de la main gauche ses outils et avec le bras droit tient serré sur sa poitrine robuste, le petit Jésus. Il se dirige vers la maison pendant que Marie va à la fontaine remplir son amphore.

Entré dans l'enceinte de la maison, Joseph met par terre le Bébé, prend le métier de Marie et le rentre, puis trait la chèvre. Jésus observe attentivement ces opérations et regarde Joseph qui enferme la chèvre dans un petit réduit construit sur un côté de la maison.

Le soir tombe. J'observe le rouge du crépuscule qui prend une teinte violacée au-dessus des sables ; par la chaleur, l'air semble en vibration. La pyramide paraît plus sombre.

Joseph entre dans la maison dans une pièce qui doit être à la fois atelier, cuisine, salle à manger. On croit que l'autre est réservée au repos, mais je n'y entre pas. Au niveau du sol, il y a un foyer allumé et, toujours dans cette pièce, un établi de menuisier, une petite table, des tabourets, des étagères avec, dessus, quelques pièces de vaisselle et deux lampes à huile. Dans un coin le métier de Marie. Il y a beaucoup, beaucoup d'ordre et de propreté. Demeure très pauvre, mais très propre.

Voilà une remarque que je fais : dans toutes les visions relatives à la vie humaine de Jésus, j'ai remarqué que Lui, aussi bien que Marie et Joseph, ainsi que Jean ont *toujours* des vêtements en bon état et propres, une chevelure soignée, sans recherche, des habits modestes, une coiffure simple mais d'une netteté qui leur donne de la distinction.

Marie revient avec l'amphore et on ferme la porte sur la nuit qui tombe rapidement. La pièce est éclairée par une lampe que Joseph a allumée et qu'il a placée sur son établi où il se penche pour travailler encore à des bricoles pendant que Marie prépare le souper. Le feu aussi éclaire la pièce. Jésus, les mains appuyées sur l'établi et la tête dressée, observe ce que fait Joseph.

Puis ils s'assoient à table après avoir prié. Ils ne font naturellement pas le signe de croix, mais ils prient. C'est Joseph qui prie et Marie qui répond. Mais je ne comprends rien. Ce doit être un psaume. Mais on le dit dans une langue qui m'est totalement inconnue.

Puis on s'assied. Maintenant la lampe est sur la table. Marie a sur son sein Jésus à qui elle fait boire le lait de la chevrette. Elle y trempe des morceaux de pain coupés dans une miche ronde dont la croûte est noire, noire aussi à l'intérieur. Ce doit être un pain de seigle ou d'orge. C'est parce que c'est du pain bis qui a beaucoup de son. Joseph mange en même temps du pain et du fromage, un morceau de fromage avec beaucoup de pain. Puis Marie assoit Jésus sur un petit tabouret en face d'elle. Elle apporte des légumes cuits - ils me semblent cuits à l'eau et assaisonnés comme nous les faisons nous aussi - elle en mange, elle aussi après que Joseph se soit servi. Jésus mange tranquillement sa pomme et sourit, découvrant ses petites dents blanches. Le repas se termine avec des olives ou des dattes (je ne comprends pas bien) ; pour des olives elles sont trop claires, pour des dattes elles sont trop dures. Du vin, rien. Repas de pauvres gens.

Mais elle est si grande la paix que l'on respire dans cette pièce. La vue d'un riche appartement de roi ne pourrait me présenter rien d'aussi charmant. Et quelle harmonieuse entente !

Jésus dit :

« La leçon pour toi et pour tous les autres est donnée par les choses que tu vois. Leçon d'humilité, de résignation, de parfaite entente, proposée à toutes les familles chrétiennes et particulièrement aux familles chrétiennes de ce moment particulier et douloureux.

Tu as vu une pauvre maison, et ce qui est pénible, une pauvre maison dans un pays étranger.

Nombreux sont les fidèles "passables" qui prétendraient avoir une vie matérielle facile, bien à l'abri de la plus petite peine, une vie prospère et heureuse, uniquement parce qu'ils prient et Me reçoivent dans l'Eucharistie, parce qu'ils prient et communient pour "leurs" besoins, non pas pour les besoins pressants des âmes et pour la gloire de Dieu (il est bien rare, en effet, qu'en priant on ne soit pas égoïste).

Joseph et Marie me possédaient Moi, le vrai Dieu, comme leur fils. Et pourtant ils n'eurent même pas la pauvre satisfaction d'être si pauvres, mais dans leur patrie, dans leur pays où ils étaient connus, où au moins il y avait une petite maison "à eux" et le problème du logement n'aurait pas été uni à tous les autres ; dans leur pays où il eût été plus facile de se procurer un travail et pourvoir à la vie, puisqu'ils y étaient connus. C'est à cause de Moi qu'ils sont deux rescapés dans un climat différent, dans un pays différent si triste en comparaison des douces campagnes de la Galilée, et aussi avec une langue, des mœurs différents au milieu d'une population qui ne les connaît pas, mais qui a cette méfiance habituelle que les populations ont pour les rescapés et les inconnus.

Ils sont privés de ces meubles confortables et chers de "leur" maisonnette, de tant, tant de petites choses humbles et nécessaires mais qui ne le paraissent pas là-bas, tandis qu'ici, avec ce dénuement qui les entoure, elles semblent pourtant si belles, comme ce superflu qui rend délicieuses les maisons des riches. Ils ont la nostalgie du pays et de la maison, leur pensée court à ces pauvres choses laissées là-bas, au petit jardin-potager, ou peut-être plus personne ne pourvoit, à la vigne, au figuier et aux autres plantes utiles. Ils sont dans la nécessité de pourvoir à la nourriture de tous les jours, aux vêtements, au feu, à Moi enfant, à qui on ne peut pas donner la nourriture permise à soi-même. Et avec ça, beaucoup de peine dans le cœur. Pour les nostalgies, pour ce qui les attend demain, pour la méfiance du monde qui est rétif surtout dans les premiers temps car on n'accueille pas facilement les offres de travail de deux inconnus.

Pourtant, tu l'as vu, dans cette demeure plane *la sérénité, le sourire, la concorde*, et d'un commun accord, on tâche de la rendre plus belle, jusqu'au pauvre potager, afin que tout soit pareil à la maison qui a été quittée, et plus confortable encore. Il n'y a qu'une pensée : celle que la terre hostile me soit rendue moins misérable, à Moi qui viens de Dieu. C'est un amour de croyants et de parents qui se manifeste avec mille soins ; voilà une chevrette qui a coûté tant d'heures de travail en plus, les petits jouets sculptés sur les morceaux de bois restés, et les fruits achetés pour Moi seul, tandis qu'eux se privent même d'une bouchée de nourriture.

Père chéri de la terre, comme tu as été aimé de Dieu, de Dieu le Père du haut des Cieux, de Dieu le Fils, devenu Sauveur sur la terre !

Dans cette maison il n'y a pas de gens nerveux, susceptibles, de physionomies revêches, ni non plus de reproches réciproques, et encore moins envers Dieu qui ne les comble pas de bien-être matériel. Joseph ne reprochera pas à Marie d'être la cause

des pertes qu'il a subies et Marie ne reprochera pas à Joseph de ne pas savoir lui procurer un plus grand bien-être. *Ils s'aiment saintement*, c'est tout, et leur préoccupation n'est pas leur intérêt personnel, mais celui du conjoint. Le véritable amour ne connaît pas l'égoïsme. Et le véritable amour est toujours chaste, même s'il n'est pas parfait en ce domaine autant que celui de deux époux qui sont vierges. La chasteté, unie à la charité, entraîne derrière elle tout un cortège d'autres vertus et réalise, pour deux personnes qui s'aiment chastement, la perfection conjugale.

L'amour de ma Mère et de Joseph était parfait. Il portait à toute autre vertu et spécialement à la charité envers Dieu, béni à toute heure, même si sa sainte volonté était pénible pour la chair et pour le cœur ; l'esprit chez ces deux saints était plus vivant et dominait tout. C'était cet esprit qui leur faisait magnifier le Seigneur en Le remerciant de les avoir choisis comme gardiens de son Fils Éternel.

Dans cette maison on priait. On prie trop peu dans les maisons à présent. Au point du jour et du crépuscule, au début du travail, et vous vous asseyez à table sans une pensée pour le Seigneur qui permet de voir un nouveau jour, de pouvoir arriver à une nouvelle nuit, qui a béni vos fatigues et permis qu'elles vous procurent cette nourriture, ce feu, ces vêtements, ce toit, toutes ces choses nécessaires aussi dans votre condition humaine.

Tout est toujours "bon" qui vient du Dieu Bon. Même si ces biens sont pauvres et peu abondants, l'amour leur donne de la saveur et du prix, l'amour qui vous fait voir en l'Éternel Créateur le Père qui vous aime.

Dans cette maison on était frugal. On l'aurait été, même si l'argent n'avait pas manqué. On mangeait pour vivre, on ne mangeait pas pour satisfaire la gourmandise, avec l'insatiabilité des goinfres et les caprices des gourmands qui absorbent les aliments jusqu'à s'en alourdir et gaspillent leur avoir en produits coûteux sans penser à ceux qui n'ont pas leur content ou doivent se priver, sans réfléchir qu'en se modérant ils pourraient épargner à beaucoup, les souffrances de la faim.

Dans cette maison on aime le travail. On l'aimerait même si l'argent abondait car, en travaillant l'homme obéit au commandement de Dieu et échappe au vice qui comme un lierre tenace enserre et étouffe les oisifs semblables à des masses inertes. La nourriture est bonne, agréable le repos, satisfait le cœur quand on a bien travaillé et on apprécie un moment de détente entre un travail et un autre. Dans la maison et dans l'esprit de qui aime le travail, le vice aux multiples visages n'y entre pas. Et comme il n'y pousse pas, il s'y développent l'affection, l'estime, le respect réciproques. Dans une atmosphère de pureté grandissent les tendres rejetons qui donneront naissance à de futures familles où fleurira la sainteté.

Dans cette maison règne l'humilité. Quelle leçon d'humilité, pour vous orgueilleux ! Marie aurait eu, humainement parlant, mille et mille raisons de s'enorgueillir et de se faire adorer par son conjoint. Il y en a tant, parmi les femmes qui le font parce qu'elles ont une culture plus étendue, une naissance noble, une fortune supérieure à celle de leur mari. Marie est Épouse et Mère de Dieu et pourtant elle sert son conjoint, elle ne se fait pas servir et elle est toute affectueuse pour lui. Joseph est le chef de maison que Dieu a jugé digne, si digne d'être chef de famille, de recevoir de Dieu la garde du Verbe Incarné et de l'Épouse de l'Éternel Esprit, et pourtant il veille attentivement à alléger pour Marie fatigues et travaux. Il se charge des plus humbles occupations d'une maison pour épargner les fatigues à Marie et puis comme il peut, autant qu'il le peut lui fait plaisir, s'ingénie à rendre l'habitation plus pratique et d'égayer par les fleurs le petit jardin.

Dans cette maison on respecte l'ordre surnaturel, moral, matériel. Dieu est le Chef Suprême et c'est à Lui que l'on rend le culte et l'amour : ordre surnaturel. Joseph est le chef de la famille et on lui donne affection, respect, obéissance : c'est l'ordre moral. La maison est un don de Dieu, comme les vêtements et le mobilier. En toutes ces choses c'est la Providence de Dieu qui se manifeste, de ce Dieu qui donne aux brebis leurs toisons, aux oiseaux leur plumage, aux prés la verdure, le foin aux animaux domestiques, le grain et le feuillage aux volatiles et qui tisse le vêtement des lys de la vallée. La maison, les vêtements, les meubles on les reçoit avec gratitude en bénissant la main divine qui les fournit, en les traitant avec respect en tant que dons du Seigneur sans les regarder de mauvaise grâce parce qu'ils sont pauvres, sans les abîmer en abusant de la Providence : c'est l'ordre matériel.

Tu n'as pas compris les paroles échangées dans le dialecte de Nazareth, ni les mots de la prière, mais le spectacle des choses a donné *une grande leçon*. Méditez-la vous qui avez tant à souffrir pour avoir manqué à Dieu en tant de choses et parmi elles aussi en celles où ne manquèrent jamais les saints Époux qui furent ma Mère et mon père. »

« MON ENFANT TEL QU'IL ÉTAIT »

1943-535

Marie dit :

« Luc, mon évangéliste, écrit aussi que mon Jésus, après avoir été circoncis et offert au Seigneur, "grandissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en Lui"; et plus loin, il répète que, maintenant un enfant de douze ans, Il nous restait soumis et "grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes"(Lc 2, 40).

Une déformation de la piété des fidèles a fait en sorte que l'ordre que Dieu s'est réservé à Lui-même, en vertu de son existence en tant que Fils de l'homme, a été altéré. La légende aime faire de mon Enfant un être prodigieux et pas naturel, qui dès sa naissance aurait agi en homme et aurait donc été tellement en dehors de la norme qu'il en serait devenu monstrueux.

Cette piété erronée n'est pas punie par Dieu qui la voit et la comprend et la juge comme un acte d'amour imparfait dans sa forme, mais néanmoins agréable parce que sincère.

Mais je veux te parler de mon Enfant tel qu'Il était à l'époque où, sans sa Maman, Il n'aurait pu rien faire : un petit Être tendre, délicat, blond, au teint d'un rose léger, et beau, beau comme aucun fils d'humain, et bon, plus que les anges qu'avait créés son Père et Le nôtre. Sa croissance ne fut ni plus ni moins que celle d'un enfant sain dont sa mère prend soin.

Intelligent mon Enfant. Très. Comme peut l'être un être parfait. Mais son intelligence s'éveilla de jour en jour selon la norme commune à tous les enfants nés d'une femme. C'était comme si un soleil se levait peu à peu dans sa petite tête blonde. Ses regards, non plus vagues comme ceux des premiers jours, commencèrent à se poser sur les choses et surtout sur sa Maman. Les premiers sourires, incertains d'abord, puis de plus en plus sûrs lorsque je me penchais sur son berceau ou Le prenais sur mes genoux pour L'allaiter, Le laver, L'habiller et L'embrasser.

Les premiers mots informes et puis de plus en plus clairs. Quel bonheur d'être la Maman qui enseigne au Fils de Dieu à dire : "Maman !". Et la première fois qu'Il articula ce mot comme il faut, ce mot que personne comme Lui ne sut jamais dire avec tant d'amour et qu'Il me dit jusqu'à la dernière respiration, quelle fête pour moi et Joseph, et que de baisers sur la petite bouche où avaient poussé les premières dents !

Et les premiers pas de ses petits pieds si tendres, roses comme les pétales d'une rose carnée, ces petits pieds que je caressais et embrassais avec l'amour d'une mère et l'adoration d'un fidèle, et qu'on allait un jour clouer sur la croix, que je verrais se contracter dans un spasme, devenir livides et glacés.

Et ses chutes quand Il commença à marcher tout seul. Je courais Le relever et embrasser ses bleus... Oh ! alors je pouvais le faire ! Je Le verrais un jour tomber sous la croix, déjà agonisant, déguenillé, souillé de sang et des ordures que la foule cruelle Lui lançait, et je ne pourrais plus courir Le relever, embrasser ses contusions sanglantes, pauvre Maman d'un pauvre Fils justicié.

Et ses premières gentillesses : une petite fleur cueillie au jardin ou en chemin et qu'Il m'offrirait, un tabouret traîné à mes pieds pour que je fusse plus à l'aise, un objet laissé tomber et qu'Il ramassait pour moi.

Et son sourire. Le soleil de notre maison ! La richesse qui couvrait d'or et de soie les murs nus de ma maisonnette ! Ceux qui ont vu le sourire de mon Fils ont vu le Paradis sur Terre. Un sourire serein aussi longtemps qu'Il fut enfant. Un sourire de plus en plus peiné jusqu'à en devenir triste au fur et à mesure qu'Il devenait adulte. Mais toujours un sourire. Pour tous. Et ce fut une raison de son charme divin qui faisait que les foules Le suivaient enchantées.

Son sourire était déjà parole d'amour. Et puis, lorsqu'au sourire s'unissait la voix, la plus belle que le monde jamais connût, même le sol et les épis de blé frémissaient. C'était la voix de Dieu qui parlait, Maria. Et ce fut un mystère, que seules les raisons insondables de Dieu peuvent expliquer, que Judas et les Hébreux pussent, après L'avoir entendu parler, arriver à Le trahir et à Le tuer.

Son intelligence, qui s'ouvrait de plus en plus jusqu'à atteindre la perfection, m'inspirait admiration et respect. Mais elle était tellement tempérée de bonté que jamais elle ne mortifia personne. Mon doux Fils, que Tu fus doux avec tout le monde et surtout avec ta Maman !

Lorsqu'Il était jeune garçon, je m'interdisais de L'embrasser comme lorsqu'Il était petit. Mais ses baisers et ses caresses ne vinrent jamais à me manquer. C'est Lui qui sollicitait sa Maman, dont Il comprenait la soif d'amour, celle de boire la vie en embrassant ses chairs saintes, celle de boire la joie. » [...]

1944-506

LE PETIT MONDE DE NAZARETH (Lc 2, 52)

Jésus dit :

« L'on peut dire que ma vie terrestre fut une continuelle épiphanie, puisque épiphanie veut dire manifestation. Or Je me suis manifesté aux hommes pendant mes trente-trois ans, sans arrêt.

Même quand - et là où - cette manifestation ne s'accompagnait pas de ce "quelque chose" de miraculeux capable de rappeler vigoureusement l'attention des hommes, toujours déviée vers ce qui est moins bon, il y avait cependant un signe de manifestation surnaturelle : c'était la Vertu pratiquée parfaitement et sous toutes ses formes par le Fils de Joseph et de Marie de Nazareth, par le Fils de Joseph le charpentier et de Marie, cette humble femme, pauvre et silencieuse, qui vivait pratiquement inconnue de ses concitoyens en raison de la réserve de sa vie à la maison. Par ses humbles vertus quotidiennes *d'amour et de respect envers ses parents, d'activité, d'honnêteté dans le travail et l'argent gagné, de respect de lui-même, d'obéissance aux lois et à ses supérieurs, de charité envers le prochain, de justice, de tempérance et, plus encore, dans les sens*, le Fils de Joseph le charpentier était sage, et chacun de ses actes manifestait une âme dans laquelle vivaient Dieu et ses perfections.

Mais le monde, et jusqu'au petit monde de Nazareth, ne remarque jamais les manifestations d'une vertu qui, parce qu'elle est quotidienne et liée aux événements de tous les jours, avance humblement sur son chemin fleuri d'épines ; ces dernières deviennent des roses à la *seule* condition qu'elles soient piétinées, blessées et que du sang et des larmes coulent, pour progresser fidèlement en vertu. Laissons donc de côté cette manifestation quotidienne, pendant trente ans, de Celui qui croissait et *se fortifiait* non seulement physiquement, mais dans la partie supérieure [de son Être] ; comme, par nature, Il possédait la plénitude de la Sagesse et de la Grâce, Il avait, par amour des hommes, posé des limites à ces perfections incarnées dans votre misère en même temps que son esprit, si bien qu'Il leur permettait de croître *selon les règles liées à l'âge humain* : Il progressait donc avec mesure en croissant en sagesse et en grâce, comme Fils de l'homme devant la face de Dieu son Père, et devant 1es hommes ses fils, et *désormais* ses frères en raison de son incarnation.

Quels horizons de science divine peuvent s'ouvrir à vous par un seul mot de mon Évangile ! Quel mystère d'amour et de justice parfaits renferment ces expressions : "*Il se fortifiait*" et "*Il croissait*" ! (Lc 2, 40) Vous lisez sans faire attention. Ou bien vous lisez et méditez, mais en donnant à ce qui est transcendant la couleur de l'humain. La force de votre chair est telle qu'elle domine en vous les forces intellectuelles de l'esprit. *Voilà ce qui s'ensuit : des connaissances sont accordées à ceux-là seuls qui ont tué la chair en eux, ses voix et ses violences, et fondé sur ces ruines le trône de l'esprit-roi. Elles leur sont accordées tant par la Parole divine que par l'infusion divine d'une intelligence qui n'est pas loin de la perfection : elle procède en effet du Paraclet qui, par le biais d'une incarnation spirituelle du Verbe en vous, âmes vierges dont le seul désir est celui des noces éternelles, se communique Lui-même et engendre en vous la Parole, faisant ainsi de vous des "porteurs du Christ", à l'instar de l'Épouse virginale qui a porté ses ardeurs "septiformes".* » [...]

« GRAVEZ LE SAINT NOM DE JÉSUS... »

1943-597

Le Père Éternel dit : [...]

« Le Fils de l'homme, né d'une femme d'une sainte lignée consacrée à Moi, lequel fut conçu, par la volonté du Saint-Esprit, sans poids charnel, mais uniquement par infusion d'amour, Celui qui naquit de Marie sans ouvrir en naissant son sein virginal, tout comme en Le concevant, personne ne viola ce sein qui m'était consacré, ton fils par sa Mère, ô humanité, et mon Fils par son origine divine, *ce Fils sera Celui qui fera de Lui-même la Maison sur laquelle est gravée la Gloire de mon Nom.*

Puisque nous sommes indissolubles dans notre Trinité, dans le Christ il y a le Père, le Fils et le divin Esprit. Le Fils n'est que la Parole du Père qui a pris forme pour être votre rédemption. Mais son anéantissement ne brise pas l'union des Trois Personnes, *car la perfection de Dieu ne connaît ni limites ni séparations.*

Comment auriez-vous pu contenir Dieu dans un temple aussi infini et saint que la Divinité exige ? *Seul Dieu Lui-même pouvait servir de temple à Dieu et porter son Nom sans que cela fût une ironie et une offense. Seul Dieu pouvait habiter en Lui-même et rendre vivants, par sa présence, les temples des humains, sur lesquels le Nom qu'ils y ont apposé n'est plus un mensonge, puisque c'est Moi qui vous ai dit ce Nom.*

Seul Dieu, ô chrétiens, pouvait vous donner ce Nom en signe de salut pour toutes les lignées de la terre, ce Nom que les anges liront sur le front de ceux qui ne mourront pas pour l'éternité et grâce auquel ils les préserveront des fléaux de la dernière heure,

comme ce Nom a déjà préservé les élus qui, dans la demeure céleste, chantent la sainteté du Nom de mon Fils.

Malheur à ceux qui renient ce Nom et l'offensent en substituant à ce Nom saint le signe démoniaque de Satan, ou qui même seulement permettent à l'esprit affaibli de l'oublier, comme si une substance corrosive l'effaçait de leur moi qui n'a la vie que par ce Nom. La mort, la vraie mort, attend les "méconnaisseurs" du Nom de mon Fils, à qui j'ai déferé tout pouvoir et tout jugement et au Nom duquel ma Majesté se plie à tout miracle, comme dans l'Univers toute créature devrait s'incliner en une douce et sainte adoration.

Oh ! enfants de mon Fils - qui a porté son Nom pour qu'Il fût rougi de Sang divin au sommet du Calvaire et qu'Il resplendît, seule Lumière du monde obscurci, parmi les ténèbres du Vendredi Saint, afin d'être l'avertissement qui, du haut de la croix, montre le Ciel pour lequel vous avez été faits ; Nom qui depuis des siècles resplendit pour continuer de vous rappeler le Ciel, et qui jamais comme maintenant brille pour vous appeler à lui au milieu de la colère que vous avez provoquée, invoquée, voulue, dans laquelle vous périssez parmi les gargouillis de sang et les rires des démons - ô enfants de mon Fils, gravez de nouveau avec votre douleur qui retourne à Dieu, avec votre espérance qui se relève vers Dieu, avec votre foi que les larmes rebaptisent, avec votre amour qui retrouve la voie de la charité, gravez le saint Nom de Jésus sur la surface de votre cœur sans Dieu, sur le temple profané de votre esprit. Délivrez-les l'un et l'autre des simulacres d'un culte qui vous apporte la mort de l'esprit. Placez en eux et sur eux le vrai Dieu. Aimez, chantez, invoquez, bénissez-Le, croyez au Nom de mon Fils.

Au Nom du Juste, du Saint, du Fort, du Dominateur, du Vainqueur. Au Nom de Celui devant qui le Père ne résiste pas et pour qui l'Esprit verse ses fleuves de grâce sanctifiante. Au Nom du Miséricordieux qui vous aime au point d'avoir voulu connaître la vie et la mort de la terre, et de se faire Nourriture pour nourrir votre faiblesse et Sacrement pour rester parmi vous au-delà de son retour au ciel et apporter Dieu en vous.

Je vous le jure par ma Sainteté : il n'y a, il n'y eut, il n'y aura pas de Nom plus grand que Celui-là. Je donne en Lui, Moi, Dieu Unique et Trin, ma manifestation suprême de puissance et d'amour. » [...]

JOSEPH DONNE À JÉSUS SA PREMIÈRE LEÇON DE TRAVAIL

1-235

Je vois apparaître, doux comme un rayon de soleil en un jour de pluie, mon Jésus, petit enfant de cinq ans environ tout blond et charmant dans son simple habit bleu ciel qui descend à moitié de ses mollets grassouillets. Il joue dans le petit jardin avec de la terre. Il en fait des petits tas et y plante des petites branches comme pour faire des bosquets en miniature ; avec des cailloux Il fait des chemins et puis, Il voudrait faire un petit lac au pied de ces minuscules collines. Pour y arriver, Il prend un fond de quelque plat qu'Il enterre jusqu'au bord. Puis Il le remplit d'eau avec un récipient qu'Il plonge dans un bassin servant de lavoir ou pour l'arrosage du petit jardin. Mais Il n'arrive qu'à mouiller son vêtement et spécialement les manches. L'eau fuit du plat fêlé et peut-être fissuré et... le lac est à sec.

Joseph apparaît sur le seuil et tout à fait silencieux reste à regarder pendant quelque temps le travail du Bambin et sourit. C'est bien un spectacle égayant et qui fait sourire. Puis pour L'empêcher de se mouiller davantage, il L'appelle. Jésus se retourne souriant et voyant Joseph, court vers lui, les bras tendus. Joseph, avec un coin de son court vêtement de travail, essuie les petites mains salies et mouillées et baise Jésus. Et un doux dialogue se noue entre les deux.

Jésus explique son travail et son jeu et les difficultés qu'Il rencontre dans l'exécution. Il voulait faire un lac comme celui de Génésareth. Il voulait le faire en petit pour s'amuser. Ici était Tibériade, là Magdala, plus loin Capharnaüm. Cette route, en passant par Cana, conduisait à Nazareth. Il voulait lancer des petites barques sur le lac : ces feuilles sont des barques pour aborder l'autre rive, mais l'eau fuit...

Joseph observe et s'intéresse comme si c'était une chose sérieuse. Puis il Lui propose de faire le lendemain un petit lac, non pas avec un plat ébréché, mais avec un petit bassin de bois, bien collé, sur lequel Jésus aurait pu lancer des petites barques de bois que Joseph Lui aurait appris à fabriquer. Justement en ce moment il Lui apportait des petits instruments de travail faits exprès pour Lui afin qu'Il pût sans fatigue apprendre à s'en servir.

« Comme ça je t'aiderai » dit Jésus avec un sourire.

« Comme ça Tu m'aideras et Tu deviendras un brave menuisier. Viens les voir. »

Ils entrent dans l'atelier. Joseph Lui montre un petit marteau, une petite scie, des minuscules tournevis, un petit rabot, étalés sur un établi de menuisier en herbe, un établi à la taille du petit Jésus.

« Vois : pour scier, on met le bois en l'appuyant de cette façon. On prend la scie de cette manière en prenant garde de ne pas toucher les doigts, on scie. Essaie... »

La leçon commence. Jésus rougit par l'effort qu'Il fait, Il serre les lèvres, scie avec attention et puis Il rabote la petite planche, et même si un peu tortue elle lui semble jolie. Joseph le félicite et Lui apprend à travailler avec patience et amour.

Marie revient. Elle était sûrement sortie de la maison. Elle s'arrête à l'entrée et regarde. Les deux ne la voient pas, car ils tournent le dos. La Maman sourit en voyant le zèle de Jésus qui manie le rabot et la tendresse avec laquelle Joseph L'instruit.

Mais Jésus devait sentir ce sourire. Il se retourne, voit la Maman et court à elle avec sa planche à moitié rabotée et la lui montre. Marie admire et se penche pour donner un baiser à Jésus. Elle redresse ses cheveux ébouriffés, essuie la sueur de son visage, écoute affectueusement Jésus qui lui promet de lui faire un petit escabeau pour qu'elle soit plus à l'aise quand elle travaille. Joseph, debout près du minuscule établi, les mains aux hanches, regarde et sourit.

J'ai assisté à la première leçon de travail de mon Jésus et toute la paix de cette famille sainte s'est écoulée en moi.

« JE GRANDISSAIS COMME UNE FLEUR PROTÉGÉE »

1-237

Jésus dit :

On dit que Joseph fut mon nourricier. Bien sûr, il n'a pas pu, puisqu'il était homme, me donner le lait comme Marie qui m'en a nourri, mais il s'est fatigué au travail pour Me procurer le pain et des aliments fortifiants. Il a eu pour Moi la tendresse d'une vraie mère. J'ai appris de lui - et jamais élève n'eut un meilleur maître - tout ce qui d'un bambin fait un homme, et un homme qui doit gagner son pain.

Si mon intelligence de Fils de Dieu était parfaite, il faut réfléchir et croire que Je n'ai pas voulu m'affranchir bruyamment des règles de la croissance. Rabaisant donc la perfection de mon intelligence divine au niveau de la compréhension humaine, Je me suis assujéti à avoir pour maître un homme et à avoir besoin d'un maître. Que si par la suite J'ai appris rapidement, cela ne m'enlève pas le mérite de m'être mis sous la dépendance d'un homme, ni à cet homme juste le mérite d'avoir nourri ma petite intelligence des connaissances nécessaires à la vie.

Les doux moments passés à côté de Joseph qui comme en jouant m'amenait à être capable de travailler, Je ne les oublierai pas, même maintenant que Je suis au Ciel. Et,

quand Je revois mon père putatif, et le petit jardinet et l'atelier enfumé, il me semble voir apparaître la Maman avec son sourire qui rendait le logis merveilleux et me comblait de joie.

Combien les familles auraient à apprendre de cette perfection d'époux qui s'aimèrent comme nuls autres ne se sont aimés !

Joseph était le chef ; indiscutée et indiscutable son autorité dans la famille. Devant elle s'inclinait respectueusement celle de l'Épouse et Mère de Dieu ; le Fils de Dieu s'y assujettissait. Tout était bien fait, de ce que Joseph décidait de faire, sans discussions, sans objections, sans résistances. Sa parole était notre petite loi que nous suivions. Et, malgré cela, en lui quelle humilité ! Jamais un abus de pouvoir, jamais un vouloir déraisonnable venant du fait de son autorité. L'épouse était sa douce conseillère et si dans son humilité profonde elle se considérait comme la servante de son conjoint, lui tirait de la sagesse de Celle qui était pleine de Grâce, la lumière qui le guidait en toutes circonstances.

Et Moi, Je grandissais comme une fleur protégée par deux arbres vigoureux, entre deux amours qui s'entrelaçaient au-dessus de Moi, pour Me protéger et M'aimer.

Non, tant que ma jeunesse Me fit ignorer le monde, Je ne regrettais pas le Paradis. Dieu le Père et le Divin Esprit n'étaient pas absents parce que Marie en était remplie, et les anges avaient là leur demeure car rien ne les éloignait de cette maison. L'un d'eux, pourrais-je dire, s'était incarné et c'était Joseph, âme angélique, libérée du poids de la chair uniquement occupé à servir Dieu et ses intérêts et à L'aimer comme L'aiment les séraphins. Le regard de Joseph ! Tranquille et pur comme la lumière d'une étoile qui ignore les concupiscences de la terre. C'était notre repos, notre force.

Beaucoup s'imaginent que Je n'ai pas humainement souffert quand s'éteignit le regard de ce saint qui veillait sur notre maison. J'étais Dieu et Je connaissais comme tel le sort heureux de Joseph et, pour cette raison, Je n'étais pas affligé de son départ qui, après un court séjour aux Limbes, lui devait ouvrir le Ciel. Comme Homme, J'ai pleuré dans la maison privée de son affectueuse présence. J'ai pleuré sur l'ami disparu. Et n'aurais-Je pas dû pleurer sur ce saint qui M'était si proche, sur le cœur duquel J'avais dormi tout petit et qui pendant tant d'années M'avait entouré de son amour ?

Enfin je fais observer aux parents comment sans le secours d'une formation pédagogique, Joseph sut faire de Moi un brave travailleur.

À peine arrivé à l'âge où Je pouvais manier les outils, il ne me laissa pas moisir dans l'oisiveté, il Me mit au travail, et de mon amour pour Marie, il se fit le premier auxiliaire pour M'encourager au travail. Confectionner des objets utiles pour la Maman, c'est ainsi qu'il inculquait le respect dû à la maman que tout fils devrait avoir. C'était sur ce levier du respect et de l'amour qu'il s'appuyait pour former le futur charpentier.

Où sont aujourd'hui les familles dans lesquelles on fait aimer le travail aux jeunes enfants pour leur apprendre à faire plaisir à leurs parents ? [...]

La famille existe et doit exister. » [...]

« MA MÈRE ME CONSOLAIT DE TOUTES MES DOULEURS »

1949-479

Jésus dit : [...]

Quand la Passion a-t-elle commencé ? Et le procès ? Peut-être dans la nuit du jeudi au vendredi ? Ou devant Caïphe dans la cour du sanhédrin ? Non, bien avant : depuis que Je suis venu à la lumière.

Il a toujours existé autour de Moi un contraste entre, d'un côté, l'amour parfait de quelques-uns et, de l'autre, la haine parfaite de la plupart, la compréhension parfaite

de quelques-uns et la parfaite incompréhension de la plupart. Il en est de même pour toi, depuis ta naissance. Et tu en as souffert tout comme Moi, bien que j'aie eu beaucoup plus de chance, puisque J'avais pour mère *cette* Mère-là. Car ma Mère me consolait de toutes mes douleurs. Son amour, le second en puissance et en perfection après celui de mon divin Père, Me dédommageait de toute haine.

Les hommes Me persécutèrent dès l'enfance. Tu as connu, toi aussi, les jalousies injustes, les sottises envies qui dégénèrent en haine pour le persécuté, en peur de l'obscur danger qui domine et oppresse quand l'homme, encore tout petit, ne sait pas comprendre la véritable valeur des choses qui lui sont favorables ou adverses ; de sorte que le bruissement du feuillage, l'obscurité, le cri de colère d'un homme irrité, les incertitudes d'une fuite prenaient l'aspect d'un grand danger.

J'ai connu l'exil, mais ce n'en fut jamais un puisque *cette* Mère était avec Moi. Tu as connu un exil plus rude, bien que tu n'aies pas été obligée de demeurer dans une terre étrangère, car le cœur de la femme qui a si peu fait preuve de charité, t'est resté étranger.

J'ai eu faim, toi aussi. J'ai eu froid, toi aussi.

J'ai connu la perte d'amitiés dès mon enfance, toi aussi.

J'ai dû accomplir tôt un travail parfois supérieur à mes petites forces, car nous étions pauvres. Toi aussi, tu as accompli tôt un travail parfois supérieur à tes petites forces, car ta maison était pauvre en affection. L'amour de ton père, l'unique, le vrai, le grand amour que tu as reçu de la part des hommes ne suffisait pas à ton grand cœur. Ta faim d'amour, jamais rassasiée, M'a servi à te faire venir à Moi d'une manière peu commune chez les créatures. Le fruit de l'amour parcimonieux qu'ils t'ont donné est donc bon ; mais il est bien douloureux de devoir faire l'expérience de ce manque d'amour.

En vérité, tu n'en veux pas à tous ceux qui, dans ta parenté, à l'école ou dans la société, ne t'ont guère aimée ; de même, Je n'ai pas gardé de rancune contre les membres de ma famille qui ne M'aimèrent jamais comme ils l'auraient dû et dont le manque d'amour, l'incompréhension même, s'accrurent au fur et à mesure que Je passais de l'état d'adolescent à celui d'adulte puis de Maître ; Je n'en ai pas davantage voulu à mes concitoyens de Nazareth, hostiles au Maître comme peu d'habitants d'autres villes.

J'ai pleuré la mort d'un père putatif très aimable et juste. Toi aussi, tu as pleuré la mort d'un père très aimable et juste, advenue au moment où sa présence t'aurait été nécessaire et douce. Pour Moi également, il aurait été doux de le savoir aux côtés de ma Mère pour la défendre vigoureusement contre les accusations de ma parenté et de Nazaréens lorsque Jésus le charpentier devint le rabbi Jésus. Il M'aurait aussi été doux qu'il soit présent durant la mission, aux moments les plus difficiles pour elle, ou pour Me soutenir lors des journées si amères où j'ai dû subir trahison et souffrances.

L'amour fidèle de Joseph M'aurait bien consolé de la trahison de Judas ! Et sa présence auprès de ma Mère, au Calvaire, M'aurait permis de mourir en paix. Toi de même, si ton père était présent ici aujourd'hui, lui qui portait le même prénom que le Juste et dont la justice et la charité étaient si vives et si paternelles, tu souffrirais moins de l'amertume que te causent la trahison d'un grand nombre et le fait d'être seule, sans défense au beau milieu d'un tel combat, comme Marie. (...)

Toi et Moi avons toujours préféré la volonté de Dieu à la nôtre, nous avons toujours voulu la servir et l'accomplir en la faisant passer avant tout intérêt et volonté personnels, n'est-ce pas ?

Je quitte alors la maison de Nazareth, où grande était la paix et relative l'incompréhension qui y pénétrait, apportée par des parents ou des concitoyens. Je quitte le premier aspect, encore facile et doux, de la volonté du Père sur moi : être homme, moi qui était Dieu, embrasser les diverses conditions humaines de la chair qui a faim, soif ou sommeil, qui sent la fatigue et les inconvénients des intempéries ou de la chaleur du soleil et de l'été, et connaître les conditions d'un moral qui souffre des deuils ou des rancœurs, de l'impossibilité d'offrir un peu plus de confort à la douce Mère qui M'avait mis au monde ; enfin, être soumis en tant qu'homme, à ceux qui possédaient un pouvoir temporaire, Moi qui étais le Seigneur, le Roi, à la puissance éternelle et infinie. » [...]

MARIE MAÎTRESSE DE JÉSUS, DE JUDE ET DE JACQUES (Lc 2, 40)

1-240

Jésus dit :

Je vois la pièce où Marie fait des travaux de tissage ou de couture et sert aux repas. Cette pièce est voisine de l'atelier de Joseph d'où l'on entend son travail actif et diligent. Ici, au contraire, c'est le silence. Marie coud des bandes d'étoffe de laine. C'est sûrement elle qui les a tissées. Elles ont un demi-mètre environ de large et le double de longueur. Il doit s'agir d'un manteau pour Joseph. De la porte, ouverte sur le jardin, on aperçoit les haies toutes ébouriffées de ces marguerites de couleur azur - violet qu'on appelle communément "Marie" ou "Ciel étoilé". Je ne connais pas le terme botanique exact. Elles sont en fleurs, ce doit donc être l'automne. Pourtant les frondaisons ont encore une jolie couleur verte bien fournie. Les abeilles, dont les deux ruches sont adossées à un mur ensoleillé, volent en bourdonnant, dansant, dans la lumière du soleil, d'un figuier à la vigne puis à un grenadier chargé de fruits arrondis. Ces fruits sont éclatés par excès de maturité et font voir des colliers de rubis sucrés alignés à l'intérieur d'un écrin rouge vert à compartiment jaune.

Sous les arbres, Jésus joue avec deux bambins à peu près du même âge. Ils sont frisés mais pas blonds. L'un d'eux est vraiment brun : une tête d'agneau noir qui fait ressortir encore davantage la blancheur de la peau du visage rond où s'ouvrent deux yeux d'un azur violacé, très beaux. L'autre a les cheveux moins frisés, châtain foncé, ses yeux sont châains. Son teint est plus brun mais nuancé de rose aux joues. Jésus, avec sa tête blonde entre les deux chevelures foncées, paraît avoir déjà un nimbe lumineux. Ils jouent ensemble, bien d'accord avec des petites charrettes sur lesquelles se trouvent... des marchandises variées : feuilles, cailloux, rubans et morceaux de bois. Ils jouent aux marchands. Jésus est le client qui fait des achats pour la Maman. Il lui porte tantôt un objet, tantôt un autre. Marie reçoit avec un sourire ses acquisitions.

Mais ensuite le jeu change. Un des deux enfants propose : « Faisons l'Exode à travers l'Égypte. Jésus sera Moïse, moi Aaron et toi... Marie. »

« Mais je suis un garçon ! »

« Peu importe ! Fais-le quand même. Tu es Marie et tu dances devant le veau d'or qui sera cette ruche. »

« Je ne danse pas. Je suis un homme et je ne veux pas être une femme. Je suis un fidèle et je ne veux pas danser devant l'idole. »

Jésus intervient : « Ne jouons pas ce passage. Prenons-en un autre : quand Josué fut élu comme successeur de Moïse. Ainsi, plus question de ce vilain péché d'idolâtrie, et Jude sera content d'être un homme et mon successeur. N'est-ce pas que tu es content ? »

« Oui, Jésus, mais alors, Toi tu dois mourir parce que Moïse meurt ensuite. Je ne veux pas que tu meures, Toi qui m'aimes tellement. »

« Nous devons tous mourir... Mais, Moi, avant de mourir, Je bénirai Israël, et bien qu'il n'y ait que vous, en vous bénissant Je bénirai tout Israël. »

On accepte. Mais voilà qu'une question se pose : est-ce que le peuple d'Israël après avoir si longtemps marché avait encore les chars qu'il possédait à sa sortie d'Égypte ? Les avis sont différents. On recourt à Marie : « Maman, Je dis que les Israélites avaient encore les chars, Jacques dit que non, Jude ne sait pas à qui donner raison. Toi le sais-tu ? »

« Oui, mon Fils. Le peuple nomade avait encore ses chars. Quand il s'arrêtait on faisait les réparations. Sur les chars montaient les plus faibles et on transportait sur eux les denrées et toutes les choses nécessaires à un peuple si nombreux. Sauf l'Arche, portée par des hommes, tout le reste était sur les chars. »

La question est réglée. Les enfants vont au fond du jardin et de là, en psalmodiant se dirigent vers la maison. Jésus est en tête et chante des psaumes, de sa voix argentine. Derrière Lui, viennent Jude et Jacques portant une carriole qui représente le Tabernacle. Mais, étant donné qu'ils doivent faire aussi la partie du peuple, en plus de celle de Josué et d'Aaron, ils ont attachés à leurs pieds, avec leurs ceintures, les chars en miniature et défilent ainsi, sérieux comme de vrais acteurs. Ils parcourent toute la tonnelle, passent devant la porte de la pièce où se trouve Marie, et Jésus dit : « Maman, salue l'Arche qui passe. » Marie se lève avec un sourire et se penche vers son Fils qui passe rayonnant, dans un nimbe de soleil.

Puis Jésus gravit l'escarpement qui sert de limite à la maison ou plutôt au jardin. Et là, au-dessus de la grotte, Il se tient debout et parle à... Israël. Il dit les ordres et les promesses de Dieu, présente Josué comme chef, l'appelle à Lui et Jude monte à son tour sur l'escarpement. Il l'encourage et le bénit. Puis Il se fait apporter une... tablette (c'est une large feuille de figuier) et Il écrit le cantique et le lit, pas tout mais une bonne partie, et il semble qu'Il le lit sur la feuille. Ensuite, Il fait ses adieux à Josué qui l'embrasse en pleurant, et Il monte plus haut, exactement au sommet de l'escarpement. Là, Il bénit tout Israël c'est à dire les deux garçons prosternés jusqu'à terre, puis Il s'allonge sur l'herbe courte, ferme les yeux et... meurt.

Marie était restée souriante, sur le seuil. Quand elle Le voit étendu inerte, elle crie : « Jésus, Jésus, lève-toi ! Ne reste pas comme cela ! Ta maman ne veut pas Te voir mort ! »

Jésus se lève avec un sourire, court à Marie et lui donne un baiser. Jacques et Jude arrivent et eux aussi ont leurs caresses de la part de Marie.

« Comment Jésus peut-Il se rappeler ce cantique si long et si difficile, et toutes ces bénédictions ? » demande Jacques.

Marie sourit et répond simplement : « Il a une excellente mémoire et Il est très attentif quand je lis. »

« Moi, à l'école, je suis attentif, mais je ne tarde pas à m'endormir avec toutes ces lamentations... Je n'apprendrai jamais, alors ? »

« Tu apprendras, tiens-toi tranquille. »

On frappe à la porte. Joseph traverse rapidement le jardin et la pièce, et il ouvre.

« Paix à vous, Alphée et Marie ! » « À vous aussi, et bénédiction. »

C'est le frère de Joseph avec sa femme. Un char rustique auquel est attelé un âne robuste est arrêté dans la rue.

« Avez-vous fait un bon voyage ? » « Excellent, et les enfants ? »

« Ils sont au jardin avec Marie. »

Mais les enfants accourent déjà pour saluer leur maman. Marie arrive aussi, tenant Jésus par la main. Les deux belles-sœurs s'embrassent. « Ont-ils été gentils ? »

« Tout à fait sages et gentils. Tous les parents vont bien ? »

« Tous vont très bien, et de Cana, ils vous envoient tous ces cadeaux : raisin, pommes, fromages, miel. Et... Joseph ? J'ai trouvé exactement ce que tu voulais pour Jésus. C'est sur le char, dans ce gros panier rond. » La femme d'Alphée se met à rire. Elle se penche sur Jésus qui la regarde en écarquillant les yeux. Elle le baise sur ses deux yeux d'azur et Lui dit : « Sais-tu ce que J'ai pour toi ? Devine. »

Jésus réfléchit et ne trouve pas. Je me doute qu'il le fait exprès pour donner à Joseph la joie de Lui faire une surprise. En effet Joseph rentre, portant un panier rond. Il le pose par terre devant Jésus, coupe la corde qui tient en place le couvercle, le lève... et une petite brebis, toute blanche, un vrai flocon d'écume, apparaît, endormie sur une litière de foin très propre.

Jésus a un « Oh ! » étonné et ravi. Sur le point de se précipiter sur la petite bête, Il se retourne et court vers Joseph encore courbé par terre. Il l'embrasse et le baise en le remerciant.

Les cousins regardent la bestiole avec admiration. Elle s'est éveillée et dressant son petit museau rose, elle bêle, cherchant sa maman. On la sort du panier et on lui présente une poignée de trèfle. Elle la broute en promenant autour d'elle ses doux yeux.

Jésus se met à dire : « Pour Moi ! Pour Moi ! Père, merci ! »

« Elle te plaît beaucoup ? »

« Oh ! Tellement ! Blanche, propre... une agnelle... Oh ! » et Il met les bras au cou de la brebis. Il met sa tête blonde sur la tête de la bestiole et reste ainsi, heureux.

« À vous aussi, j'en ai apporté deux » dit Alphée à ses fils. « Mais elles sont noires. Vous n'êtes pas ordonnés comme Jésus et si elles étaient blanches, vous ne sauriez pas les garder aussi propres. Ce sera votre troupeau. Vous les garderez ensemble, et ainsi vous ne resterez plus, vous les deux gamins, à flâner sur les routes et à lancer des pierres. »

Les enfants accourent sur le char et regardent les deux autres brebis, plutôt noires que blanches.

Jésus est resté avec la sienne ; Il la porte au jardin, lui donne à boire et elle Le suit comme si elle L'avait toujours connu. Jésus l'appelle. Il lui a donné le nom de "Neige" et elle répond en bêlant joyeusement.

Les hôtes ont pris place à table et Marie leur sert du pain, des olives et du fromage. Elle apporte aussi une amphore avec du cidre ou de l'hydromel, je ne sais pas : je vois que le liquide est clair, tout à fait clair. Ils parlent entre eux, pendant que les enfants jouent avec les trois brebis que Jésus a voulu rassembler pour donner aux autres de l'eau et un nom. « La tienne, Jûde, s'appellera "Étoile" car elle a un signe sur le front. Et la tienne "Flamme" parce qu'elle a la couleur de certaines flammes de bruyères mortes. »

« Entendu. »

Les grandes personnes entrent dans la conversation. C'est Alphée qui parle : « J'espère avoir résolu ainsi l'histoire des querelles entre garçons. C'est toi, Joseph, qui m'en as donné l'idée. Je me suis dit : "Mon frère veut une petite brebis pour Jésus, pour Le distraire un peu. J'en prendrai deux, pour ces garçons, pour les faire tenir un peu tranquilles et pour ne pas avoir avec les autres parents des discussions pour des têtes ou des genoux écorchés. Un peu l'école, un peu les brebis, je réussirai à les tenir tranquilles". Mais, cette année, toi aussi, tu devrais envoyer Jésus à l'école. Il a l'âge. »

« Je n'enverrai jamais Jésus à l'école » dit Marie en lui coupant la parole. On est étonnée de la voir parler ainsi et parler avant Joseph.

« Pourquoi ? L'Enfant doit étudier pour être capable, le moment venu, de subir l'examen de majorité... »

« L'Enfant sera instruit, mais Il n'ira pas à l'école. C'est décidé. »

« Tu seras la seule, en Israël à agir ainsi. »

« Je serai la seule, mais c'est ainsi que je ferai. N'est-ce pas, Joseph ? »

« C'est vrai. Jésus n'a pas besoin d'aller à l'école. Marie a été élevée au Temple et c'est un vrai docteur pour la connaissance de la Loi. Elle sera sa Maîtresse. C'est ma volonté aussi. » « Vous Le gêtez, ce Garçon. »

« Tu ne peux pas le dire. C'est le meilleur enfant de Nazareth. L'as-tu jamais entendu pleurer, faire des caprices, refuser obéissance, manquer de respect ? »

« Pour ça, non, mais cela arrivera si on continue de Le gêter. »

« Ce n'est pas gêter ses enfants que de les garder près de soi.

C'est les aimer intelligemment et avec bon cœur. C'est ainsi que nous L'aimons, notre Jésus et puisque Marie est plus instruite que le maître d'école, c'est elle qui sera la Maîtresse de Jésus. »

« Et quand Il sera homme, ton Jésus sera une femmelette à qui une mouche fera peur. »

« Non, Il ne le sera pas. Marie est femme forte qui sait donner une éducation virile. Moi aussi, je ne suis pas un faible et je sais donner des exemples virils. Jésus est une créature sans défauts physiques et moraux. Il grandira donc, droit et fort en son corps et en son esprit. Sois tranquille, Alphée. Il ne déshonorera pas la famille. D'ailleurs c'est décidé et ça suffit. » « Marie a décidé et toi... »

« Et si c'était vrai ? N'est-ce pas beau que deux personnes qui s'aiment soient toutes disposées à avoir la même pensée et le même vouloir parce que, mutuellement, l'une embrasse les vues de l'autre et les fait siennes ? Si Marie voulait des choses déraisonnables, je dirais : "Non". Mais les choses qu'elle demande sont pleines de sagesse, je les approuve et je les fais siennes. Nous nous aimons, nous, comme au premier jour... et ce sera ainsi tant que nous vivrons. N'est-ce pas, Marie ? »

« Oui Joseph, mais que cela n'arrive jamais, si l'un devait mourir sans l'autre, nous nous aimerions encore. »

Joseph caresse la tête de Marie comme si elle était encore une enfant, et elle le regarde avec son œil paisible et affectueux.

La belle-sœur intervient : « Vous avez bien raison. Ah ! si je pouvais enseigner ! À l'école nos fils apprennent le bien et le mal. Au foyer, le bien seulement. Mais moi je ne sais pas... Si Marie... »

« Que veux-tu, belle-sœur ? Ne te gêne pas pour le dire. Tu sais que je t'aime et que je suis heureuse quand je puis te faire plaisir. »

« Je disais... Jacques et Jude sont un peu plus âgés que Jésus. Ils vont déjà à l'école... mais pour ce qu'ils savent !... Au contraire, Jésus connaît déjà si bien la Loi !... Je voudrais... Voilà, voudrais-tu les prendre eux aussi, quand tu fais la classe à Jésus ? Je pense qu'ils deviendraient meilleurs et plus instruits. Ils sont cousins, au fond, et qu'ils s'aiment comme des frères, c'est bien... Je serais si heureuse ! »

« Si Joseph veut bien et aussi ton mari, j'y suis toute disposée. Parler pour un ou pour trois, c'est pareil. Revoir toute l'Écriture, c'est de la joie. Qu'ils viennent. »

Les trois bambins qui étaient entrés tout doucement ont entendu et ils attendent la décision. « Ils te feront désespérer, Marie » dit Alphée.

« Non ! Avec moi ils sont toujours bons. N'est-ce pas que vous serez gentils si je vous fais la classe ? »

Les deux accourent près d'elle, l'un à droite, l'autre à gauche. Ils lui mettent les bras autour du cou, la tête sur l'épaule et font les plus belles promesses.

« Laisse-les essayer, Alphée, et laisse-moi aussi essayer. Je crois que tu n'en seras pas mécontent. Ils viendront chaque jour, le soir à la sixième heure. Cela suffira, crois-le. Je sais l'art d'enseigner sans fatiguer. Les enfants, on les captive et on les distrait en même temps. Il faut les comprendre, les aimer et en être aimé. On obtient tout d'eux. Et vous m'aimez, n'est-ce pas ? » Deux gros baisers lui répondent.

« Tu le vois ? »

« Je vois. Je n'ai plus qu'à te dire : "Merci". Et Jésus, que dira-t-il en voyant sa Mère occupée avec les autres ? Que dis-tu, Jésus ? »

« Je dis : "Bienheureux ceux qui se tiennent près d'Elle, et l'écoutent et qui établissent leur demeure près de la sienne". Comme pour la Sagesse, bienheureux qui est ami de ma Mère et je suis heureux que ceux que j'aime soient ses amis. »

« Mais qui met de telles paroles sur les lèvres de l'Enfant ? » demande Alphée étonné. « Personne, frère. Personne au monde. » C'est la fin de la vision.

Et Jésus dit :

« Et Marie fut ma maîtresse, celle de Jacques et de Jude. Voilà pourquoi nous nous aimâmes comme des frères, en plus de la parenté, unis par le savoir et l'éducation comme trois sarments d'un même tronc. Ma Maman, Docteur comme nul autre en Israël, cette douce Maman à Moi. Siège de la Sagesse et de *la vraie Science*. Elle nous instruisit pour la vie du monde et pour celle du Ciel. Je dis : "nous instruisit" car Je fus son écolier pas autrement que mes cousins. Et le "sceau" fut maintenu sur le secret de Dieu contre la curiosité de Satan, maintenu sous l'apparence d'une vie commune. »

PRÉPARATION DES VÊTEMENTS POUR LA MAJORITÉ DE JÉSUS

1-247

Je vois Marie, penchée sur un baquet ou plutôt une cuvette de terre cuite. Elle mélange quelque chose qui produit de la fumée dans l'air froid et tranquille qui remplit le jardin de Nazareth.

Ce doit être en plein hiver. À part les oliviers, tous les arbres sont dépouillés, de vrais squelettes. Là-haut, un ciel très pur et même un beau soleil. Mais il ne tempère pas la bise qui secoue et fait battre entre elles les branches dénudées, et onduler la frondaison verte grise des oliviers.

La Madone est toute couverte d'un lourd vêtement marron presque noir. Elle s'est attachée par devant une toile grossière, une sorte de tablier pour protéger ses habits. Elle retire du baquet le bâton avec lequel elle remuait le contenu et j'en vois tomber une goutte d'une belle couleur rouge. Marie observe, se mouille un doigt avec les gouttes qui tombent, essaye la couleur sur le tablier. Elle paraît satisfaite.

Elle entre à la maison et en sort avec plusieurs écheveaux d'une laine très blanche. Elle les plonge un par un dans le baquet avec patience et adresse.

Pendant ce travail, venant de l'atelier de Joseph, entre sa belle-sœur Marie d'Alphée. Elles se saluent et parlent. « Ça réussit ? » demande Marie d'Alphée.

« J'espère. » « Celle des gentils m'a assuré que cette couleur est exactement la teinte que l'on emploie à Rome. On me l'a donnée parce que c'est toi qui as fait ces travaux. On dit même qu'à Rome il n'y a personne qui brode comme toi. Tu dois te crever les yeux à les faire... » Marie sourit et fait un mouvement de la tête comme pour dire : "Choses de rien du tout !"

La belle-sœur regarde, avant de les présenter à Marie, les derniers écheveaux de laine. « Comme tu les as filés ! On dirait des cheveux tant ils sont fins et réguliers. Tu fais tout à la perfection... et si rapidement ! Ces derniers seront plus clairs ? »

« Oui, pour le vêtement. Le manteau est plus sombre. »

Les deux femmes travaillent ensemble au baquet. Puis, elles sortent les écheveaux qui sont d'une belle couleur pourpre ; elles courent rapidement les plonger dans une eau glacée qui remplit un bassin sous une petite source qui tombe en faisant un petit bruit de rires contenus. On rince, on rince, puis on étend les écheveaux sur des roseaux qu'on accroche entre deux branches d'arbre.

« Ils vont sécher vite et bien, avec ce vent » dit la belle-sœur.

« Allons chez Joseph. Il y a du feu. Tu dois être gelée » dit la très sainte Marie. « Tu as été bonne de m'aider. J'ai fait vite et avec moins de fatigue. Je t'en remercie. »

« Oh ! Marie, que ne ferais-je pour toi ! Être auprès de toi, c'est une fête. Et puis... c'est pour Jésus, tout ce travail. Et il m'est si cher, ton Fils !... Il me semblera être aussi sa mère, moi, si je t'aide pour la fête de sa majorité. »

Les deux femmes entrent à l'atelier rempli de cette odeur de bois raboté, spéciale aux ateliers de menuisiers. La vision a un arrêt...

Elle reprend au départ pour Jérusalem de Jésus à douze ans.

Il apparaît très beau et bien développé. On dirait un frère cadet de sa jeune Mère. Déjà Il lui arrive aux épaules avec sa chevelure blonde et frisée qui n'est plus courte comme pendant les premières années de sa vie, mais Lui descend au-dessous des oreilles. On dirait un petit casque d'or entièrement ciselé avec ses boucles lumineuses.

Il est vêtu de rouge, un beau rouge de rubis clair. Un long vêtement qui Lui descend jusqu'aux chevilles ne découvrant que les pieds chaussés de sandales. Le vêtement laisse les mouvements libres, avec des manches longues et larges. Au cou, au bout des manches, aux volants, une grecque tissée, couleur sur couleur, très belle...

MARIE ET JOSEPH PRÉPARENT JÉSUS POUR L'EXAMEN DE LA MAJORITÉ

1-249

Je vois Jésus entrer avec sa Maman dans la salle à manger de Nazareth.

Jésus est un bel enfant de douze ans, grand, bien formé, fort sans être gras. Il semble plus âgé qu'il ne l'est, à cause de sa complexion. Il est déjà assez grand, pour atteindre l'épaule de sa Maman. Il a encore le visage arrondi et rose de Jésus enfant, visage qui, par la suite avec la jeunesse et l'âge viril, s'amincira et prendra une couleur sans couleur, de certains albâtres délicats à peine teintés de jaune rose.

Les yeux, les yeux aussi sont encore des yeux d'enfant. De grands yeux, bien ouverts, avec une étincelle de gaieté dans le sérieux du regard. *Plus tard*, ils ne seront plus aussi grands ouverts... Les paupières les fermeront à demi, pour voiler la trop grande perversité du monde au Pur, au Saint. Ce ne sera qu'au moment des miracles, qu'ils seront ouverts et étincelants, plus encore que maintenant... pour chasser les démons et la mort, pour guérir les maladies du corps et de l'âme. Ils n'auront plus désormais avec cette étincelle de gaieté mêlée au sérieux du regard... La mort et le péché Lui seront toujours plus présents et proches et avec eux la connaissance vécue de l'inutilité de son sacrifice à cause des oppositions volontaires de l'homme. Ce n'est que dans de très rares moments de joie et parce qu'Il se trouvera avec des âmes rachetées, spécialement avec des êtres purs, des enfants surtout, que cette ambiance fera briller de joie son saint regard plein de bonté.

Mais maintenant Il est avec sa Maman, dans sa maison, et en face de Lui est Joseph qui Lui sourit avec amour, et il y a les cousins qui L'admirent et la tante Marie

d'Alphée qui Le caresse... Il est heureux. Il a besoin d'amour, mon Jésus, pour être heureux. Et en ce moment Il a cet amour.

Il porte un vêtement souple de laine rouge rubis clair. Il est moelleux parfaitement tissé d'une étoffe fine et serrée. Au cou, par devant, au bout des manches longues et amples et de l'habit qui descend jusqu'à terre, court une grecque. Elle n'est pas brodée, mais elle est tissée en couleur plus foncée sur le rouge clair du vêtement. Il laisse dégagé tout juste, les pieds chaussés de sandales neuves et bien confectionnées. Ce ne sont plus les semelles habituelles avec leurs deux courroies croisées. Le vêtement doit être le travail de la Maman, parce que sa belle-sœur l'admire et le loue. Les beaux cheveux blonds sont déjà de teinte plus foncée que lorsque Jésus était un tout jeune garçon, avec des reflets de cuivre dans les volutes que font les boucles en descendant jusqu'au dessous des oreilles. Ce ne sont plus les frisures courtes et vaporeuses de l'enfance. Ce n'est pas encore la chevelure ondulée de l'âge adulte, descendant jusqu'aux épaules où elle se termine en souples rouleaux, mais les cheveux ont tendance à s'orienter vers cette couleur et cette forme.

« Voilà notre Fils » dit Marie. En même temps elle lève sa main droite qui tient la gauche de Jésus. Elle semble Le présenter à tous et confirmer la paternité du Juste qui sourit. Et elle ajoute :

« Bénis-Le, Joseph, avant de partir pour Jérusalem. La bénédiction rituelle n'a pas été nécessaire pour aller à l'école, premier pas de la vie. Mais maintenant qu'Il va au Temple pour être déclaré majeur, fais-le et bénis-moi avec Lui. Ta bénédiction... (Marie étouffe un sanglot) Lui donnera la force et à moi le courage de m'en séparer un peu plus... »

« Marie, Jésus sera toujours à toi. La formule ne changera pas nos relations. Je ne te Le disputerai pas, ce Fils qui nous est si cher. Personne ne mérite comme toi de Le guider dans la vie, ô ma Sainte. »

Marie se penche, prend la main de Joseph et la baise. C'est l'épouse, et combien affectueuse et respectueuse pour son compagnon !

Joseph accueille avec dignité ce signe de respect et d'amour, mais ensuite il lève cette main qu'elle vient de baiser, la met sur la tête de son épouse et lui dit : « Oui, je te bénis, Bénie, et Jésus avec toi. Venez, mes seules joies, mon honneur et le but de ma vie. » Joseph est solennel. Étendant les bras, les paumes tournées vers la terre, sur les deux têtes inclinées, également blondes et saintes, il prononce la bénédiction : « Que le Seigneur vous garde et vous bénisse. Qu'Il ait pitié de vous et vous donne la paix. Que le Seigneur vous donne sa bénédiction. » Et puis il dit : « Il est temps, partons. C'est l'heure favorable pour le voyage. »

Marie prend une ample couverture de couleur grenat foncé et la drape sur le corps de son Fils. Comme elle Le caresse, en le faisant !

On sort, on ferme, on se met en route. D'autres pèlerins vont dans la même direction. Hors du pays, les femmes se séparent des hommes. Les enfants vont avec qui ils veulent. Jésus reste avec la Maman.

Les pèlerins s'en vont, psalmodiant le plus souvent, à travers les campagnes toutes belles aux plus joyeux jours du printemps. Fraîcheur des prairies, des blés, des frondaisons où viennent d'éclorre les fleurs. Cantiques des hommes à travers les champs et sur les chemins. Cantiques des oiseaux énamourés dans les feuillages. Ruisseaux limpides où se mirent les fleurs des rives. Agneaux bondissants auprès de leurs mères... Paix et joie sous le plus beau ciel d'avril.

Le Temple, aux jours de fête. La foule entre et sort par les portes de l'enceinte, traverse les cours, les atriums et les portiques, disparaît dans tel et tel édifice situé sur les différents niveaux où est disséminée l'agglomération du Temple.

Voici qu'entre aussi, en chantant des psaumes à voix basse, le groupe de la famille de Jésus. Tous les hommes d'abord, puis les femmes. D'autres personnes se sont jointes à eux, peut-être de Nazareth, peut-être des amis de Jérusalem. Je ne sais pas.

Après avoir adoré le Très-Haut, de l'endroit - si je comprends bien où les hommes peuvent le faire - (les femmes se sont arrêtées un peu plus bas), Joseph se sépare accompagné du Fils, traverse les cours de nouveau en sens inverse. Il tourne à un endroit et entre dans une vaste pièce qui a l'aspect d'une synagogue. Je ne comprends pas bien. Y avait-il aussi des synagogues dans le Temple ? Il parle avec un lévite, et celui-ci disparaît derrière un rideau à rayures pour revenir ensuite avec des prêtres âgés. Je crois que ce sont des prêtres. Certainement ce sont des maîtres pour la connaissance de la Loi et donc chargés d'examiner les fidèles.

Joseph présente Jésus. Auparavant ils se sont inclinés profondément tous les deux devant une dizaine de docteurs qui ont dignement pris place sur des tabourets de bois peu élevés. « Voici » dit-il. « C'est mon Fils. Depuis trois lunes et douze jours, Il est arrivé à l'âge que la Loi indique pour la majorité. Mais je veux qu'Il soit majeur selon les préceptes d'Israël. Je vous prie de considérer que par sa complexion, Il montre qu'Il est sorti de l'enfance et qu'Il n'est plus mineur. Je vous prie de L'examiner avec bienveillance et justice pour juger ce que moi, son père, j'affirme ici être vrai. Je L'ai préparé pour cette heure et pour la dignité de fils de la Loi qu'il doit recevoir. Il connaît les préceptes, les traditions, les décisions, les coutumes des parchemins et des phylactères. Il sait réciter les prières et les bénédictions quotidiennes. Il peut donc, connaissant la Loi elle-même et ses trois branches de l'Halascia, Midrasc et Agada¹⁴, se conduire en homme. Pour ce motif, je désire être libéré de la responsabilité de ses actions et de ses péchés. À partir de maintenant, qu'Il soit assujéti aux préceptes et prenne à son compte les peines pour les manquements à ceux-ci. Examinez-Le. »

« Nous allons le faire. Avance, enfant. Ton nom ? »

« Jésus de Joseph de Nazareth. »

« Nazaréen... Tu sais donc lire ? »

« Oui, Rabbi, je sais lire les paroles écrites et celles qui sont renfermées dans les paroles elles-mêmes. »

« Que veux-tu dire ? »

« Je veux dire que Je comprends aussi le sens de l'allégorie ou du symbole qui se cache sous l'apparence, comme la perle qui ne se voit pas, mais qui se trouve dans la coquille grossière et fermée. »

« Réponse qui n'est pas commune et qui est très sage. On entend rarement cela sur les lèvres d'un adulte ; et puis chez un enfant... et Nazaréen par-dessus le marché ! »

L'attention des dix s'est éveillée. Leurs yeux ne perdent pas un instant de vue le bel Enfant blond qui les regarde, sûr de Lui, sans effronterie, mais sans peur.

« Tu fais honneur à ton maître qui, assurément, est très savant. »

« La Sagesse de Dieu résidait dans son cœur juste. »

« Mais, écoutez ! Heureux es-tu, père d'un tel Fils ! »

Joseph qui est au fond de la salle sourit et s'incline.

14 Instructions sur les dogmes, les traditions et l'histoire d'Israël.

On donne à Jésus trois rouleaux différents en disant :

« Lis celui qui a un ruban doré. »

Jésus ouvre le rouleau et lit. C'est le Décalogue. Mais après les premiers mots, un juge Lui enlève le rouleau en disant : « Continue, par cœur. » Jésus parle avec tant d'assurance qu'on dirait qu'Il lit. Chaque foi qu'Il nomme le Seigneur, Il s'incline profondément.

« Qui t'a enseigné cela ? Pourquoi le fais-tu ? »

« Parce que saint est ce Nom et on Le prononce avec des marques intérieures et extérieures de respect. Devant le roi, qui ne l'est que pour peu de temps, les sujets s'inclinent et lui n'est que poussière. Devant le Roi des rois, le Très-Haut Seigneur d'Israël, présent, même s'Il n'est visible que pour l'esprit, doit s'incliner toute créature qui dépend de Lui, d'une sujétion éternelle. »

« Bravo ! Homme, nous te conseillons de faire instruire ton Fils par Hillel¹⁵ ou Gamaliel¹⁶. C'est un Nazaréen... mais ses réponses font espérer qu'Il sera un nouveau grand docteur. »

« Le Fils est majeur. Il fera comme Il voudra. Pour moi, si sa volonté est honnête, je ne m'y opposerai pas. »

« Enfant, écoute. Tu as dit : "Souviens-toi de sanctifier les fêtes. Mais, non seulement pour toi, mais pour ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, mais jusque pour les bêtes de somme, il est dit de ne pas travailler le jour du sabbat". Eh bien ! Dis-moi : si une poule pond un œuf ou si une brebis a son agneau le jour du sabbat, sera-t-il permis d'utiliser le fruit de ses entrailles ou bien faudra-t-il le considérer comme une chose abominable ? »

« Je sais que beaucoup de rabbins - le dernier, Sciammai¹⁷ est toujours vivant - affirment que l'œuf pondu le jour du sabbat n'a pas respecté le précepte. Mais je pense que autre est l'homme, autre est l'animal ou qui accomplit un acte animal comme l'enfantement. Si j'oblige une bête de somme à travailler, je me charge de son péché parce que je m'emploie à la faire travailler sous la menace du fouet. Mais si une poule pond l'œuf mûri dans son ovaire ou si une brebis met bas le jour du sabbat, parce que le moment est venu que son agneau voie le jour, non, cette action n'est pas un péché, ni en soi ni aux yeux de Dieu, ni l'œuf et l'agneau qui arrivent le jour du sabbat ne sont entachés d'un péché. »

« Pourquoi donc, si tout travail accompli durant le sabbat est un péché ? »

« Parce que la conception et la génération correspondent à la volonté de Dieu et sont réglées par des lois qu'Il a données à toute créature. Or la poule ne fait qu'obéir à cette loi qui prévoit qu'après un certain nombre d'heures de formation, l'œuf est complet et prêt pour la ponte. La brebis aussi ne fait qu'obéir à cette loi imposée par Celui qui a tout fait. Le Créateur a réglé que deux fois l'an, quand vient le sourire du printemps sur les prés fleuris, et quand les arbres perdent leurs feuilles, que le froid serre la poitrine de l'homme, les brebis obéissent à leur instinct pour donner ensuite dans l'autre période lait, viande et fromages nourrissants pour les mois les plus fatigants à

15 Grand Rabbin d'Israël, président du Sanhédrin, qui a une grande ouverture d'esprit. De métier, fendeur de bois

car, selon Daniel Rops dans "Jésus et son Temps" : dans la communauté juive, chacun devait savoir travailler de ses mains.

16 Petit-fils de Hillel, Grand Rabbin d'Israël et fondateur de l'école rabbinique pharisienne la plus libérale. Se convertira tardivement.

17 Grand Docteur d'Israël qui a une interprétation très rigoriste de la Loi.

cause des moissons ou les plus désolés à cause des gelées. Si donc une brebis donne le jour à un agneau quand l'heure est venue, son petit, on peut bien le regarder comme sacré, même pour l'autel parce qu'il est le fruit de l'obéissance au Créateur. »

« Pour moi, j'arrête l'examen. Sa sagesse étonnante surpasse celle des adultes. »

« Non. Il a dit aussi qu'il était capable de comprendre également les symboles. Écoutons-Le. »

« Qu'il dise d'abord un psaume, les bénédictions, les prières. »

« Les préceptes aussi. »

« Oui. Dis les midrasciots. »

Jésus énonce imperturbablement une litanie de « ne pas faire ceci... ne pas faire cela... » Si nous devons subir encore toutes ces restrictions, frondeurs que nous sommes, je vous assure qu'il n'y aurait plus personne de sauvé...

« Ça suffit. Ouvre le rouleau au ruban vert. »

Jésus ouvre et se met à lire.

« Plus loin, encore plus loin. »

Jésus obéit.

« Suffit. Lis et explique, s'il te semble qu'il y ait un symbole. »

« Dans la Parole Sainte, c'est rarement qu'elle manque. Et c'est nous qui ne savons pas le découvrir et en faire l'application. Je lis : quatrième livre des Rois ; chapitre XXII, verset 10 : "Le scribe Shaphân, continuant de s'adresser au roi, dit : "Le Souverain Prêtre Elcias m'a donné un livre". Shaphân l'ayant lu en présence du roi, après avoir entendu les paroles de la Loi du Seigneur, déchira ses vêtements, puis il donna..."»

« Passe les noms. »

« ... "cet ordre : Allez consulter le Seigneur pour moi, pour le peuple, pour tout Juda, en ce qui concerne ce livre qu'on a découvert. En effet la grande colère de Dieu s'est allumée contre nous parce que nos pères n'ont pas écouté les paroles de ce livre de façon à en suivre les prescriptions"... »

« C'est assez. Le fait s'est produit plusieurs siècles avant nous. Quel symbole trouves-tu dans un fait de chronique ancienne ? »

« Je trouve qu'il ne faut pas circonscrire dans un temps ce qui est éternel. Éternel est Dieu et notre âme, éternels les rapports entre Dieu et l'âme. Ce qui avait provoqué alors les châtiments, c'est la même chose qui les provoque maintenant, et les effets de la faute sont les mêmes. »

« Qu'est-ce à dire ? »

« Israël ne connaît plus la Sagesse qui vient de Dieu. C'est à Lui, non à de pauvres humains, qu'il faut demander la lumière et il n'y a pas de lumière sans justice et fidélité à Dieu. Alors, on pèche, et Dieu, dans sa colère, punit. »

« Nous n'avons plus la science ? Mais, que dis-tu, enfant ? Et les six cent treize préceptes ? »

« Il y a des préceptes, mais ce ne sont que des mots. Nous les connaissons, mais nous ne les mettons pas en pratique. Donc *nous ne les connaissons pas*. Le symbole est celui-ci : tout homme, en tout temps, a besoin de consulter le Seigneur pour connaître sa volonté et y adhérer pour ne pas s'attirer sa colère. »

« L'enfant est parfait. Même le piège de la question insidieuse n'a pas troublé sa réponse. Qu'on Le conduise à la vraie synagogue. »

Ils passent dans une pièce plus vaste et plus décorée. Ici, première chose, on Lui raccourcit les cheveux. Joseph en recueille les boucles. Puis on ceint son vêtement rouge avec une longue ceinture qui fait plusieurs fois le tour de la taille. On Lui attache

des banderoles au front, au bras et à son manteau. On les fixe avec des sortes de broches. Puis on chante des psaumes et Joseph, dans une longue prière, loue le Seigneur et appelle sur le Fils toutes les bénédictions.

La cérémonie est finie. Jésus sort avec Joseph. Ils retournent à l'endroit d'où ils étaient venus. Réunion des hommes de la famille. On achète et offre un agneau puis avec la victime égorgée, on rejoint les femmes.

Marie baise son Jésus. On dirait qu'il y a des années qu'elle ne L'a vu. Elle Le regarde, maintenant qu'Il a l'habit et les cheveux d'un homme. Elle Le caresse...

Ils sortent. C'est la fin.

1-256

LA DISCUSSION DE JÉSUS AVEC LES DOCTEURS AU TEMPLE (Lc 2, 46-47)

Je vois Jésus. C'est un adolescent. Vêtu d'une tunique qui me semble de lin blanc et lui descend jusqu'aux pieds. Il se drape par dessus dans une étoffe rectangulaire d'un rouge clair. Il est tête nue avec des cheveux longs qui lui descendent à moitié des oreilles, plus foncés que lorsque je L'ai vu plus petit. C'est un garçon robuste, très grand pour son âge, mais dont le visage est vraiment enfantin.

Il me regarde et me sourit en me tendant les mains. Un sourire pourtant qui ressemble déjà à celui que je Lui vois adulte : doux et plutôt sérieux. Il est seul. Je ne vois rien d'autre en ce moment. Il est appuyé à un petit mur au-dessus d'une ruelle toute en montées et descentes, pierreuse avec au milieu un creux qui, par temps de pluie, se transforme en ruisseau. Pour l'heure il est à sec car la journée est belle.

Il me semble que je m'approche aussi du muret et que je regarde à l'entour et en bas comme fait Jésus. Je vois un groupe de maisons rassemblées sans alignement. Il y en a de hautes, de basses et orientées dans tous les sens. Cela ressemble - la comparaison est pauvre mais assez juste - à une poignée de cailloux blancs jetés sur un terrain sombre. Les rues et ruelles apparaissent comme des veines au milieu de cette blancheur. Ça et là des arbres sortent d'entre les murs. Beaucoup sont en fleurs et beaucoup couverts de feuilles nouvelles. Ce doit être le printemps.

À gauche, par rapport à moi qui regarde, il y a une grande agglomération, disposée sur trois rangées de terrasses couvertes de bâtiments, et puis des tours, des cours et des portiques au centre desquels se dresse un bâtiment plus haut, majestueux, très riche, à coupes rondes qui brillent au soleil comme si elles étaient couvertes de métal, cuivre ou or. Le tout est entouré d'une muraille crénelée, de créneaux à la façon de M comme si c'était une forteresse. Une tour plus haute que les autres à cheval sur une rue plutôt étroite et qui est en saillie domine nettement cette vaste agglomération. On dirait une sentinelle sévère.

Jésus regarde fixement cet endroit, puis Il se retourne appuyant de nouveau le dos au muret comme Il était d'abord, puis Il regarde un petit monticule qui est en face de l'agglomération, un monticule couvert de maisons jusqu'à la base et ensuite dénudé. Je vois qu'une rue se termine là avec un arceau au-delà duquel il n'y a plus qu'une rue pavée de pierres quadrangulaires, irrégulières et mal assemblées. Elles ne sont pas exagérément grandes comme les pierres des routes consulaires romaines. Elles ressemblent plutôt aux pierres classiques des vieux trottoirs de Viareggio mais mal assemblées. Une mauvaise route. Le visage de Jésus devient tellement sérieux que je me mets à chercher sur ce monticule la cause de cette mélancolie. Mais je ne trouve rien de spécial. C'est une hauteur dénudée. C'est tout. En revanche, je perds Jésus. En effet, quand je me retourne, Il n'est plus là. Et je m'assoupis avec cette vision.

...Quand je me réveille, avec au cœur le souvenir de cette vision, je me trouve dans un endroit que je n'ai jamais vu. Il y a des cours, des fontaines, des maisons, ou plutôt des pavillons que des maisons. Il y a là une foule nombreuse, habillée à l'ancienne mode hébraïque et beaucoup de cris. En regardant autour de moi, je me rends compte que je suis à l'intérieur de cette agglomération que Jésus regardait. Je vois en effet la muraille crénelée qui l'entoure, la tour qui fait sentinelle et l'imposant bâtiment qui se dresse au centre et sur lequel s'appuient les portiques très beaux et vastes où se trouve une foule occupée qui à une chose, qui à une autre.

Je me rends compte que je me trouve dans l'enceinte du Temple de Jérusalem. Je vois des pharisiens en longs vêtements flottants, des prêtres vêtus d'habits de lin avec une plaque de métal précieux au sommet de la poitrine et sur le front et d'autres points qui luisent çà et là sur les vêtements très amples et blancs que retient à la taille une ceinture de grand prix. Puis, il y en a d'autres, moins chamarrés qui doivent encore appartenir à la caste sacerdotale et qui sont entourés de disciples plus jeunes. Je vois que ce sont des docteurs de la Loi.

Parmi les "docteurs" il y a un groupe à la tête duquel se trouve un certain Gamaliel avec un autre, âgé et presque aveugle, qui soutient Gamaliel au cours de la discussion. Celui-là, je l'entends appeler Hillel, il semble le maître ou le parent de Gamaliel parce que ce dernier le traite avec confiance et respect en même temps. Le groupe de Gamaliel a des vues plus larges, alors qu'un autre groupe, et c'est le plus nombreux, est dirigé par un certain Sciammai et est caractérisé par une intransigeance haineuse et rétrograde que l'Évangile met si bien en lumière.

Gamaliel, entouré d'un groupe important de disciples, parle de la venue du Messie. S'appuyant sur la prophétie de Daniel, il soutient que le Messie doit déjà être né. En effet, depuis une dizaine d'années environ, les soixante-dix semaines indiquées par la prophétie sont accomplies, à dater du décret de reconstruction du Temple. Sciammai le combat en affirmant que s'il est vrai que le Temple a été reconstruit, il n'est pas moins vrai que l'esclavage d'Israël n'a fait que croître et que la paix qu'aurait dû apporter avec Lui, Celui que les Prophètes appellent "le Prince de la paix" est bien loin d'exister dans le monde et spécialement à Jérusalem opprimée par un ennemi qui ose pousser sa domination jusqu'à l'enceinte du Temple dominée par la Tour Antonia remplie de légionnaires romains, prêts à apaiser avec leur épée tout soulèvement patriotique.

La discussion, pleine d'arguties, tire en longueur : chaque maître fait étalage d'érudition pas tant pour vaincre son rival que pour s'imposer à l'admiration des auditeurs. Cette intention est évidente.

Du groupe serré de ses fidèles sort une fraîche voix d'enfant :

« C'est Gamaliel qui a raison. »

Mouvement de la foule et du groupe des docteurs. On cherche l'interrupteur. Mais pas besoin de le chercher; il ne se cache pas. Il se manifeste et s'approche du groupe des "rabbis". Je reconnais mon Jésus adolescent. Il est sûr de Lui et franc, avec des yeux intelligents qui étincellent.

« Qui es-tu ? » Lui demande-t-on.

« Un fils d'Israël venu accomplir ce que la Loi ordonne. »

La réponse hardie et sûre d'elle-même Le rend sympathique et Lui vaut des sourires d'approbation et de bienveillance. On s'intéresse au petit Israélite :

« Comment t'appelles-tu ? »

« Jésus de Nazareth. »

La bienveillance s'atténue dans le groupe de Sciammai. Mais Gamaliel, plus bienveillant, poursuit le dialogue en même temps que Hillel. Ou plutôt c'est Gamaliel qui, respectueusement, dit au vieillard : « Demande quelque chose à l'enfant. »

« Sur quoi fondes-tu ta certitude ? » demande Hillel.

Jésus : « Sur la prophétie qui ne peut faire erreur sur l'époque et les signes qui l'ont accompagnée quand ce fut le moment de sa réalisation. C'est vrai que César nous domine. Mais le monde était tellement paisible et la Palestine si calme quand expirèrent les soixante-dix semaines qu'il fut possible à César d'ordonner un recensement dans ses domaines. Il ne l'aurait pas pu s'il y avait eu la guerre dans l'Empire et des soulèvements en Palestine. Comme ce temps était accompli, ainsi va se terminer l'autre intervalle de temps de soixante deux semaines plus une depuis l'achèvement du Temple, pour que le Messie soit consacré et que se réalise la suite de la prophétie pour le peuple qui ne l'a pas accepté (Dn 9, 24-26). Pouvez-vous avoir des doutes ? Ne vous rappelez-vous pas de l'étoile que virent les Sages d'Orient et qui alla justement se poser dans le ciel de Bethléem de Juda et que les prophéties et les visions, depuis Jacob et par la suite, indiquent ce lieu comme destiné à accueillir la naissance du Messie, fils du fils du fils de Jacob, à travers David qui était de Bethléem ? Ne vous rappelez-vous pas Balaam ? "Une Étoile naîtra de Jacob" (Nb 24, 17). Les Sages d'Orient, auxquels la pureté et la foi gardaient ouverts les yeux et les oreilles, ont vu l'Étoile et compris son nom : "Messie" et ils sont venus adorer la Lumière allumée dans le monde. »

Sciammai, le regard livide : « Tu dis que le Messie est né au temps de l'Étoile à Bethléem Éphrata ? »

Jésus : « Je le dis. »

Sciammai : « Alors il n'existe plus. Tu ne sais pas, Enfant, qu'Hérode fit tuer tous les garçons de un jour à deux ans de Bethléem et des environs ? Toi qui connais si bien les Écritures, tu dois aussi savoir cela : "Un cri s'est élevé... C'est Rachel qui pleure ses enfants"(Jr 31, 15). Les vallées et les collines de Bethléem qui ont recueilli les pleurs de Rachel mourante sont restées remplies de ces pleurs (Gn 35, 16-19), et les mères l'ont répété sur leurs fils massacrés. Parmi elles, il y avait certainement aussi la Mère du Messie. »

Jésus : « Tu te trompes, vieillard. Les pleurs de Rachel se sont changés en hosanna, parce que là où elle avait mis au jour "le fils de sa douleur", la nouvelle Rachel a donné au monde le Benjamin du Père céleste, le Fils de sa droite, Celui qui est destiné à rassembler les peuples sous son sceptre et à le libérer de la plus terrible servitude. »

Sciammai : « Et comment, s'il a été tué ? »

Jésus : « N'as-tu pas lu, en parlant d'Élie ? Il fut enlevé dans un char de feu (2R 2, 11). *Et le Seigneur Dieu ne pourra pas avoir sauvé son Emmanuel pour qu'il fût le Messie de son peuple ? Lui qui a ouvert la mer devant Moïse pour qu'Israël rejoignit à pieds secs son territoire (Ex 14, 21-22), Il n'aura pas pu ordonner à ses anges de sauver son Fils, son Christ, de la férocité de l'homme ? En vérité Je vous le dis : le Christ vit et Il est parmi vous et quand sera venue son heure, Il se manifestera dans sa puissance.* » Jésus, en disant ces paroles que je souligne, a dans la voix un éclat qui remplit l'espace. Ses yeux brillent encore davantage et comme mus par le pouvoir et la promesse, Il tend le bras et la main droite comme pour un serment. C'est un enfant, mais Il est solennel comme un homme.

Hillel : « Enfant, qui t'a enseigné ces paroles ? »

Jésus : « L'Esprit de Dieu. Je n'ai pas de maître humain. C'est la parole de Dieu que vous entendez par mes lèvres. »

Hillel : « Viens, parmi nous, que je te voie de près, ô Enfant ! Mon espérance se ravive au contact de ta foi et mon âme s'illumine au soleil de la tienne. »

Et on fait asseoir Jésus sur un siège élevé entre Gamaliel et Hillel et on Lui apporte des rouleaux pour qu'Il les lise et les explique. C'est un examen en règle. La foule se presse et écoute.

La voix enfantine de *Jésus* lit : « " Console-toi, ô mon peuple. Parlez au cœur de Jérusalem, consolez-la car son esclavage est fini... Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : préparez les chemins du Seigneur.... Alors apparaîtra la gloire du Seigneur... "(Is 40, 1-5). »

Sciammai : « Tu le vois, Nazaréen ! Ici on parle d'esclavage fini. Jamais comme à présent nous sommes esclaves. Ici on parle d'un précurseur. Où est-il ? Tu radotes ! »

Jésus : « Je te dis que c'est à toi plus qu'aux autres que t'invite le Précurseur. À toi et à tes semblables. Autrement tu ne verras pas la gloire du Seigneur et tu ne comprendras pas la parole de Dieu, parce que la bassesse, l'orgueil, la dissimulation t'empêcheront de voir et d'entendre. »

Sciammai : « C'est ainsi que tu parles à un maître ? »

Jésus : « C'est ainsi que Je parle, ainsi que Je parlerai jusqu'à la mort. *Car au-dessus de mon intérêt il y a celui du Seigneur et l'amour pour la Vérité dont Je suis le Fils.* Et J'ajoute pour toi, ô rabbi, que l'esclavage dont parle le Prophète et dont je parle Moi aussi, n'est pas celui que tu crois, et la royauté n'est pas celle à laquelle tu penses. Mais au contraire, c'est par les mérites du Messie que l'homme sera libéré de l'esclavage du Mal qui le sépare de Dieu et le caractère du Christ s'imprime sur les esprits libérés de tout joug et soumis à son règne éternel. Toutes les nations inclineront la tête, ô race de David, devant le Germe né de toi et devenu l'arbre qui couvre toute la terre et s'élève jusqu'au Ciel. Au Ciel et sur la terre, toute bouche louera son Nom et tout genou fléchira devant le Consacré de Dieu, le Prince de la paix, Celui qui enivrera de Lui-même toute âme fatiguée et rassasiera toute âme affamée, le Chef, le Saint qui conclura une alliance entre la terre et le Ciel. Non pas comme celle qui fut conclue avec les Pères d'Israël quand Dieu les fit sortir d'Égypte, en les traitant encore comme des serviteurs, mais en gravant la pensée de la Paternité céleste dans les esprits des hommes avec la Grâce nouvellement versée en eux par les mérites du Rédempteur par qui tous les bons connaîtront le Seigneur, et le Sanctuaire de Dieu ne sera plus abattu ni détruit. »

Sciammai : « Mais, ne blasphème pas, Enfant ! Rappelle-toi Daniel (Dn 9, 26). Il dit qu'après la mort du Christ, le Temple et la Cité seront détruits par un peuple et un chef qui viendra pour cela. Et Toi, tu soutiens que le Sanctuaire de Dieu ne sera plus abattu ! Respecte les Prophètes ! »

Jésus : « En vérité je te dis qu'il y a Quelqu'un qui est plus que les Prophètes et tu ne Le connais pas, ni ne Le connaîtras pas parce qu'il te manque de vouloir Le connaître. Et Je t'affirme que tout ce que J'ai dit est vrai. *Il ne connaîtra plus la mort, le vrai Sanctuaire*, mais comme Celui qui Le sanctifie, Il ressuscitera pour la vie éternelle et à la fin des jours du monde, Il vivra au Ciel. »

Hillel : « Écoute, Enfant. Aggée dit : "...Il viendra le Désiré des Nations. Grande sera la gloire de cette maison et de *cette dernière* plus que de la première"(Ag 2, 7-9). Il veut peut-être parler du même sanctuaire que Toi ? »

Jésus : « Oui, Maître, c'est cela qu'il veut dire. Ta droiture t'achemine vers la Lumière et Moi Je te dis : quand le Sacrifice du Christ sera accompli, la paix viendra vers toi parce que tu es un Israélite sans malice. »

Gamaliel : « Dis-moi, Jésus. La paix dont parlent les Prophètes, comment peut-on l'espérer si la guerre vient détruire ce peuple ? Parle et éclaire-moi aussi. »

Jésus : « Ne te souviens-tu pas, Maître, de ce que dirent ceux qui furent présents la nuit de la naissance du Christ ? Que les troupes angéliques chantèrent : "Paix aux hommes de bonne volonté.". Mais la volonté de ce peuple n'est pas bonne et il n'aura pas la paix. Il méconnaîtra son Roi, le Juste, le Sauveur parce qu'il attend un roi revêtu de la puissance humaine alors que Lui est le Roi de l'esprit. Ce peuple ne L'aimera pas, parce que le Christ prêchera ce qui ne plaît pas à ce peuple. Le Christ ne combattra pas des ennemis pourvus de chars et de cavalerie, mais les ennemis de l'âme qui inclinent vers des jouissances infernales le cœur de l'homme créé pour le Seigneur. Et cela, ce n'est pas la victoire qu'Israël attend de Lui. Il viendra, Jérusalem, ton Roi monté sur "l'ânesse et l'ânon"(Za 9, 9), c'est à dire les justes d'Israël et les gentils. Mais l'ânon, Je vous le dis, Lui sera plus fidèle et Le suivra précédant l'ânesse et grandira sur la route de la Vérité et de la Vie. Israël, à cause de sa volonté mauvaise, perdra la paix et souffrira en elle-même, pendant des siècles, ce qu'il a fait souffrir à son Roi réduit par eux à être l'Homme des Douleurs dont parle Isaïe. »

Sciammai : « Ta bouche profère à la fois des enfantillages et des blasphèmes, Nazaréen. Réponds : et où est le Précurseur ? Quand l'avons-nous eu ? »

Jésus : « *Il existe*. Malachie ne dit-il pas : "Voici que j'envoie mon ange préparer devant Moi le chemin et immédiatement viendra à son Temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du Testament que vous désirez ardemment"(Ml 3, 1).? Donc, le Précurseur précède immédiatement le Christ. *Il est déjà là, comme le Christ*. S'il y avait des années entre celui qui prépare le chemin au Seigneur et le Christ, tous les chemins s'encombreraient et dévieraient. Dieu le sait et Il a décidé que le Précurseur précède *d'une seule heure* le Maître. Quand vous verrez ce Précurseur, vous pourrez dire : "La mission du Christ est commencée". À toi je dis : le Christ ouvrira beaucoup d'yeux et beaucoup d'oreilles quand Il viendra par ces chemins. Mais ce ne sont pas les tiens ni ceux de tes semblables, car vous Lui donnerez la mort en échange de la Vie qu'Il vous apporte. Mais quand, plus grand que ce Temple, plus haut que le Tabernacle enfermé dans le Saint des Saints, plus haut que la Gloire que soutiennent les Chérubins, le Rédempteur sera sur son trône et sur son autel, la malédiction pour les déicides et la vie pour les gentils couleront de ses mille et mille blessures. Car Lui, ô maître toi qui l'ignores, car Lui n'est pas, Je le répète, Roi d'une domination humaine, mais d'un Royaume spirituel, et ses sujets seront uniquement ceux qui par leur amour sauront renaître en leur esprit et comme Jonas, après une première naissance, renaître sur d'autres rivages : "ceux de Dieu" à travers la régénération spirituelle qui viendra par le Christ qui donnera la vraie vie à l'humanité. »

Sciammai et son entourage : « Ce Nazaréen est Satan ! »

Hillel et les siens : « Non. Cet enfant est un Prophète de Dieu. Reste avec nous, Petit. Ma vieillesse transmettra ce qu'elle sait à ton savoir et tu seras Maître du Peuple de Dieu. »

Jésus : « En vérité, Je te dis que si beaucoup étaient comme toi, le salut arriverait à Israël. Mais mon heure n'est pas venue. Les voix du Ciel me parlent et, dans la solitude Je dois les recevoir jusqu'à ce que mon heure arrive. Alors, avec mes lèvres et mon sang, Je m'adresserai à Jérusalem, et mon sort sera celui des Prophètes lapidés et assassinés par elle. Mais, au-dessus de mon être, il y a celle du Seigneur Dieu, au-

quel Je soumetts Moi-même pour qu'Il fasse de Moi l'escabeau de sa gloire, en attendant que Lui fasse du monde un escabeau pour les pieds du Christ (Ps 110, 1). Attendez-Moi à *mon* heure. *Ces pierres entendront de nouveau ma voix et frémiront à ma dernière parole.* Bienheureux ceux qui, en cette voix, auront écouté Dieu et croiront en Lui par son entremise. À ceux-là le Christ donnera son Royaume dont votre égoïsme rêve qu'il sera tout humain alors qu'il est céleste. Pour l'avènement de ce Royaume, Moi, je dis : "Voici ton Serviteur, Seigneur, venu pour faire ta Volonté. Réalise-la entièrement, car je brûle de l'accomplir" (Ps 40,8-9). »

Et ici se termine la vision de Jésus avec son visage enflammé d'ardeur spirituelle, tourné vers le ciel, les bras ouverts, debout au milieu des docteurs stupéfaits.

« TA MAMAN SE MEURT DE CHAGRIN, FILS » (Lc 2, 43-50)

1-265

Jésus dit : [...]

« Revenons au Temple où, à l'âge de 12 ans, je suis en train de discuter. Revenons même sur les chemins qui mènent à Jérusalem et de Jérusalem au Temple.

Tu vois la douleur de Marie lorsque se réunirent les groupes d'hommes et de femmes. Elle voit que je ne suis pas avec Joseph. Elle ne s'empporte pas en durs reproches envers son époux. Toutes les femmes l'auraient fait. Elles l'auraient fait pour beaucoup moins, oubliant que l'homme est toujours le chef dans la famille.

Mais la douleur qui se manifeste sur le visage de Marie transperce le cœur de Joseph plus qu'aucun reproche. Elle ne s'abandonne pas, Marie, à des scènes dramatiques. Pour beaucoup moins, d'autres femmes l'eussent fait pour qu'on les remarque et pour s'attirer de la pitié. Mais sa douleur contenue est si évidente avec le tremblement qui la saisit, la pâleur de son visage, ses yeux si grands ouverts qu'elle émeut plus qu'une scène de pleurs et de cris.

Elle ne sent plus la fatigue ni la faim. Pourtant, l'étape avait été longue et depuis si longtemps elle n'avait rien pris ! Mais elle laisse tout. Et la couchette que l'on préparait et la nourriture qui va être distribuée. Elle revient sur ses pas. C'est le soir et la nuit descend. Peu importe. Chaque pas la ramène vers Jérusalem. Elle arrête les caravanes, les pèlerins, elle les interroge. Joseph la suit et l'aide. Une journée de marche à rebours et puis l'angoissante recherche à travers la Cité.

Où, où peut être son Jésus ? Et Dieu permet qu'elle ne sache pas, pendant de si longues heures, où Me chercher. Chercher un enfant au Temple n'avait pas de sens. Que pouvait bien faire un enfant au Temple ? Tout au plus s'il était perdu à travers la ville et s'était ramené là, à l'intérieur, porté par ses petits pas, sa voix plaintive aurait appelé la maman et attiré l'attention des adultes, des prêtres, qui auraient pensé à rechercher les parents avec des écriteaux mis aux portes. Mais pas d'écriteaux. Personne en ville ne savait rien de cet enfant. Beau ? Blond ? Robuste ? Mais il y en a tant dont on peut le dire ! C'était trop peu pour pouvoir affirmer :

"Je l'ai vu, il était ici ou là !"

Puis, après trois jours, symbole des trois jours de sa future angoisse, voilà que Marie à bout de forces pénètre dans le Temple, parcourt les cours et les vestibules. Rien. Elle court, elle court la pauvre Maman, là où elle entend une voix enfantine. Et même les agneaux avec leurs bêlements lui semblent la voix de la créature qu'elle cherche. Mais Jésus ne pleure pas. Il enseigne. Voilà que Marie entend, au-delà d'un groupe de personnes, la chère voix qui dit : "Ces pierres frémiront... ". Elle tâche de se frayer un chemin à travers la foule et elle y réussit finalement. Le voilà, le Fils, les bras ouverts, tout droit au milieu des docteurs.

Marie est la Vierge prudente, mais, cette fois, le chagrin la fait sortir de sa réserve. C'est une digue qui abat tout obstacle. Elle court vers son Fils, L'embrasse en Le soulevant de son siège et en Le posant à terre. Elle s'écrie : "Oh ! pourquoi nous as-tu fait cela ? Depuis trois jours nous marchons à ta recherche. Ta Maman se meurt de chagrin, Fils. Ton père est épuisé de fatigue. Pourquoi, Jésus ? "

On ne demande pas de "pourquoi" à Celui qui sait. Le "pourquoi" de sa façon d'agir. À ceux qui sont appelés on ne demande pas "pourquoi" ils laissent tout pour suivre la voix de Dieu. J'étais la Sagesse et Je savais. J'étais "appelé" à une mission et Je la remplissais. Au-dessus du père et de la mère de la terre, il y a Dieu, le Père Divin. Ses intérêts dépassent les nôtres, ses affections passent avant toutes les autres. Je le dis à ma Mère. Je termine l'enseignement aux docteurs par l'enseignement à Marie, Reine des docteurs. Et elle ne l'a jamais plus oublié. Un rayon de soleil lui est revenu au cœur, tandis qu'elle me tient par la main, humble et obéissant, mais mes paroles lui sont restées au cœur.

Beaucoup de jours ensoleillés ou nuageux passeront sous le ciel, pendant ces vingt et une années où Je serai encore sur la terre. Beaucoup de joies et beaucoup de peines et de pleurs passeront, les uns après les autres, en son cœur pendant les vingt et une autres années qui suivront, mais elle ne demandera plus :

"Pourquoi, mon Fils, nous as-tu fait cela ? "

Apprenez cette leçon, vous, hommes arrogants.

1-267

« VA PÈRE, QUE MA BÉNÉDICTION T'ACCOMPAGNE »

Je vois l'intérieur d'un atelier de menuisier. Il me semble que deux des murs sont formés de parois de roche comme si on avait profité de grottes naturelles pour former les pièces d'une maison. Ce sont exactement les côtés nord et ouest qui se présentent ainsi, tandis que les deux autres, sud et est, sont enduits de plâtre comme les nôtres.

Au nord, il y a une excavation dans la roche pour faire un foyer rudimentaire où se trouve une petite marmite avec du vernis ou de la colle. Je ne vois pas bien. Le bois, qui a brûlé pendant des années à cet endroit, a noirci tellement la paroi qu'elle semble goudronnée. Un trou dans la paroi, surmonté d'une sorte de grosse tuile courbe, essaie de faire office de cheminée pour aspirer la fumée du bois. Mais elle a dû mal à remplir son rôle car les autres parois sont aussi noircies par la fumée et même en ce moment, il y a un nuage de fumée répandu dans la pièce.

Jésus travaille à un établi de menuisier. Il est en train de raboter des planches qu'il dresse contre le mur en arrière. Puis Il prend une sorte de tabouret serré entre les deux mâchoires d'un étau, le dégage, regarde si le travail est au point, le mesure à l'équerre dans tous les sens. Ensuite Il va à la cheminée, prend la marmite, y plonge un bâtonnet ou un pinceau, je ne sais. Je ne vois que la partie qui dépasse et ressemble à un bâtonnet.

Le vêtement de Jésus est couleur noisette foncée. Sa tunique est plutôt courte et les manches sont retroussées au-dessus du coude. Il a, par devant, une sorte de tablier où Il se frotte les doigts quand Il a touché la marmite. Il est seul. Il travaille activement mais avec calme. Aucun mouvement désordonné, aucune impatience. Il est précis et appliqué à son travail. Il ne s'énerve de rien : ni d'un nœud dans le bois qui ne se laisse pas raboter, ni d'un tournevis qui tombe deux fois de l'établi, ni de la fumée qui doit Lui venir dans les yeux.

De temps en temps, Il lève la tête et regarde vers la paroi sud, où il y a une porte fermée, comme s'Il écoutait. À un certain moment Il s'avance, ouvrant une porte qui est dans la paroi vers l'est et qui donne sur la rue. Je vois un coin de ruelle poussiéreuse.

On dirait qu'il attend quelqu'un. Puis Il retourne au travail. Il n'est pas triste mais sérieux. Il referme l'entrée et retourne au travail.

Pendant qu'Il est occupé à façonner quelque chose qui me semble être des pièces de cercle d'une roue, la Maman entre. Elle entre par une porte qui se trouve sur le mur qui est au sud. Elle entre en toute hâte et court vers Jésus. Elle porte un vêtement azur foncé et rien sur la tête. Une simple tunique serrée à la taille par un cordon de même couleur. Anxieuse, elle appelle le Fils et Lui pose les deux mains sur le bras en un geste de supplication douloureuse. Jésus la caresse en lui mettant le bras sur l'épaule et la reconforte puis s'en va avec elle, laissant le travail et quittant son tablier.

Je pense que vous voulez savoir aussi les paroles échangées. Bien peu de la part de Marie : « Oh ! Jésus ! Viens, viens. Il se sent mal ! » Elle le dit avec un tremblement des lèvres et des larmes qui brillent dans ses yeux rougis et fatigués. Jésus ne dit que : « Maman ! » mais il y a tout dans cette parole.

Ils entrent dans une pièce voisine toute riante de soleil qui pénètre par une porte entr'ouverte sur le jardin rempli d'une lumineuse verdure et où volent des colombes au milieu du linge étendu à sécher. La pièce est pauvre mais bien rangée. Il y a une couche basse couverte de petits matelas. Là-dessus, est étendu Joseph, la tête appuyée sur plusieurs oreillers. Il est mourant. On le voit clairement, à son visage d'une pâleur livide, à son œil éteint, à sa poitrine haletante et à l'abandon de tout le corps.

Marie se place à sa gauche, prend sa main calleuse et livide jusqu'aux ongles. Elle la frotte, la caresse, la baise, essuie avec un linge la sueur qui fait des raies brillantes aux tempes qui se creusent, la larme qui luit au coin de l'œil. Elle lui baigne les lèvres avec un linge humecté d'un liquide qui semble du vin blanc.

Jésus se met à droite. Il lui soulève avec agilité et précaution le corps qui s'affaisse, le redresse sur les oreillers avec l'aide de Marie. Il caresse l'agonisant sur le front et cherche à le ranimer.

Marie pleure très doucement, sans bruit, mais elle pleure. Les larmes coulent le long de ses joues pâles jusque sur son vêtement azur foncé. Elles semblent des sa-phirs étincelants.

Joseph se ranime et regarde fixement Jésus. Il Lui donne la main, comme pour dire quelque chose et pour trouver dans ce contact divin la force pour l'ultime épreuve. Jésus se penche sur cette main et la baise. Joseph sourit. Puis il se tourne pour regarder et chercher Marie et il lui sourit aussi. Marie s'agenouille près du lit, essayant de sourire, mais elle y réussit mal et incline la tête. Joseph lui pose la main sur la tête en une chaste caresse qui semble une bénédiction.

On n'entend que le vol et le roucoulement des colombes, le bruissement des feuilles, le clapotement de l'eau et dans la pièce la respiration du mourant.

Jésus tourne autour du lit, prend un tabouret et fait asseoir Marie en lui disant encore et uniquement : « Maman ». Puis Il retourne à sa place et reprend dans ses mains, la main de Joseph. La scène est si vraie que la peine de Marie m'arrache des larmes. Puis Jésus, se penchant sur la tête du mourant, lui murmure un psaume ; mais à présent, je ne peux dire lequel.

Il commence ainsi :

« Protège-moi, Seigneur, parce que en Toi j'ai mis mon espoir...

Au profit des saints qui sont sur sa terre, Il a rempli merveilleusement tous mes désirs...

Je bénirai le Seigneur qui me donne ses conseils...

J'ai toujours, en ma présence, le Seigneur.

Il se tient à ma droite pour que je ne chancelle pas.

Aussi mon cœur se réjouit et ma langue exulte ;
mon corps, lui aussi, reposera dans l'espérance.
Car Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts,
Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption.
Tu me feras connaître les chemins de la vie,
Tu me combleras de joie par la vue de ta face. (Ps 16) »

Joseph se réanime tout à fait. D'un regard plus vivant il sourit à Jésus et Lui serre les doigts. Jésus répond par un sourire au sourire de Joseph et par une caresse à l'étreinte de ses doigts. Penché sur son père putatif, Il continue doucement :

« Qu'ils sont aimables, Seigneur, tes Tabernacles.
Mon âme se consume de désir pour les parvis du Seigneur.
Le passereau aussi trouve un abri, et la tourterelle un nid pour ses petits.
Moi, je désire tes autels, Seigneur.
Bienheureux ceux qui habitent ta maison...
Bienheureux l'homme qui trouve en Toi sa force.
Il a disposé son cœur à monter de la vallée des larmes au lieu qu'il a choisi.
Ô Seigneur, écoute ma prière...
Ô Dieu, tourne ton regard et contemple la face de ton Christ... (Ps 84) »

Joseph, avec un sanglot, regarde Jésus et remue les lèvres comme pour Le bénir. Mais il ne peut. On se rend compte qu'il comprend mais qu'il ne peut parler. Il est pourtant heureux : dans un regard plein de vie et de confiance en son Jésus.

« Oh ! Seigneur » continue Jésus. « Tu as été favorable à ta terre,
Tu as délivré Jacob de la servitude...
Montre-nous, ô Seigneur, ta miséricorde et envoie-nous le Sauveur.
Je veux écouter ce que dit, au dedans de moi, le Seigneur Dieu.
Sûrement, c'est de paix qu'Il parlera à son peuple,
pour ses saints et pour ceux qui ont le cœur tourné vers Lui.
Oui, ta santé est proche... et la gloire habitera sur la terre...
La bonté et la vérité se sont rencontrées,
La justice et la paix se sont baisées.
La vérité s'est levée de la terre et la justice a regardé du Ciel.
Oui, le Seigneur montrera sa bienveillance
et notre terre donnera son fruit.
La justice marchera devant Lui
et laissera sur la route l'empreinte de ses pas. (Ps 85) »

« Tu l'as vue, cette heure, père, et pour elle, tu t'es fatigué. Tu as aidé l'arrivée de cette heure et le Seigneur t'en récompensera. Je te le dis » ajoute Jésus en essuyant une larme de joie qui descend lentement sur la joue de Joseph.

Puis Il reprend :

« Ô Seigneur, souviens-Toi de David et de toute sa mansuétude.

Comme lui en fit le serment au Seigneur : je n'entrerai pas dans ma maison, je ne monterai pas sur mon lit de repos, je n'accorderai pas de sommeil à mes yeux, de repos à mes paupières, de relâche à mon esprit, tant que je n'aurai pas trouvé une place pour le Seigneur, une demeure pour le Dieu de Jacob...

Lève-Toi, Seigneur, et viens au lieu de ton repos,
Toi et ton Arche sainte. (Marie comprend et fond en larmes).
Que tes prêtres soient revêtus de la justice et tes saints se réjouissent.
Pour l'amour de David ton serviteur, ne nous cache pas le visage de ton Christ.
Le Seigneur a fait à David avec serment une promesse et Il la tiendra :

"Je mettrai sur ton trône le fruit de ton sein".

Le Seigneur l'a choisie pour sa demeure...

Je ferai fleurir la puissance de David.

Je préparerai pour mon Christ un flambeau allumé. (Ps 132) »

« Merci, mon père, en mon nom et au nom de ma Mère. Tu as été pour Moi un père juste et l'Éternel t'a confié la garde de son Christ et de son Arche Sainte. Tu as été le flambeau allumé pour Lui, et pour le Fruit d'un sein sanctifié, tu as eu des entrailles de charité. Va en paix, père. Ta Veuve ne sera pas sans secours. Le Seigneur a tout disposé pour qu'elle ne reste pas seule. Va, Je te le dis, en paix au lieu de ton repos. »

Marie pleure, le visage penché sur les couvertures étendues sur le corps de Joseph qui se refroidit. Jésus s'empresse de lui rendre les derniers services car la respiration s'affaiblit et le regard se voile.

« Heureux l'homme qui craint le Seigneur
et met toute sa joie à Lui obéir !

Sa justice demeure dans les siècles des siècles.

Parmi les hommes droits, il se lève au milieu des ténèbres,
le miséricordieux, le bienveillant, le juste.

Le souvenir du juste sera éternel.

Sa justice est éternelle.

Sa puissance s'élèvera jusqu'à la gloire... (Ps 112) »

« Tu l'auras, cette gloire, père. Je viendrai bientôt t'amener, avec les Patriarches qui t'ont précédé, à la gloire qui t'attend. Que ton esprit exulte à ma parole. »

« Qui repose dans l'assistance du Très-Haut vit sous la protection du Dieu du Ciel. »

« C'est là que tu es, mon père. »

« Il m'a délivré des rets des chasseurs et des paroles méchantes.

Il te couvrira de ses ailes et sous tes plumes, tu trouveras refuge.

Sa vérité te protégera comme un bouclier,

tu ne craindras pas les frayeurs de la nuit.

Le mal ne s'approchera pas de toi,

car Il a donné l'ordre à ses anges de te garder sur ta route.

Ils te porteront en leurs mains pour que ton pied ne heurte pas les cailloux.

Tu marcheras sur l'aspic et le basilic et tu fouleras aux pieds le dragon et le lion.

Parce que tu as espéré dans le Seigneur, Il te dit, ô père, qu'Il te libérera et te protégera.

Parce que tu as élevé vers Lui ta voix, Il t'exaucera.

Il sera avec toi dans ta dernière épreuve.

Il te glorifiera après cette vie en te faisant voir, dès cette vie son Salut. (Ps 91) »

« Et il te fera entrer dans l'autre vie par le Salut qui maintenant te reconforte et qui promptement viendra, Je te le répète, te serrer dans un embrassement divin et t'emporter avec Lui, à la tête de tous les Patriarches, là où est préparée la demeure du Juste de Dieu qui fut pour Moi un père béni.

Précède-Moi pour dire aux Patriarches que le Salut est venu en ce monde et que le Royaume des Cieux leur sera bientôt ouvert. Va, père, que ma bénédiction t'accompagne. »

Jésus a élevé la voix pour arriver jusqu'à l'esprit de Joseph qui s'enfonce dans les nuées de la mort. La fin est imminente. Le vieillard ne respire plus qu'à peine. Marie le caresse. Jésus s'assied sur le bord du lit. Il entoure et attire à Lui le mourant qui s'affaisse et s'éteint paisiblement.

La scène est pleine d'une paix solennelle. Jésus recouche le Patriarche et embrasse Marie qui, au moment suprême, s'était approchée de Jésus dans une angoisse déchirante.

«MA MÈRE A SOUFFERT SAINTEMENT MAIS PROFONDÉMENT »

1-272

Jésus dit :

« À toutes les femmes que frappe une douleur torturante, j'enseigne à imiter Marie dans son veuvage en s'unissant à Jésus.

Ceux qui pensent que Marie n'a pas souffert pour les peines de son cœur, sont dans l'erreur. *Ma Mère a souffert. Sachez-le. Saintement*, parce qu' en Elle tout était saint, *mais profondément*.

Ceux qui pensent que l'amour de Marie pour son époux était plutôt tiède, parce que c'était entre eux une union d'esprits, sont pareillement dans l'erreur. Marie aimait intensément son Joseph. Elle lui avait consacré trente ans d'une vie fidèle. Joseph avait été pour Elle : un père, un époux, un frère, un ami, un protecteur.

Maintenant, elle se sentait seule, comme un sarment que l'on a coupé du pied de vigne auquel est associée sa vie. Sa maison était comme frappée par la foudre. Maintenant elle se séparait. Avant c'était l'unité où chaque membre de la famille s'appuyait sur les autres. Maintenant, venait à manquer le mur principal, le premier des coups portés à cette Famille, annonce de la très proche séparation d'avec le bien aimé Jésus. La volonté de l'Éternel qui l'avait voulue épouse et Mère, lui imposait maintenant le veuvage et l'abandon de sa Créature. Marie au milieu de ses larmes, dit un de ses sublimes "Oui".

"Oui, Seigneur, qu'il en soit fait de moi selon ta parole ".

Et, à cette heure, pour avoir la force, elle se serre contre Moi. Toujours elle s'est serrée contre Dieu aux heures les plus graves de sa vie. Au Temple, appelée au mariage, à Nazareth, appelée à la Maternité, à Nazareth encore, dans les larmes de son veuvage, à Nazareth dans le supplice de la séparation d'avec son Fils, sur le Calvaire dans la torture du spectacle de ma mort.

Recevez cette leçon, vous qui pleurez, vous qui mourez, vous qui vivez pour mourir. Tâchez de mériter les paroles que J'ai dites à Joseph. Elles seront votre paix dans votre agonie. Retenez cette leçon, vous qui mourez, pour mériter d'avoir Jésus près de vous pour vous reconforter. Et même si vous ne l'avez pas mérité, osez également M'appeler auprès de vous. Je viendrai. Les mains pleines de grâces et de réconfort, le Cœur débordant de pardon et d'amour, sur les lèvres des paroles d'absolution et d'encouragement.

La mort perd toute âpreté lorsqu'elle vous prend entre mes bras. Croyez-le. Je ne puis supprimer la mort, mais Je la rends douce à qui meurt en se confiant à Moi. »

Le Christ l'a dit, pour vous tous, *sur sa Croix* : "Seigneur, Je Te remets mon esprit". Il l'a dit en pensant, *dans son agonie*, à vos agonies, à vos terreurs, à vos erreurs, à vos craintes, à vos désirs de pardon. Il l'a dit, le cœur déchiré, avant que la lance ne Le perce, d'un déchirement spirituel plutôt que physique, pour que les agonies de ceux qui meurent en pensant à Lui soient adoucies par le Seigneur et que l'esprit passe de la mort à la Vie, de la douleur à la joie pour toujours.

EN CONCLUSION DE LA VIE CACHÉE

1-274

Marie dit :

« Avant que tu ne remettes ces cahiers, j'y joins ma bénédiction. Maintenant, si vous voulez y mettre un peu de patience, vous pouvez avoir un ensemble complet de la vie intime de mon Jésus. De l'Annonciation jusqu'au moment où Il sort de Nazareth pour annoncer l'Évangile, vous avez non seulement les entretiens, mais l'illustration des faits qui accompagnèrent la vie en famille de Jésus.

Les premières années, l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de mon Fils, tout se limite à de brefs épisodes, dans le cadre de sa vie que décrivent les Évangiles. Là, Il est le Maître. Ici, c'est l'Homme, le Dieu qui s'humilie pour l'amour de l'homme. Il y opère pourtant des miracles, dans l'anéantissement d'une vie commune. Il les opère en moi, qui sens mon âme portée à la perfection par le contact avec le Fils qui se forme en mon sein. Il les opère dans la maison de Zacharie en sanctifiant le Baptiste, en facilitant l'accouchement d'Élisabeth, en rendant la parole et la foi à Zacharie. Il les opère en Joseph, en lui ouvrant l'esprit à la lumière d'une vérité tellement élevée qu'il ne pouvait la comprendre avec ses seuls moyens bien qu'il fût un juste. Et, après moi, ce fut Joseph qui s'est le plus réjoui de cette pluie des divins bienfaits. Remarque quel chemin il parcourt dans l'ordre spirituel, depuis le moment où il vient dans ma maison jusqu'à celui de la fuite en Égypte.

Au début, c'était seulement un homme juste de son temps. Puis, par des étapes successives, il est devenu le juste de l'ère chrétienne. Il a acquis la foi au Christ et il s'abandonne paisiblement à cette foi. Pensez à cette phrase au début du voyage de Nazareth à Bethléem : "Comment ferons-nous ? " L'homme s'y révèle tout entier avec ses craintes humaines et ses soucis humains. Puis il arrive à l'espérance. Dans la grotte, avant la naissance de Jésus, il dit : "Demain ça ira mieux". Jésus qui vient, lui donne déjà le courage avec cette espérance qui est l'un des plus beaux, parmi les dons de Dieu. Quand il est sanctifié par le contact de Jésus, il passe de l'espérance à la hardiesse. Il s'était toujours laissé guider par moi pour la vénération qu'il nourrissait à mon égard. Maintenant c'était lui qui dirigeait les choses matérielles et celles d'un ordre plus relevé. C'était lui qui, comme chef de la Famille, décidait quand il y avait lieu. Non seulement cela, mais à l'heure pénible de la fuite, après que des mois d'union avec le Divin Fils l'eurent saturé de sainteté, c'est lui qui me réconforta dans ma peine et qui me dit : "Même si nous devons n'avoir plus rien, nous posséderons toujours tout, parce que nous l'aurons, Lui .

Il opère, mon Jésus, ses miracles de grâce chez les bergers. L'Ange se rend là où se trouve le berger prédisposé à la Grâce par sa rencontre passagère avec moi et le porte vers la Grâce pour qu'Elle le sauve pour l'éternité. Il opère des miracles, là où Il passe, exilé ou revenu à sa petite patrie de Nazareth. Car là où Il était, la sainteté se répandait, comme une tache d'huile sur un linge, et l'air était parfumé par les fleurs. Qui L'approchait et Le touchait, à moins qu'il ne fût un démon, Le quittait avec le désir anxieux d'être saint.

Là où se trouve cette anxiété, elle est une racine de la vie éternelle parce que, qui veut être bon, le devient et la bonté fait accéder au Royaume de Dieu. »

ANNEXE 1 : Jésus et sa famille¹⁸

Jésus est de souche judéenne émigrée en Galilée. Selon Maria Valtorta, cette émigration s'explique par les troubles politiques survenus quelques décennies auparavant : ils contraignent les descendants de David à l'exil en Galilée, pays frontière. Cette hypothèse a des fondements historiques¹⁹.

Saint Joseph et son frère aîné Alphée sont natifs de Bethléem. Mais ils ne connaissent plus personne lorsque l'édit de recensement oblige Joseph à y revenir.

Alphée, l'oncle de Jésus, a épousé une Galiléenne : Marie, la fille de Cléophas. Ils ont quatre fils :

- Joseph (ou José) l'aîné. Il est marié et père de famille, mais on ne connaît pas le nom de sa femme.
- Simon (ou Siméon) est marié à Salomé dont il a plusieurs enfants. Son petit Alphée est guéri par Jésus. C'est de ce cousin dont parle Eusèbe de Césarée²⁰ : il succéda à son frère Jacques le mineur comme évêque de Jérusalem
- Jude, dit le Thaddée, apôtre.
- Jacques le mineur, apôtre aussi. Il sera le premier évêque de Jérusalem.

Ces cousins et leurs femmes sont les « frères et les sœurs » de Jésus dont parle l'Évangile²¹.

Par sa tante Marie, Jésus a une parenté à Nazareth : Alphée le fils de Sara et sa nombreuse descendance.

Par Salomé, sa cousine femme de Simon, il est apparenté au jeune époux de Cana. On ne connaît pas son nom, mais celui de son épouse, Suzanne, l'une des saintes femmes²²

Par sa mère, Jésus conserve en Judée une branche de sa famille, Élisabeth et Zacharie, les parents de Jean-Baptiste.

18 Laurentin (René), Debroise (François-Michel) et Lavère (Jean-François).- Dictionnaire des personnages de l'Évangile selon Maria Valtorta.- Ed. Salvator, 2012, Annexes, p. 417.

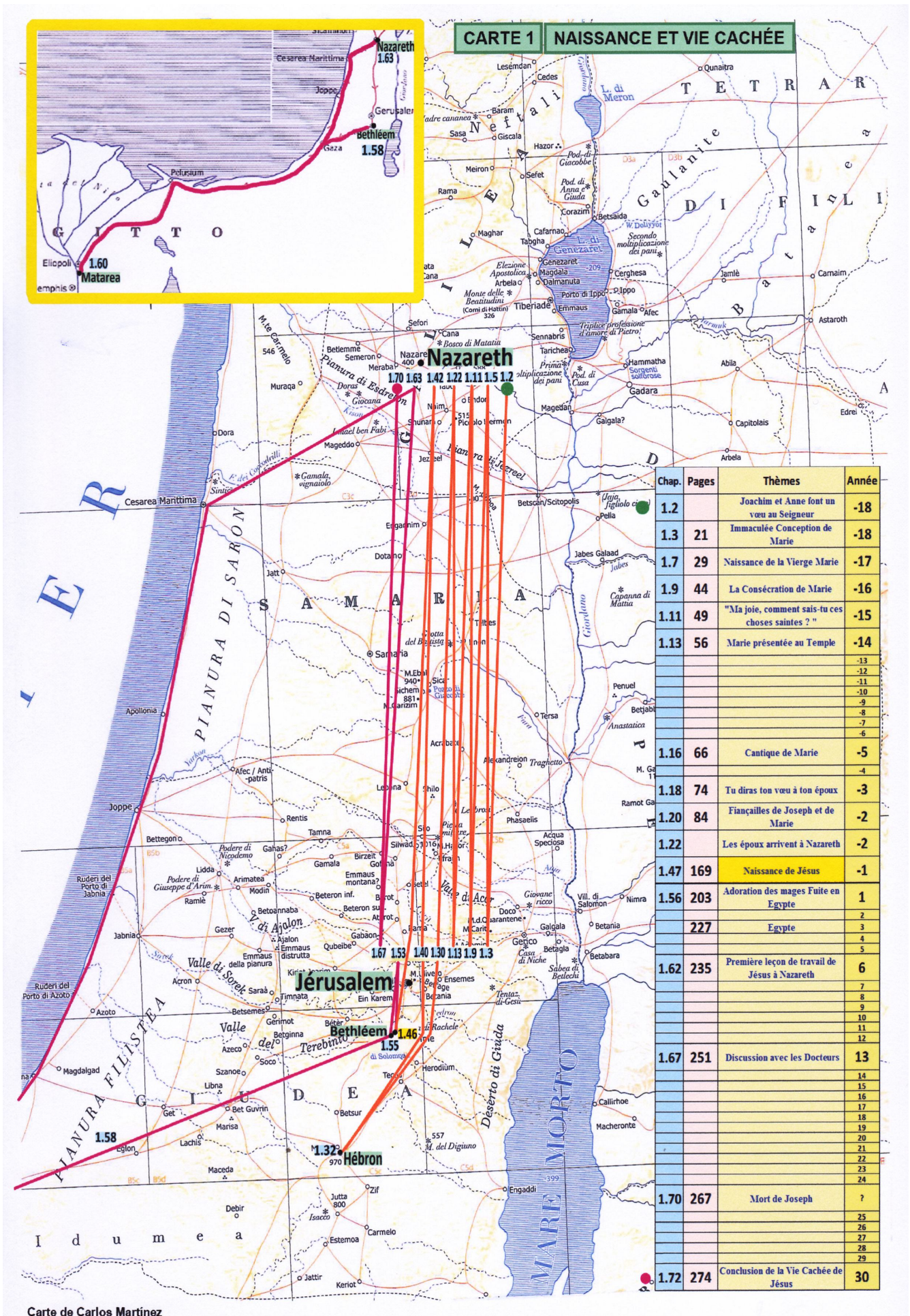
19 F. E. Chassay.- Histoire de la rédemption, 1850, chapitre 2, p.55.

20 Eusèbe de Césarée.- Histoire Ecclésiastique, III, 11 3.

21 Cf. Mc 6, 3 et Mt 13, 55

22 Cf. Lc 8,3

ANNEXE 2 : Carte 1 : Naissance et vie cachée de Jésus et Marie



Carte de Carlos Martínez

ANNEXE 3 : Les Bergers de la Nativité²³

Les bergers de Luc 2, 8-18 sont anonymes. Selon Maria Valtorta, ils sont douze de tout âge. Elle en donne le nom. Cela pourrait paraître gratuit, mais cinq d'entre eux sont confirmés par l'histoire.

Tous se font messagers de la nouvelle aux alentours. Elle est joyeusement accueillie par les Bethléemites. Mais lors du massacre d'Hérode, la population se retourne contre les bergers, ils les chassent.

Deux bergers, qui voulaient défendre leurs enfants, sont tués par les soldats, les autres se dispersent :

- Benjamin, Daniel, Jean et Siméon, deviennent bergers sur le Liban. Ils sont rejoints par Tobie dont le père, berger, a été tué lors du massacre. Tobie prend le nom de son père, Matthias. C'est l'apôtre nommé plus tard au poste vacant de Judas (Ac 1, 23).
- Élie et Lévi sont bergers à Hébron.
- Tout près de là, à Jutta, Isaac tombe dans la misère par suite de maladie. Il est recueilli par Sara et Joachim.
- Joseph, le frère jumeau de Benjamin, a été tué lui aussi lors du massacre des innocents. Son fils Joseph devient berger à sa place. Avec Matthias, il sera proposé à la succession de Judas.
- Jonas devient intendant du pharisien Doras. Il meurt des suites de ses mauvais traitements, peu de temps après avoir revu Jésus adulte.
- Jonathas devient serviteur de Chouza et de sa femme Jeanne.
- Samuel meurt de vieillesse.

Trente ans plus tard, Jésus commence sa Vie Publique. Après l'appel des apôtres, Il part à la recherche de ces bergers. Certains sont déjà disciples du Baptiste comme Jean, Matthias et Siméon. Ils ne rejoignent Jésus qu'après la décapitation du Précurseur en juin 28. Ils Lui rapportent le récit de la mort du Baptiste, selon Matthieu 14, 12. Manaën, lui-même disciple du Baptiste et frère de lait d'Hérode Antipas, les avait employés dans la forteresse de Machéronte.

Les autres suivent Jésus dès qu'ils se libèrent de leurs employeurs. Pas tous : Jonas meurt de mauvais traitements, Jonathas demeure au service de Chouza.

« Je les dissémine, ces vrais bergers, à travers la Palestine, dit Jésus, pour qu'ils rassemblent les brebis et pour que le Maître du troupeau soit connu au moins de nom (Tome 2, p.270) ».

Selon Maria Valtorta, les soixante-douze disciples de Luc 10, 1 sont constitués à partir de ce noyau initial.

C'est à Joseph, fils de Joseph, dont parle les *Actes des apôtres (1, 21-26)*, que Jésus « délègue la charge » de porter à ses compagnons ses paroles, pour former un noyau solide capable d'annoncer non seulement son existence, « mais les caractéristiques les plus essentielles de sa doctrine ».

Isaac de Jutta, guéri par Jésus, devient la référence des disciples. Il joue un rôle de Maître des novices et de coordonnateur de leur activité. Il meurt dans la nuit suivant l'Ascension.

23 René Laurentin et al., *op cit.*, p. 400 et ss.

Table des matières

Icône de la couverture : Marie « Porte du Cœur », écrite par l'auteur.....	1
« MA MÈRE A TOUT SU DE MOI... ».....	4
« LES DEUX PRODIGES AMOUREUX DE L'IMMACULÉE CONCEPTION ET DE MON INCARNATION ».....	5
« LE PLUS HAUT "FIAT" JAMAIS DIT ».....	6
« LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE ».....	6
« SOYEZ DES "MARIÉS" ».....	7
LUC, L'ÉVANGÉLISTE.....	7
POURQUOI JÉSUS N'EST PAS NÉ À JÉRUSALEM ?.....	10
L'ANNONCIATION (Lc 1, 26-38).....	11
« QU'IL ME SOIT FAIT SELON TA PAROLE ».....	13
« MARIE, POINT DE DÉPART DE LA RE-CRÉATION ».....	13
L'ARCHANGE GABRIEL.....	14
LA DÉSOBÉISSANCE DE LA PREMIÈRE ÈVE.....	14
LA NOUVELLE ÈVE A PRATiqué L'OBÉISSANCE EN TOUTES OCCASIONS.....	16
« AIME LE MOI EUCHARISTIQUE ».....	19
« JE VOYAIS AVEC LES YEUX DE MON DIEU ».....	20
L'ANNONCE À JOSEPH DE LA GROSSESSE D'ÉLISABETH.....	21
« CONFIE-MOI LE SOIN DE TE JUSTIFIER PRÈS DE L'ÉPOUX ».....	23
MARIE ET JOSEPH SE RENDENT À JÉRUSALEM.....	24
DE JÉRUSALEM À LA MAISON DE ZACHARIE.....	26
« NE VOUS DÉPOUILLEZ JAMAIS DE LA PROTECTION DE LA PRIÈRE ».....	26
ARRIVÉE À LA MAISON DE ZACHARIE.....	27
« SI VOUS NE DEVEZ PAS HUMBLES COMME CET ENFANT... ».....	30
MARIE RÉVÈLE LE NOM À ÉLISABETH.....	30
MARIE PARLE DE SON ENFANT.....	33
« LE DON DE DIEU DOIT TOUJOURS NOUS RENDRE MEILLEURS ».....	34
LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE (Lc 1, 57-58).....	35
« L'ESPÉRANCE S'ÉPANOUIT COMME UNE FLEUR POUR CELUI QUI APPUIE SA TÊTE SUR MON SEIN MATERNEL ».....	39
LA CIRCONCISION DE JEAN-BAPTISTE (Lc 1, 59-79).....	40
« DISPOSEZ VOTRE ESPRIT À ACCUEILLIR LA LUMIÈRE ».....	41
LA PRÉSENTATION DE JEAN AU TEMPLE.....	42
« SI JOSEPH AVAIT ÉTÉ MOINS SAINT, DIEU NE LUI AURAIT PAS ACCORDÉ SA LUMIÈRE ».....	46
MARIE S'EXPLIQUE AVEC JOSEPH.....	47
« LAISSEZ AU SEIGNEUR LE SOIN DE VOUS PROCLAMER SES SERVITEURS ».....	49

« L'OBÉISSANCE FUT LA VERTU DU VERBE ».....	50
L'ÉDIT DE RECENSEMENT (Lc 2, 1-3).....	50
« AIMER EST SATISFAIRE CELUI QU'ON AIME AU DELÀ DU SENTIMENT ET DE L'INTÉRÊT ».....	52
« C'EST AUX HUMBLÉS QUE DIEU VA ».....	53
LE VOYAGE VERS BETHLÉEM (Lc 2, 4-5).....	53
« C'ÉTAIT L'ÉTOILE DES MERS ».....	56
NAISSANCE DE JÉSUS NOTRE SEIGNEUR (Lc 2, 6-7 ; Mt 1, 25).....	58
« MOI, MARIE, J'AI RACHETÉ LA FEMME PAR MA DIVINE MATERNITÉ ».....	61
« MA NAISSANCE FUT UNE TRÈS DOUCE EXTASE ».....	63
« VOILA LES SEPT BÉATITUDES ».....	64
L'ADORATION DES BERGERS (Lc 2, 8-20).....	65
« CHEZ LES BERGERS SE TROUVENT TOUTES LES QUALITÉS REQUISES POUR ÊTRE LES ADORATEURS DU VERBE ».....	70
« ILS ONT AIMÉ, TOUJOURS ».....	71
« J'ÉTAIS LA LUMIÈRE ».....	71
« DEVENIR DE VIVANTS BERCEAUX POUR LE SAUVEUR ».....	75
ZACHARIE REND VISITE À MARIE ET JOSEPH, À BETHLÉEM.....	76
« JOSEPH PROTÈGE AUSSI LES ÂMES CONSACRÉES ».....	79
« IL ÉTAIT L'AGNEAU ».....	80
LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE (Lc 2, 22-38).....	81
ENSEIGNEMENTS QUI JAILLISSENT DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.....	84
« IL FAUT SAVOIR LIRE L'ÉVANGILE ».....	85
« JE SUIS LA VIERGE DE L'ATTENTE ».....	86
« VIERGE SILENCIEUSE, VIERGE LUMINEUSE ET.....	87
MÈRE DE LA LUMIÈRE, ELLE L'ÉTAIT ET ELLE L'EST ».....	87
LA BERCEUSE DE LA VIERGE.....	88
LA VIE EST FAITE DE CHOSES ORDINAIRES.....	89
« JE N'AI ÉTÉ QU'UN INSTRUMENT ».....	89
L'ADORATION DES TROIS MAGES (Mt 2, 1-11).....	90
JOSEPH ET MARIE FUIENT EN ÉGYPTÉ AVEC L'ENFANT-JÉSUS.....	98
« À PROPOS DES SAINTS INNOCENTS » (Mt 2, 16-18).....	102
« LA DOULEUR A ÉTÉ POUR NOUS L'AMIE FIDÈLE. ELLE A EU TOUS LES DIFFÉRENTS ASPECTS ET TOUS LES NOMS ».....	102
LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTÉ.....	105
UNE PAUVRE MAISON DANS UN PAYS ÉTRANGER.....	108
« MON ENFANT TEL QU'IL ÉTAIT ».....	110
LE PETIT MONDE DE NAZARETH (Lc 2, 52).....	111
« GRAVEZ LE SAINT NOM DE JÉSUS... ».....	112
JOSEPH DONNE À JÉSUS SA PREMIÈRE LEÇON DE TRAVAIL.....	113

« JE GRANDISSAIS COMME UNE FLEUR PROTÉGÉE ».....	114
« MA MÈRE ME CONSOLAIT DE TOUTES MES DOULEURS ».....	115
MARIE MAÎTRESSE DE JÉSUS, DE JUDE ET DE JACQUES (Lc 2, 40).....	117
PRÉPARATION DES VÊTEMENTS POUR LA MAJORITÉ DE JÉSUS.....	121
MARIE ET JOSEPH PRÉPARENT JÉSUS POUR L'EXAMEN DE LA MAJORITÉ.....	122
L'EXAMEN DE LA MAJORITÉ DE JÉSUS AU TEMPLE (Lc 2, 42).....	124
LA DISCUSSION DE JÉSUS AVEC LES DOCTEURS AU TEMPLE (Lc 2, 46-47).....	127
« TA MAMAN SE MEURT DE CHAGRIN, FILS » (Lc 2, 43-50).....	132
« VA PÈRE, QUE MA BÉNÉDICTION T'ACCOMPAGNE ».....	133
«MA MÈRE A SOUFFERT SAINTEMENT MAIS PROFONDÉMENT ».....	137
EN CONCLUSION DE LA VIE CACHÉE.....	138
ANNEXE 1 : Jésus et sa famille.....	139
ANNEXE 2 : Carte 1 : Naissance et vie cachée de Jésus et Marie.....	140
ANNEXE 3 : Les Bergers de la Nativité.....	141